28-3/62

Marie H. Schoregge
9 - Novembre 190.
Prague

LETTRES

A

ALFRED DE MUSSET

ET A

SAINTE-BEUVE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12962-6-97. — (Encre Lorilleux).

GEORGE SAND

LETTRES

A

ALFRED DE MUSSET

ET A

SAINTE-BEUVE

INTRODUCTION DE S. ROCHEBLAVE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

INTRODUCTION

LA FIN D'UNE LÉGENDE

> Rien d'impur ne restera dans le sillon de ma vie où tu as passé... Celui qui n'a pas su t'honorer quand il te possédait peut encore y voir clair à travers ses larmes, et t'honorer dans son cœur, où ton image ne mourra jamais[1].
>
> *(Lettres d'adieu de Musset à G. Sand en quittant Venise, 1834.)*

> ...Une histoire vraie, qui masque peut-être la folie de l'un et l'affection de l'autre, la folie de tous deux si l'on veut, mais rien d'odieux ni de lâche dans les cœurs, rien qui doive faire tache sur des âmes sincères[2].
>
> *(Lettres de G. Sand à Sainte-Beuve à propos des Lettres, le 6 février 1861.)*

Pendant près de soixante ans, une légende a régné sur l'amante de Musset. Cette légende, le beau petit livre d'Arvède Barine sur Alfred

1. P. Mariéton : *Une Histoire d'amour*, p. 131.

2. Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *La Véritable Histoire de « Elle et Lui »*, p. 225.

de Musset[1] était en train d'en faire sûre et discrète justice auprès des lettrés, quand la question, qu'on pouvait tenir pour résolue, s'est bruyamment rouverte dans la presse quotidienne. On sait ce qu'il en est advenu. Les « révélations » de certains journaux ont excédé le lecteur, le *pagellisme* l'a écœuré. Quant au fond du débat, qui devenait confus, il s'en est à peu près désintéressé, tout simplement. Musset fut-il un martyr? George Sand fut-elle un bourreau? N'y eut-il qu'une victime? Y en eut-il deux? Questions chaudement discutées d'abord, puis noyées dans la marée montante du reportage, puis abandonnées par lassitude. Déçu dans sa curiosité naturelle, rebuté par des scandales inattendus, le public n'a bientôt demandé qu'une chose, c'est qu'on lui laissât la paix, et qu'on la laissât aux morts, par surcroît.

Mais est-ce là un jugement? Le dernier mot n'a pas été prononcé, le débat demeure ouvert. L'opinion s'est lassée, soit; mais la fatigue est-elle une conclusion?

Ce ne sera pas, croyons-nous, fatiguer

1. *Alfred de Musset*, par Arvède Barine, Hachette, in-12, 1893.

beaucoup plus le public que de rassembler ici sous ses yeux, de façon qu'il puisse conclure de lui-même, les textes décisifs du procès. Ces textes sont pour la plupart connus. Mais, épars dans divers récits, mal groupés jusqu'ici pour une conclusion précise, peut-être tireront-ils cette fois d'un rapprochement logique une certaine nouveauté. De plus, autant que possible, on les a complétés. L'*inédit* qui les accompagne leur apporte un supplément de clarté : nous citons des textes nouveaux toutes les fois que ceux-ci nous ont paru nécessaires, rien de plus.

Dans ce « résumé », que nous voudrions impartial, nous suivrons l'exemple que George Sand a donné elle-même. Sa volonté fut formelle : « Voulant assurer l'existence des lettres, je n'ai pas voulu qu'elles fissent du mal ». De là les coupures qu'elle pratiqua dans la correspondance, non pour se mieux défendre, pour « ne pas être tentée de punir, même après *sa* mort ». Ce droit de nuire qu'elle s'est refusé, nous ne prétendons pas nous l'accorder davantage. Il ne faudra donc chercher dans ces quelques pages ni une attaque indirecte ni une apologie déguisée. Nous n'avons à exercer aucunes représailles ;

et nous ne présentons aucune défense que celle de la justice et de la vérité.

*
* *

Parmi les griefs présentés de face ou de biais contre George Sand, les uns sont si invraisemblables que tout le monde les a aujourd'hui abandonnés. Tel est celui de *jalousie littéraire* envers Musset. Telle est encore l'accusation « d'avoir été la cause d'une grave maladie en suscitant à Alfred de Musset des chagrins antérieurs à cette maladie ». D'autres insinuations, hasardées sous le couvert de Paul de Musset, ne méritent qu'une faible créance. Comment ajouter foi à certaines dépositions même « écrites sous la dictée d'Alfred », alors que rien dans l'œuvre, ou les lettres, ou les propos tenus par Alfred aux amis de toute sa vie, ne corrobore ces dépositions, quant au contraire tout proteste contre elles, et la conduite de George Sand, sa vie entière, et sa parole qui valait celle d'un homme d'honneur, et tout ce que nous savons enfin du drame de Venise? L'autorité de Paul de Musset, réduite à elle-même, est notoirement insuffisante. C'est « un homme d'esprit,

qui empoisonne ses armes ». Le mot est de Sainte-Beuve, qui prévenait George Sand de ce qui allait arriver[1]. L'événement a justifié ce mot. Passons.

Il faut s'arrêter, au contraire, sur les deux ou trois questions qui, seules, offrent de l'intérêt et font la moralité (ai-je dit la moralité?), en tout cas la vérité de l'affaire.

Et d'abord, George Sand a-t-elle trahi Musset, ce qu'on appelle *trahi?* Au sens rigoureux du mot, non. M. Spoelberch de Lovenjoul a justement fait ressortir ce point. Il y eut chez l'amante (et nous ne disons pas cela pour l'en louer), amours successifs, ou liaisons successives, mais après rupture complète avec Musset et en toute liberté de fait. Il y eut, chez l'amant, rupture volontaire, et qu'il devait croire définitive, surtout après ces mots par lui prononcés : « Je ne t'aime pas. » Les torts de Musset étaient graves, de ceux qu'une femme, si in-

1. Spoelberch de Lovenjoul, p. 229. — Rappelons qu'Alfred de Musset fit promettre à Papet de ne *jamais* communiquer à son frère les fameuses lettres, prévoyant l'usage qu'il en ferait. D'autre part, Sainte-Beuve avait écrit à George Sand, dès le lendemain du jour (30 janvier 1861) où il reçut copie de la correspondance Sand-Musset : « *Je connais à fond l'adversaire, celui qui veut paraître jouer le beau rôle, et je sais ce que le frère en disait « in extremis »*. (Note communiquée par M. Emile Aucante.)

dulgente soit-elle, ne peut pardonner. On vivait néanmoins ensemble, du moins le jour. Si George Sand se fût enfuie alors comme elle en avait le droit, qu'eût-on dit à Paris, qu'eût dit la mère de Musset à qui elle avait promis de veiller sur son fils? La maladie survint. Leur seul tort, si c'en est un, fut de ne pas la prévoir, de ne pas prévoir aussi que la résurrection physique de Musset entraînerait celle de son amour. L'âme du poète, d'ailleurs, éprouvée au creuset de la maladie, allait en ressortir neuve, comme vierge ; et l'exaltation de la reconnaissance le pousserait à ressaisir l'autre âme qu'il avait détournée de lui et dont il s'était échappé dans un jour de folie. Telle fut cette convalescence tragique : lui aux prises avec un amour renaissant, imprévu, elle aux prises avec ses regrets, car il était trop tard, et tous deux étaient en face de l'irréparable.

Laissons maintenant la parole aux textes :

— George Sand : « De quel droit m'interroges-tu sur Venise? Étais-je à toi, à Venise?... N'est-ce pas du premier jour que date notre rupture?... La porte de nos chambres fut fermée entre nous, et nous avons essayé là de reprendre notre vie de bons camarades comme

autrefois ici, mais cela n'était plus possible. Tu t'ennuyais, je ne sais ce que tu devenais le soir... Pierre venait me voir et me soignait, tu ne pensais guère à être jaloux, et certes je ne pensais guère à l'aimer. Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi[1] ?... »

— De Musset : « Tu ne mens pas, voilà pourquoi je t'aime... Mais, dis-moi, quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu ? Me disais-tu que tu m'aimais ? N'étais-je pas averti ? Avais-je aucun droit ! O mon enfant chérie, lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé ? Quel reproche ai-je eu à te faire pendant sept mois que je t'ai vue, jour par jour ?... Le mensonge, voilà ce que j'abhorre, ce qui me rend le plus défiant des hommes, peut-être le plus malheureux. Mais tu es aussi sincère que tu es noble et orgueilleuse[2]. » Orgueilleuse, elle ne l'était pas en la circonstance, mais seulement fière et digne. Quant à sa sincérité, si souvent attestée par Musset, elle arrache à son amant cette phrase, devant laquelle s'arrête la cita-

1. Voir plus loin, lettre XII.
2. Mariéton, p. 64.

tion de M. Mariéton : « *Voilà pourquoi je crois en toi, et je te défendrai contre le monde entier, jusqu'à ce que je crève*[1]. »

Et pourtant, cette grande sincère, elle a été obligée un instant de feindre, voire de mentir. Mais ici la feinte était imposée par l'état de Musset. Dans ses recrudescences de passion, le convalescent, malgré ce rêve d'amour idéal à trois qu'a si bien retracé Arvède Barine, était saisi tout à coup de transports de jalousie : et ses questions étaient proférées sur un tel ton que certaines réponses le pouvaient tuer. Que ne souffrit-elle pas à soutenir ce rôle ! Les révélations de son *Journal* intime, écrit à la fin de décembre 1834, le disent assez éloquemment : « *Et je n'ai pas pu mourir! car on ne meurt pas; on vit, on souffre tout cela, on boit son calice goutte à goutte*[2]. » Un peu plus loin : « C'est le retour de votre amour à Venise, qui a fait mon désespoir et mon crime. Pouvais-je parler ? Vous n'auriez plus voulu de mes soins, vous seriez mort de rage en les subissant. Et qu'auriez-vous fait sans moi, pauvre colombe mourante ? Ah ! Dieu ! je n'ai jamais pensé un instant à ce que

1. Inédit. — Nous imprimons les passages inédits en *italiques*.
2. *Journal*, fragment inédit.

vous aviez souffert à cause de cette maladie et à cause de moi sans que ma poitrine se brisât en sanglots. Je vous trompais, et j'étais là entre ces deux hommes, l'un qui me disait : « Reviens à moi, je réparerai mes torts, je t'aimerai, je mourrai sans toi ! » et l'autre, qui disait tout bas dans mon autre oreille : « Faites attention, vous êtes à moi, il n'y a plus à y revenir. Mentez, Dieu le veut ! Dieu vous absoudra ! » Ah ! pauvre femme, pauvre femme ! C'est alors qu'il fallait mourir[1] !... »

Elle a cependant essayé d'avouer ; mais devant l'effet qu'elle obtenait, elle a dû rengorger son aveu : « *Au premier [mot], comme tu m'as traitée ! Tu voulais me souffleter, m'appeler c.... devant tout le monde, et tu mourais de colère si je n'avais menti*[2]. »

Ainsi, l'un mourait d'amour et de fureur jalouse, l'autre mourait de honte. En même temps, l'amour la ressaisissait à son tour. Voilà désormais, et pour tous les deux, voilà « Vénus attachée à sa proie ». La folie de l'amour les tenaille, et le troisième, l'intrus n'occupera pas une très fière place dans leurs pensées. Comment, au reste, celui-ci en est-il arrivé

1. *Journal*, fragment cité par Mariéton, p. 228-229.
2. *Journal* (fragment inédit).

à ses fins? On connaît sa version. Il serait surprenant qu'elle ne lui fût pas avantageuse. Le morceau *En Morée* a été enregistré comme pièce probante, par des critiques assurément faciles à contenter. Que dire pourtant de la confession de George Sand, de ce *journal* qu'elle écrit tout en larmes, dans le silence d'une nuit de décembre, quand la femme désespère de ravoir jamais l'amour de Musset, et ne cherche qu'un épanchement à sa douleur? M. Mariéton, qui le cite, ne marque pas la contradiction qu'il offre avec les dires de l'*autre?* Or entre les deux, l'hésitation est-elle possible? Est-ce un accent menteur que celui-ci :

« L'homme qui vient de dire à une femme : « Vous êtes abandonnée, méprisée, chassée, » foulée aux pieds ; mais vous l'avez peut-être » mérité. Eh bien, moi, je n'en sais rien... » Je vous plains et je vous aime... Je vous » aiderai à remplir vos devoirs près d'un » convalescent. » Un homme qui disait cela pouvait-il me sembler coupable à ce moment-là? Et si, après avoir conçu l'espérance de persuader cette femme, emporté, lui, par l'impatience de ses sens, ou bien par le désir de s'assurer de sa foi avant qu'il fût trop tard,

il l'obsède de caresses, de larmes, il cherche à surprendre ses sens par un mélange d'audace et d'humilité ? Ah ! les autres hommes ne savent pas ce que c'est que d'être adorée, et persécutée, et implorée des heures entières !... Cet Italien, vous savez, mon Dieu, si son premier mot ne m'a pas arraché un cri d'horreur ! Et pourquoi ai-je cédé ? Pourquoi, pourquoi ! Le sais-je[1] ? »

« *Voilà dix semaines que je meurs jour par jour, et, à présent, minute par minute...* » Aussi, quand l'ancien amour a repris le dessus, quelle hâte à congédier ce tiers importun, à se laver de son mensonge involontaire et de sa chute, quel cri d'égoïsme amoureux que celui-ci : « *Je me souciais bien de l'estime de l'*AUTRE *quand il est parti ! Lui ai-je fait un mensonge, à lui ? Me suis-je donné la peine de feindre un instant pour ne pas avoir en lui un ennemi ? Ne m'a-t-il pas fait tout le mal qu'il pouvait me faire*[2] *?* »

Nous voilà bien loin du rôle que d'aucuns prêtent à l'heureux Pagello. Et nous voilà fort près de cette vérité, qu'il n'y eut entre les deux amants ni trahison maté-

1. Mariéton, p. 123.
2. *Journal*, fragment inédit.

rielle, ni traîtrise morale. Ils se trompèrent l'un et l'autre sur la profondeur de cet amour, enfoncé beaucoup plus avant dans leur cœur qu'ils ne le pensaient. Ils se croyaient guéris et détachés. La convalescence de Musset, puis la renaissance de son amour, ravivèrent tout. Il était trop tard. Il ne leur restait plus qu'à souffrir.

*
* *

Les souffrances de Musset sont connues. De bonne heure, dès l'année même de la rupture il les a rendues publiques. Il a ainsi contribué, sans le vouloir, à fortifier une légende dont la mémoire de Georges Sand a longtemps souffert. Le monde, n'entendant qu'une plainte, crut qu'il n'y avait qu'une victime. Il y en avait deux. Les lettres de George Sand et surtout son *journal* mettent les douleurs égales des deux côtés. Non seulement l'amour a été chez George Sand aussi fort, aussi violent même que chez Musset, mais on ne peut douter un instant, quand on lit attentivement ces lettres, de l'influence bienfaisante qu'eut l'amour de George Sand sur Musset. Toujours, avant comme après

la crise, elle n'a voulu que son bien, et elle a fait au poète tout ce qu'il était en son pouvoir de lui faire. En d'autres termes, après les courtes ivresses du début, de très bonne heure elle l'a aimé *pour lui*. C'est par ce côté fraternel ou « maternel », pour trancher le mot délicat, que sa passion composite devient intéressante, puisque l'objet de cette passion est un être frêle, un poète de génie dans un très jeune homme, une de ces âmes trop précoces qui font craindre pour leur maturité.

Et d'abord, ses soins lui ont sauvé la vie. Certes, le dévouement lui fut facile, car cette femme avait appétit de dévouement. Mais, si nulle part elle ne prend avantage du service rendu, ce n'est pas une raison pour l'oublier. La mère du poète ne s'y trompa point : « J'ai une bien grande reconnaissance pour madame Sand et pour les soins qu'elle t'a donnés. Que serais-tu devenu sans elle? C'est affreux à penser[1]. »

Ce que furent ces nuits de délire fiévreux, on le sait par les lettres à Boucoiran, inédites en partie : « *Je suis toujours bien à plaindre... Les médecins me disent :* « *Poco*

1. M. Clouard, *Revue de Paris*, du 15 août 1896. p. 720.

a sperare, poco a disperare... » La nuit dernière a été horrible. Six heures d'une frénésie telle, que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des hurlements, des convulsions, ô mon Dieu, mon Dieu, quel spectacle ! *Il a failli m'étrangler en m'embrassant. Les deux hommes ne pouvaient lui faire lâcher le collet de ma robe. Les médecins annoncent un accès du même genre pour la nuit prochaine, et d'autres peut-être, car il n'y aura pas à se flatter avant six jours encore. Aura-t-il la force de supporter de si horribles crises? Suis-je assez malheureuse, et vous, qui connaissez ma vie, en connaissiez-vous beaucoup de pires*[1]*?* Quant à Musset, ce qu'il a vu, à travers son délire, ce n'est point la scène odieuse que Paul de Musset a décrite, vingt ans plus tard, c'est l'irréprochable sœur de charité : « Je le verrai longtemps, mon George, ce visage pâli par les veilles qui s'est penché dix-huit nuits sur mon chevet ! Je te verrai longtemps dans cette chambre funeste, où tant de larmes ont coulé. Pauvre George ! pauvre chère enfant ! »

La reconnaissance est si vive chez lui

1. Lettre du 8 févr. (Venise). Quelques lignes ont été citées par Arvide Barine.

qu'elle amène le remords : « J'ai été presque un bourreau pour toi, du moins dans les derniers temps. Je t'ai fait beaucoup souffrir. Mais Dieu soit loué ! ce que je pouvais faire de pis encore, je ne l'ai pas fait... » Enfin, mêlant ensemble amour, amitié, reconnaissance, il la quitte sur cette parole qui dit assez dans quel esprit ils se séparèrent : « Tu est le fil qui me rattache à Dieu. Pense à la vie qui m'attend[1]. »

« Pense à la vie qui m'attend ! » Prédiction à demi-mot, car Musset se savait faible, se sentait faible au moment même où il se disait fort. De son côté, George s'épanchait avec le fidèle Boucoiran : « *S'il conservera de l'amour pour moi, j'en doute et je n'en doute pas. C'est-à-dire que ses sens et son caractère le porteront à se distraire avec d'autres femmes, mais son cœur me sera fidèle, je le sais, car personne ne le comprendra mieux que moi et ne saura mieux s'en faire entendre*[2]. »

Elle ajoutait : « Je doute que nous redevenions amants. » Ils le redevinrent pourtant, à plusieurs mois de là, après la lettre folle et sublime que Musset écrivit de Baden. Ar-

1. Mariéton, p. 154. Voir aussi p. 161.
2. Lettre du 6 mars 1834 (fragment inédit).

vède Barine a noté les phases de cette nouvelle torture. Après Venise, il y en eut deux. Pendant la première, George Sand, malgré ses pressentiments, céda aux instances de Musset : « Que ce soient deux âmes qui ont souffert... deux aigles blessés, qui se rencontrent dans le ciel et échangent un cri de douleur avant de se séparer pour l'éternité[1] ». Ce fut, en effet, un cri de douleur atroce qu'ils échangèrent durant cette brève reprise, dont Musset, qui l'avait provoquée, se rebuta le premier. Mais alors, par une sorte de fatalité tragique, c'est George Sand qui fut atteinte jusque dans les moelles d'une frénésie d'amour que le départ de Musset exaspéra. La malheureuse femme passe ainsi trois mois, dans une détresse et une exaltation qui font pitié. Qu'elle n'en soit pas devenue folle, c'est ce qu'on a de la peine à comprendre. Mais aussi, qu'après une crise de cette violence, suivie d'une dernière et encore plus amère reprise de leurs relations, elle se soit guérie relativement vite, non sans une crise physique où sa santé faillit rester, c'est ce qui s'explique très bien par l'épuisement total de ce cœur, pourtant si fort

1. Mariéton, p. 189.

pour souffrir. Cette âme aux abois se montre à nu dans le *journal* intime auquel Arvède Barine et M. Mariéton ont fait déjà quelques emprunts. Nous en ajoutons ici quelques autres, en réduisant les passages qui feraient longueur.

« Paris, mardi soir, 25 décembre 1834.

» Mon désespoir me quittera-t-il ? Hélas ! il augmente tous les jours, comme cette horreur de l'isolement, ces élans de mon cœur pour aller rejoindre ce cœur qui m'était ouvert ! Et si je courais, quand l'amour me prend trop fort ? Si j'allais casser le cordon de sa sonnette jusqu'à ce qu'il m'ouvrît la porte ? Si je m'y couchais en travers, jusqu'à ce qu'il passe ? Si je me jetais, non pas à ses pieds, c'est fou, après tout, car c'est l'implorer, et certes, il fait pour moi ce qu'il peut : il est cruel de l'obséder et de lui demander l'impossible ; mais si je me jetais à son cou, dans ses bras, si je lui disais : Tu m'aimes encore, car tu en souffres, tu en rougis, mais tu me plains trop pour ne pas m'aimer. Tu vois bien que je t'aime, que je ne peux aimer que toi. Embrasse-moi, ne me dis rien, ne discutons pas ; dis-moi quelques douces paroles, caresse-moi,

puisque tu me trouves encore jolie malgré mes cheveux coupés [1], malgré les deux grandes rides qui se sont formées l'autre jour sur mes joues. Eh bien, quand tu sentiras ta sensibilité se lasser, et ton irritation revenir, renvoie-moi, maltraite-moi, mais que ce ne soit jamais avec cet affreux mot : *dernière fois !* Je souffrirai tant que tu voudras, mais laisse-moi quelquefois, ne fût-ce qu'une fois par semaine, venir chercher une larme, un baiser, qui me fasse vivre et me donne du courage. Mais tu ne peux pas. Ah ! que tu es las de moi, et que tu t'es vite guéri aussi, toi ! Hélas! mon Dieu, j'ai de plus grands torts certainement que tu n'en as eu à Venise, quand je me consolai. Mais tu ne m'aimais pas, et la raison, égoïste et méchante, me disait : « Tu fais bien ! » A présent, je suis bien coupable à tes yeux ; mais je le suis dans le passé ; le présent est beau et bon encore. Je t'aime, je me soumettrais à tous les supplices pour être aimée de toi, et tu me quittes ! Ah ! pauvre homme, vous êtes fou ! C'est votre orgueil qui vous conseille ; vous devez en avoir. Le vôtre est beau parce que votre âme est belle. Mais votre raison

1. Elle avait coupé sa magnifique chevelure crespelée, pour la lui envoyer.

devrait le faire taire, et vous dire : « Aime cette pauvre femme; tu es bien sûr de ne pas trop l'aimer, à présent. Que crains-tu ? Elle ne sera pas exigeante, l'infortunée! Celui des deux qui aime le moins est celui qui souffre le moins. C'est le moment de l'aimer ou jamais. »

Suite inédite : « *Ah! il a tort, n'est-ce pas, mon Dieu, il a tort de me quitter à présent que mon âme est purifiée, et que, pour la première fois, une volonté sévère s'est arrêtée en moi. Est-ce une volonté? Je ne sais pas. C'est mieux; car que sais-je de tous leurs raisonnements humains et de leurs principes sociaux? Je sens, voilà tout. Je l'aime. Cet amour pourrait me conduire au bout du monde. Mais personne n'en veut, et ma flamme s'éteindra comme un holocauste inutile!...* »

Un peu plus loin, elle s'adresse au poète : « Et toi, Poète, belle fleur, j'ai voulu boire ta rosée. Elle m'a enivrée, elle m'a empoisonnée, et, dans un jour de colère, j'ai cherché un contrepoison qui m'a achevée. *Tu étais trop suave et trop subtil, mon cher parfum, pour ne pas t'évaporer chaque fois que mes lèvres t'aspiraient. Les beaux arbrisseaux de l'Inde et de la Chine, pliant sur une faible tige*

et se courbant au moindre vent, ce n'est pas d'eux qu'on tirera des poutres pour bâtir des maisons! On s'abreuve de leur nectar, on s'entête de leur odeur, on s'endort et on en meurt. »

Vendredi,

...« Il n'y a que Sainte-Beuve qui ne m'ait pas fait de mal et qui ne m'ait pas dit de sottise. Je lui ai demandé ce que c'était que l'amour, et il m'a répondu : « Ce sont les » larmes! Vous pleurez, vous aimez... »

Minuit

« Je ne peux pas travailler. O l'isolement! l'isolement! Je ne peux ni écrire, ni prier. *Sainte-Beuve dit qu'il faut me distraire. Avec qui? Qu'est-ce que me font tous ces gens-là? Quand ils ont parlé une heure de choses qui me sont à peu près indifférentes, ils s'en vont. Ce ne sont que des figures qui changent de place. Et moi, seule, seule pour toujours.* Je veux me tuer[1]. Qui donc a le droit de m'en em-

1. Cette idée de suicide la hanta en décembre 1834, et après la rupture définitive, en mars-avril 1835. La correspondance en fournit des preuves multiples et d'une singulière précision.

pêcher? O mes pauvres enfants, que votre mère est malheureuse! »

Samedi, minuit.

(Elle parle d'un passage de Joseph de Maistre sur certaines provinces de l'Inde où l'on fait vœu de se tuer si l'on obtient telle ou telle grâce des idoles. « *O mon Dieu, mon Dieu! si vous vouliez m'accorder un seul jour de ce bonheur que vous m'avez ôté, je ferais bien ce vœu-là. Mais je mourrai sans l'avoir retrouvé!* »

Un peu plus loin (elle est allée aux Italiens, emportant avec elle, *une vipère qui lui mange le cœur) :*

« *Me voilà en bousingot, seul, désolé d'entrer au milieu de ces hommes noirs. Et moi aussi je suis en deuil. J'ai les cheveux coupés, les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux. Et là-haut, il y a toutes ces femmes blondes, blanches, parées, couleur de rose, des plumes, de grosses boucles de cheveux, des bouquets, des épaules nues. Et moi, où suis-je, pauvre George? Voilà, au-dessus de moi, le champ où Fantasio va cueillir ses bleuets. Ah! pauvre jeune homme, pourquoi ne peux-tu pas m'aimer? Je sais bien que cela est juste suivant la raison, suivant la justice humaine. Mais vous, mon Dieu, mon*

Dieu! vous savez si quelqu'une d'elles l'aimera jamais comme je l'aime aujourd'hui? Insensé! tu me quittes dans le plus beau moment de ma vie, dans le jour le plus vrai, le plus passionné, le plus saignant de mon amour! N'est-ce rien que d'avoir maté l'orgueil d'une femme et de l'avoir jetée à tes pieds? N'est-ce rien que de savoir qu'elle en meurt?... »

Elle continue. Elle parle de belles dames qui se moquent d'elle : « *Elles disent que je me déguise en homme pour aller vous trouver la nuit, et que je me traîne à genoux dans votre chambre. Mais, ô mon Dieu, qui donc leur dit tout cela si vite? Ce n'est pas toi qui me railles devant elles?...* »

Elle parle des lettres de Musset : « *Oh! ces lettres que je n'ai plus, que j'ai tant baisées, tant arrosées de larmes, tant collées sur mon cœur quand l'autre ne me voyait pas! Oh! je les aimais tant! Je ne les ai plus!* »

Un peu plus loin : « *Je vois bien que le monde est entre nous...* Pauvre Alfred, si personne ne le savait, tu me pardonnerais. *Mais il y a M. Tattet, qui dirait d'un air bête : Dieu, quelle faiblesse!...* (Ici, ce que chacun dirait si Musset lui pardonnait.) « *Ah! si j'avais été sûre que tu*

dusses m'aimer réellement quand tu as quitté Venise, que tu dusses souffrir ce que je souffre aujourd'hui, je me serais coupé une main, je te l'aurais présentée en te disant : « Voilà une main » menteuse et sale. Jetons-la dans la mer, et que » le sang qui en coulera lave l'autre. Prends-la, » et mène-moi au bout du monde ». Si tu devais accepter cette main ainsi lavée, je le ferais bien encore. Veux-tu? »

C'est ainsi que l'amante, maintenant méprisée, s'abreuvait de désespoir, s'accusant, se chargeant à plaisir, comme naguère Musset quand il se déclarait le bourreau de sa maîtresse. Qui décidera si les larmes de l'un furent plus amères que celles de l'autre? Tous deux ont touché jusqu'à l'extrême limite de la souffrance. Et si, suivant le mot de Sainte-Beuve, pleurer, c'est aimer, on ne peut nier que George Sand ait été la plus douloureuse des amantes. C'en est assez pour corriger encore ici la légende, et sur un point essentiel.

***

Enfin, il semble bien qu'il ne doive plus rien rester de cette légende si l'on peut faire entrevoir comment tout le bien que retira le

génie de Musset de cet amour lui vint de George Sand, dès la première étreinte de leurs âmes ; et comment le mal qui lui en vint par la suite, il ne le dut qu'à lui-même. Nous ne ferons que toucher ce chapitre très délicat, et dans l'esprit même qu'imposait George Sand à l'éditeur de ses lettres, « avec un grand respect pour la mémoire d'Alfred[1] ».

L'amour qui les avait précipités l'un vers l'autre avait son origine dans une égale supériorité de génie, sinon, comme ils le crurent, dans une réelle parité de nature. Alfred le dit et le redit, en son style merveilleux : « Le ciel nous avait faits l'un pour l'autre ; nos intelligences, dans leur sphère élevée, se sont reconnues comme deux oiseaux des montagnes : elles ont volé l'une vers l'autre, mais l'étreinte a été trop forte[2]. » Un tel amour, même traversé, quitté, repris, brisé et piétiné devait demeurer longtemps vif et douloureux chez l'un, longtemps chéri et regretté, — quoi qu'on ait pu dire, — chez l'autre.

Ce qui le caractérise, chez George Sand, c'est la longue portée de sa prévoyance, et la noble ardeur de son ambition pour celui

1. Lettre à M. Émile Aucante, p. 3.
2. Mariéton, p. 154.

qu'elle aime. De tout temps, elle a vu beaucoup plus loin, pour Musset, que la « liaison » elle-même. Il semble même que, ce lien rompu, elle dépouille avec joie, la « maîtresse », pour devenir en quelque sorte l'amie amoureuse, l'instigatrice d'une vie nouvelle, l'inspiratrice d'idéal. Étrange guide, dira-t-on, pour l'auteur de *Rolla* que l'auteur de *Lélia !* Elle en fut un pourtant, et le meilleur qu'alors Musset pût suivre. Car, si Rolla, c'était Musset, Lilia, ce n'était point — heureusement — George Sand. L'une avait seulement rêvé son roman ; l'autre, hélas ! avait vécu son poème. De là, chez lui, ces deux hommes dont l'un attire et l'autre repousse. De là, chez elle, cette double direction qu'elle essayait, avec une sagesse supérieure à ses livres et une bonté passionnée, d'imprimer à la fois à la conduite et à l'esprit de Musset. Nous ne dirons rien qui ne soit connu ; à peine ajouterons-nous çà et là quelques lignes inédites de Musset, dont l'introduction nous paraît nécessaire.

Écoutons-la d'abord :

« Oh ! je t'en prie à genoux ! pas encore de vin ; pas encore de filles ! C'est trop tôt. Songe à ton corps qui a moins de force que ton âme,

et que j'ai vu mourant dans mes bras... Ménage cette vie, que je t'ai conservée peut-être... Laisse-moi le croire, laisse-moi être un peu vaine d'avoir consacré quelques fatigues de mon inutile et sotte existence à sauver celle d'un homme comme toi. Songe à ton avenir qui peut écraser tant d'orgueils ridicules, et faire oublier tant de gloires présentes ! Te voir arriver à l'éclat que doit avoir ta destinée, et te voler au monde de temps en temps pour te donner les joies du cœur, c'est ce que j'ambitionne et c'est ce que j'espère. » (29 avril 1834.)

Quinze jours après : « Sois heureux, sois aimé... Mais garde-moi dans un petit coin secret de ton cœur, et descends-y dans les jours de tristesse pour y trouver une consolation ou un encouragement... Aime une femme jeune, belle, et qui n'ait pas encore aimé, pas encore souffert. Ménage-la, et ne la fais pas souffrir...

» Ton cœur, ton bon cœur, ne le tue pas, je t'en prie; qu'il se mette tout entier ou en partie dans toutes les amours de ta vie, mais qu'il y joue toujours son rôle noble, afin qu'un jour tu puisses regarder en arrière et dire comme moi : « J'ai souffert souvent, je

» me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé ;
» c'est moi qui ai vécu, et non pas un être
» factice, créé par mon orgueil et mon
» ennui[1]. » (12 mai 1834.)

Un mois après, la lettre du 15 juin apporte au poète l'exhortation enthousiaste dont il a besoin. Quel noble essor anime ces pages, quelle foi dans l'avenir de Musset, quel encouragement à son génie ! « Tu n'es pas destiné à ramper sur la boue de la réalité. Tu es fait pour créer ta réalité toi-même dans un monde plus élevé, et pour trouver tes joies dans le plus noble exercice des facultés de ton âme. Va, espère, et que ta vie soit un poème aussi beau que ceux qu'a rêvés ton intelligence...

» Vois combien tu te trompais quand tu te croyais usé par les plaisirs... Vois que ton corps s'est renouvelé et que ton âme sort de sa chrysalide. Si, dans son engourdissement, elle a produit de si beaux poèmes, quels sentiments, quelles idées en sortiront, maintenant qu'elle a déployé ses ailes ! Aime et écris,

1. Cette dernière phrase est, comme M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul l'a fait remarquer le premier, celle que Musset reprit pour la placer dans la bouche de Perdican. (*On ne badine pas avec l'amour*, parut le 1er juillet 1834 dans la *Revue des Deux-Mondes.*)

c'est ta vocation, mon ami. Monte vers Dieu sur les rayons de ton génie, et envoie ta muse sur la terre raconter aux hommes les mystères de l'amour et de la foi[1]... » — Presque toute la lettre est emportée du même souffle.

Et *lui*, que dit-il, de son côté ?

« Sois fière, mon grand et brave George ; tu as fait un homme d'un enfant... Qu'étais-je donc sans toi, mon amour ? Regarde où tu m'a pris, et où tu m'as laissé... Suis ton passage dans ma vie... Regarde comme tout cela est palpable, évident, comme tu m'as dit clairement : Ce n'est pas là ton chemin[2], *comme tu m'as pris par la main pour me remettre dans ma route... Songe à cela : je n'ai que toi. J'ai tant nié, tant blasphémé, je doute de tout, hormis de toi.* »

« Qu'ai-je fait de ma jeunesse ? Qu'ai-je fait même de notre amour ? Vainement j'ai pleuré une ou deux fois dans tes bras. Que sais-tu de moi, toi que j'ai possédée ? C'est toi qui as parlé ; c'est toi dont la pitié céleste m'a couvert de larmes... Il y avait en moi deux hommes, tu me l'as dit souvent, Octave et Cœlio. J'ai senti, en te voyant, que le pre-

1. Voir plus loin, lettre VIII.
2. Mariéton, p. 163-164.

mier mourait en moi. Mais l'autre, qui naissait, n'a pu que crier et pleurer comme un enfant. J'ai cessé avec toi d'être un libertin sans cœur[1]...

« *Ne me dis pas qu'avec une maîtresse je n'ai peut-être qu'un ou deux ans à vivre. Eh bien! un an, deux ans? Mais avec qui? Où? Voilà pourquoi j'ai des envies de mettre ma blouse de cotonnade bleue, de prendre une bouteille de rhum avec un peu d'opium autour de ma ceinture, et d'aller m'étendre sur le dos sur la route de Fontainebleau. Ce sont les fleurs et toute cette verdure qui m'appellent à la vie. Je les sens qui m'attirent; et où m'attirent-elles?* Ah! il y a six mois, les chaleurs du printemps me faisaient le même effet que le vin de Champagne. Elles me conduisaient, au sortir de table, à la première femme venue: que je trouvasse là deux ou trois amis en train de chanter des chansons de cabaret, un cigare et un canapé, tout était dit. Et si je pleurais une heure dans ma chambre en rentrant, j'attribuais cela à l'excitation, à l'ennui, que sais-je? et je m'endormais. J'en étais encore là, quand je t'ai connue[2]. »

1. Mariéton, p. 168.
2. Mariéton, p. 169. Voir encore pages 175 et 176.

Même lettre plus bas : « J'ai horreur de ma vie passée, mais je n'ai pas peur de ma vie à venir. Si, en m'ouvrant le cœur, le ciel n'a voulu que me préparer un nouveau moyen de souffrances, je subirai les conséquences de ma faiblesse et de ma vanité. Mais ce que j'ai dans l'âme ne mourra pas sans en être sorti[1]. »

Suite inédite : « *Dans ma jeunesse, quand j'étais encore pur et naïf, le vice me paraissait un monde admirable, immense. Je m'y suis précipité avec bonheur dès que j'ai pu. C'est aujourd'hui la même chose. Quelque faible et misérable qu'ait dû te sembler mon amour, j'ai entrevu un nouveau monde, et cela me suffit.*

» *Je lis* Werther *et la* Nouvelle Héloïse. *Je dévore toutes ces folies sublimes dont je me suis tant moqué. J'irai peut-être trop loin dans ce sens là comme dans l'autre. Qu'est-ce que ça me fait? J'irai toujours. Ne t'offense pas de ma douleur, ange chéri. Si cette lettre te trouve dans un jour de bonheur et d'oubli, pardonne-la-moi, jette-la dans la lagune. Que ton cœur n'en soit pas plus troublé que son flot tranquille, mais qu'une larme y tombe avec elle, une de ces*

1. Mariéton, p. 170.

belles larmes que j'ai bues autrefois sur les yeux noirs. » (10 mai 1834.)

Voilà donc quel nouvel homme l'amour de George Sand et son influence morale ont fait poindre en Musset. C'est une âme qui renaît ; une fleur qui s'était endormie séchée et qui se réveille fraîche. Le poète salue son vrai premier printemps : « Cela est doux et étrange, n'est-ce pas, de se promener tout jeune dans une vieille vie? X... (Tattet) est de retour. Il trouve que *je lui apparais sous un nouvel aspect*, voilà son mot. » Lignes exquises, mais que gâtent aussitôt les suivantes, tant il est vrai qu'en lui le vieil homme diparaissait mal sous le nouveau : « Du reste, je bois autant de vin de Champagne que devant, ce qui le rassure[1]. »

Cependant malgré ces contradictions de conduite, le sentiment pour l'amante restée l'amie demeure le même : « Ce que j'ai dans l'âme ne mourra pas sans en être sorti. » — « Tu ne mourras pas sans que la terre sache qui elle a porté. » — « Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os. »

De son côté, c'est au poète qu'elle adresse

1. Mariéton, p. 175.

les *Lettres d'un voyageur*, superbes effusions lyriques où son cœur parle aussi éloquemment que sa tête. C'est là qu'à travers une allégorie, voilée à peine (la page sur les colombes, dans la première lettre), on voit de quelle main délicate elle soigna l'oiseau blessé qui s'était abattu sur son sein, pour le rendre ensuite, guéri et libre, aux espaces infinis qui l'appelaient. Oui, de part et d'autre, ce fut bien là le rêve, un rêve digne de leurs grands cœurs à tous deux : « La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard. On ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre... Je terminerai ton histoire par mon hymne d'amour[1]. » Et par là, — par là seulement, il est vrai, — ils méritent peut-être, comme ils le disent (mais pourquoi est-ce eux qui le disent ?) d'inscrire leurs noms à côté des amants éternellement célébrés par l'histoire et par le drame.

Pourquoi faut-il donc que la suite ait si mal répondu à ce commencement ? Pourquoi Musset, après cette *Confession d'un en-*

1. Lettre publiée pour la première fois dans *l'Homme libre* du 13 avril 1877. (Mariéton, p. 195.)

fant du siècle qui était toute générosité, a-t-il écrit cette *Nuit d'octobre*, qui est toute injustice? Pourquoi faut-il que nous protestions, au nom de la bonne foi, contre la légende accréditée par ces vers trop fameux :

> Honte à toi qui la première
> M'as appris la trahison,
> Et d'horreur et de colère
> M'as fait perdre la raison !

Pourquoi faut-il que l'on puisse reprocher au poète les procédés ironiques du *Merle blanc*, et d'autres allusions dont la haine s'est emparée? — Pourquoi? Il serait encore plus difficile de dire comment le Musset des lettres que nous avons citées était capable de tenir ce qu'il promettait dans ses accès d'énergie. Son ennemi, il le portait en lui-même. La lutte entre les deux hommes se continuait dans son âme, chaque jour plus désastreuse pour le meilleur des deux. Le rêve qu'il avait caressé en un jour de renaissance lui devint odieux aux jours fréquents des rechutes. Et de tout cet amour extravasé, il ne lui resta qu'amertume, matière à très beaux vers, éternellement admirables par leur éternelle désespérance, mais où la vérité s'en-

veloppe de trop de voiles pour n'être pas toute pareille à la fausseté. Lui-même s'est confessé à nous :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !

Ce clou, George Sand — et ce sera son honneur en cette histoire — George Sand a tenté de l'arracher. Elle ne l'a pu. Et la pointe de fer, toujours poussée plus avant, a consommé son œuvre. Voilà bien ce qui a tué Musset. C'est de cela que l'homme est mort, c'est de cela que le poète a toujours été malade.

* * *

Concluons.

« Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours », criait George Sand, fuyant Musset pour la dernière fois. Et lui, un peu avant : « De ce que je t'ai trouvée, c'est une raison pour ne plus vouloir chercher. »

Ces deux paroles ne disent-elles pas, chacune à sa manière, ce que chacun sentait d'invincible dans cet amour ? « Paix et pardon ! » dit encore ailleurs George Sand. Et lui, dans une lettre suprême où il semblait défier les

profanateurs d'outre-tombe : « Prenez garde que je n'écrive sur sa tombe qu'elle était sincère, bonne et grande ![1] »

Pourquoi ne pas s'en tenir à ce cri? Pourquoi ne pas réconcilier dans la mort ceux qui ne se haïrent jamais dans la vie? Soyez sûrs que, par les nuits calmes, l'if sombre de Nohant et le pâle saule du Père-Lachaise s'inclinent, attirés d'instinct l'un vers l'autre, et que, malgré la distance, la même brise caressante vient les baiser, qui murmure dans leur feuillage des mots fraternels.

S. ROCHEBLAVE.

1. La lettre est de 1835. On a pu la lire tout entière dans l'ouvrage de M. Mariéton, aux pages 240-242 des premières éditions ; la phrase que nous citons est tirée de la page 141.

LETTRES A ALFRED DE MUSSET

AVANT-PROPOS

A MON AMI ÉMILE AUCANTE[1]

Mon cher Émile,

Vous connaissez toutes les lettres qui m'ont été écrites par Alfred de Musset, et toutes celles qu'il a reçues de moi. Vous savez que cette correspondance est la meilleure réfutation des calomnies dont j'ai été l'objet. Parmi

1. Expressément chargé par George Sand, ainsi qu'on va le voir, de publier après sa mort, en tout ou en partie, sa correspondance avec Alfred de Musset, M. Émile Aucante, respectueux des volontés exprimées par la famille de Musset, se borne à publier les lettres de George Sand, telles qu'il les a reçues de ses mains et dans l'ordre où elle-même les avait laissées. — Les notes qui suivent sont de M. Émile Aucante.

toutes ces calomnies, il en est quelques-unes qui m'ont blessée profondément, quelque habituée que je sois à tout supporter en ce genre ; et voici celles que je tiens à réduire à néant : L'accusation de *jalousie littéraire !* Celle d'avoir été la cause d'une grave maladie, en suscitant à Alfred de Musset des chagrins antérieurs à cette maladie ; celle de l'avoir mal soigné, négligé, abandonné durant cette maladie ; de l'avoir affligé, *menacé,* chassé durant sa convalescence ; celle enfin de l'avoir rappelé et ramené à moi pour l'affliger et le menacer encore. Tout cela est odieux et stupide, et si étranger à mon caractère, si contraire à mes instincts, que je n'éprouve aucun besoin de m'en justifier durant ma vie. Il me semble que la plupart de mes contemporains se lèveraient pour me dire que c'est inutile, que l'œuvre de toute ma vie proteste contre la haine de quelques-uns, et que je n'ai rien à prouver devant la conscience publique. Mes contemporains ont su que si, à cause de *lui,* j'avais été mal jugée, à cause de *moi*, lui aussi, avait été accusé, parfois condamné. J'ai donc jugé à propos, pour *lui* comme pour *moi,* non de raconter notre histoire, mais de présenter,

sous le voile de la fiction, une certaine situation, où d'autres que nous ont pu se trouver, et qu'il est facile d'expliquer avec logique, avec droiture, avec le sentiment de l'équité surtout.

Ce tableau d'une lutte morale, c'est *Elle et Lui*, un roman dont le sujet n'a rien de réel, mais dont le fond est profondément vrai et porte avec soi son enseignement utile pour tous : l'historique de certains états de l'âme, au siècle où j'ai vécu.

Mais l'appréciation de tout ceci peut devenir confuse pour ceux qui nous survivront. Quand notre présent sera leur passé, il en sortira un peu de légende, et la légende, qui n'est qu'un ensemble de versions diverses, s'emparera du fait actuel et n'y laissera peut-être plus rien de vrai. Voilà pourquoi je tiens, dans l'intérêt de la vérité, à ce que la correspondance que je vous confie puisse être publiée un jour.

C'est votre avis, c'est celui de tous les amis sérieux que j'ai consultés.

Avant toute autre mesure, il s'agissait de mettre les autographes en sûreté. Nous y avons pourvu ensemble.

Quant à la publication, vous avez bien

voulu vous en charger. Pleine de confiance en votre amitié dévouée, je vous donne ce mandat avec reconnaissance.

Mais vous me demandez des instructions écrites, et vous désirez qu'elles soient nettes et précises, autant du moins qu'il est possible de les formuler en pareil cas, sans vous enlever toute liberté d'action.

Il ne faut pas, en effet, qu'on puisse jamais vous accuser d'avoir trahi mes véritables intentions.

Voici donc ce qui est, de ma part, l'expression d'une volontée réfléchie et arrêtée :

1° La correspondance ne pourrait être publiée de mon vivant qu'autant que je viendrais à y consentir. Je tiens, vous le savez, à ce qu'elle soit publiée le plus tard possible. Il ne s'agit pas pour moi de réduire mes ennemis actuels au silence. Je ne m'occupe pas d'eux : il s'agit de rétablir, au moyen de preuves irrécusables, le fait des choses accomplies.

2° Après ma mort, vous serez seul juge de la question de mode et d'opportunité de la publication. S'il vous paraît suffisant de ne faire paraître d'abord qu'une partie de la correspondance, sauf à la publier tout en-

tière plus tard, vous serez libre de le faire. Vous conserverez aux lettres leurs véritables signatures, ou vous emploierez des noms fictifs, ou vous les publierez anonymes.

Au besoin, vous consulterez ma famille et mes autres amis ; mais vous resterez le maître de faire prévaloir votre propre appréciation.

3° Il ne devra être rien changé aux lettres, ni un mot, ni une virgule. Vous respecterez les suppressions, d'ailleurs peu nombreuses, que j'ai cru devoir faire de certains passages *relatifs à des tiers*, bien que vous me blâmiez énergiquement de ce que vous appelez, à ce propos, mon excès de mansuétude[1].

1. Quatre lignes ont été biffées à la plume dans la lettre du 15 avril 1834 (dont une au moins relative à Pagello) ; — douze lignes coupées aux ciseaux, à la troisième page, dans la lettre du 29 avril 1834 (apparemment, elles avaient trait aux querelles de Pagello avec son ancienne maîtresse) ; — une ligne coupée aux ciseaux dans la lettre du 12 mai 1834 (évidemment, il s'agissait d'un tiers) ; — dix lignes coupées aux ciseaux, dans la lettre du 24 mai 1834 (il s'agissait de propos tenus par Gustave Planche) ; — onze lignes coupées aux ciseaux, à la première page, dans la lettre du 26 juin 1834 (il n'était question, évidemment, que des embarras d'argent éprouvés par George Sand à Venise et d'un affront qu'ils lui avaient attiré). — Au total, trente-huit lignes supprimées intentionnellement ; sur les trente-huit, trente-quatre supprimées aux ciseaux, de sorte que des suppressions à peu près équivalentes se sont trouvées faites de l'autre côté de la

4° La publication faite, les lettres autographes devront être déposées, pour y rester à tout jamais, soit à la Bibliothèque impériale, soit dans telles autres archives publiques qu'il vous plaira de choisir, afin que toute personne puisse vérifier l'exactitude de la publication.

5° Les sommes formant le produit net de la publication, ou représentant les *droits d'auteur*, seront versées par vous dans la caisse d'un bureau de bienfaisance ou employées à de bonnes œuvres quelconques.

6° En prévision du cas où vous viendriez à mourir avant d'avoir publié ces lettres, j'ai choisi M. Alexandre Dumas fils pour vous remplacer, et, par respect de la vérité autant que par attachement pour moi, il s'est empressé, comme vous, de m'engager sa parole.

Mais une autre éventualité est à prévoir: vous pouvez nous survivre à tous les deux, et cependant mourir vous-même avant d'avoir rempli la mission que je vous confie. Personne n'aurait plus alors aucun pouvoir pour publier.

page. — D'une note de George Sand, il résulte que Musset lui avait donné l'exemple de ces coupures aux ciseaux : il en avait opéré deux dans ses lettres pour faire disparaître des noms propres.

Donc, je vous autorise, s'il arrivait que, de nous trois, vous fussiez le survivant, à déléguer à *M. Louis Maillard*, ou, à son défaut, à une personne de votre choix, après vous être assuré de son acquiescement, le mandat que contient cette lettre, afin que cette personne puisse au besoin, après vous, exécuter toutes mes instructions.

Si c'est, au contraire, M. Alexandre Dumas qui nous survit, ce sera lui qui prendra les mêmes précautions.

Tout ceci réglé je me repose sur vous, mon cher Émile, du soin d'accomplir avec une loyale affection pour moi, et un grand respect pour la mémoire d'*Alfred,* les volontés que je viens d'exprimer.

Signé : AURORE DUPIN

GEORGE SAND

Paris, 10 mars 1864.

I[1]

Non, ne pars pas comme ça! tu n'es pas assez guéri, et Buloz ne m'a pas encore envoyé l'argent qu'il faudrait pour le voyage d'Antonio[2]. Je ne veux pas que tu partes seul. Pourquoi se quereller, mon Dieu? ne suis-je pas toujours le frère George, l'ami d'autrefois.

1. Ces lignes sont écrites sur le verso d'une lettre d'Alfred de Musset, datée de Venise, à laquelle elles répondent : — apparemment George Sand aura renvoyé la lettre elle-même, tout de suite, avec la réponse.

2. L'Italien qui devait accompagner Alfred de Musset comme domestique.

II[1]

Trévise, dimanche, 30 mars 1834.

Je voulais te suivre de loin, mon enfant. En rentrant à Venise je devais partir pour Vicence avec Pagello et savoir comment tu as passé ta première et triste journée. Mais j'ai senti que je n'aurais pas le courage de passer la nuit dans la même ville que toi sans aller t'embrasser encore le matin. J'en mourais d'envie, mais j'ai craint de renouveler pour toi les souffrances et l'émotion de la séparation. Et puis, j'étais si malade en rentrant chez moi que je craignais de n'en avoir pas la force moi-même. M. Rebizzo[2] est venu me chercher et m'a emmenée malgré moi coucher chez lui. Ils ont été très bons pour moi et m'ont parlé de toi avec beaucoup d'intérêt, ce qui m'a fait un peu de bien. A présent je t'écris de Trévise. Je suis partie de Venise ce matin à six heures. Je veux absolument être

1. Adresse : *A Monsieur Alfred de Musset, poste restante, à Milan.*

2. Le vieux médecin qui, le premier, avait été appelé auprès d'Alfred de Musset.

à Vicence ce soir et aller à l'auberge où tu as couché. J'y dois trouver une lettre d'Antonio à qui j'ai recommandé de me laisser de tes nouvelles. Je suis forcée de m'arrêter ici une heure ou deux parce que Pagello a une visite à faire et m'a priée de prendre cette route qui n'est pas plus longue que l'autre, à ce qu'il dit. Je ne serai tranquille que ce soir, et encore quelle tranquillité! Un voyage si long et toi si faible encore! Mon Dieu! mon Dieu! Je prierai Dieu du matin au soir, j'espère qu'il m'entendra. Je trouverai ta lettre demain à Venise, j'arriverai presque en même temps qu'elle. Ne t'inquiète pas de moi. Je suis forte comme un cheval, mais ne me dis pas d'être gaie et tranquille. Cela ne m'arrivera pas de sitôt. Pauvre ange, comment auras-tu passé cette nuit? J'espère que la fatigue t'aura forcé de dormir. Sois sage et prudent et bon comme tu me l'as promis. Écris-moi de toutes les villes où tu coucheras, ou fais-moi au moins écrire par Antonio, si cela t'ennuie. Moi je t'écrirai à Genève ou à Turin selon la route que tu prendras et dont tu m'informeras à Milan.

Adieu, adieu, mon ange, que Dieu te protège, te conduise et te ramène un jour ici si

j'y suis. Dans tous les cas, certes, je te verrai aux vacances, avec quel bonheur alors! Comme nous nous aimerons bien! n'est-ce pas, n'est-ce pas, mon petit frère, mon enfant? Ah! qui te soignera, et qui soignerai-je? Qui aura besoin de moi, et de qui voudrai-je prendre soin désormais? Comment me passerai-je du bien et du mal que tu me faisais? Puisses-tu oublier les souffrances que je t'ai causées et ne te rappeler que les bons jours! le dernier surtout, qui me laissera un baume dans le cœur et en soulagera la blessure. Adieu, mon petit oiseau. Aime toujours ton pauvre vieux George.

Je ne te dis rien de la part de Pagello, sinon qu'il te pleure presque autant que moi, et que quand je lui ai redit tout ce dont tu m'avais chargée pour lui, il a fait comme avec sa femme aveugle. Il s'est enfui de colère et en sanglotant.

III

Venise, 15 avril 1834.

J'étais dans une affreuse inquiétude, mon cher ange. Je n'ai reçu aucune lettre d'Antonio. J'avais été à Vicence exprès pour sa-

voir comment tu aurais passé cette première nuit. J'avais appris seulement que tu avais traversé la ville dans la matinée. J'avais donc, pour toute nouvelle de toi, les deux lignes que tu m'as écrites de Padoue, et je ne savais que penser. Pagello me disait que certainement, au cas où tu serais malade, Antonio nous écrirait; mais je sais que les lettres se perdent ou restent six semaines en route dans ce pays-ci. J'étais au désespoir. Enfin j'ai reçu ta lettre de Genève. Oh! que je t'en remercie, mon enfant! qu'elle est bonne et qu'elle m'a fait de bien! Est-ce bien vrai que tu n'es pas malade, que tu es fort, que tu ne souffres pas? Je crains toujours que, par affection, tu ne m'exagères cette bonne santé. Oh! que Dieu te la donne et te la conserve, mon cher petit! cela est aussi nécessaire à ma vie, désormais, que ton amitié. Sans l'une et sans l'autre, je ne puis pas espérer un seul beau jour pour moi. Ne crois pas, ne crois pas, Alfred, que je puisse être heureuse avec la pensée d'avoir perdu ton cœur. Que j'aie été ta maîtresse ou ta mère, peu importe; que je t'aie inspiré de l'amour ou de l'amitié, que j'aie été heureuse ou malheureuse avec toi, tout cela ne change

rien à l'état de mon âme à présent. Je sais que je t'aime, et c'est tout.[1]..... Veiller sur toi, te préserver de tout mal, de toute contrariété, t'entourer de distractions et de plaisirs, voilà le besoin et le regret que je sens depuis que je t'ai perdu. Pourquoi cette tâche si douce et que j'aurais remplie avec tant de joie, est-elle devenue peu à peu si amère et puis tout à coup impossible? Quelle fatalité a changé en poison les remèdes que je t'offrais? Pourquoi, moi qui aurais donné tout mon sang pour te donner une nuit de repos et de calme, suis-je devenue pour toi un tourment, un fléau, un spectre? Quand ces affreux souvenirs m'assiègent (et à quelle heure me laissent-ils en paix?) je deviens presque folle. Je couvre mon oreiller de larmes, j'entends ta voix m'appeler dans le silence de la nuit. Qu'est-ce qui m'appellera à présent? qui est ce qui aura besoin de mes veilles? à quoi emploierai-je la force que j'ai amassée pour toi, et qui maintenant se tourne contre moi-même! Oh! mon enfant! mon enfant! que j'ai besoin de ta tendresse et de ton pardon! ne parle pas du mien, ne me dis jamais que

1. Ici trois lignes supprimées à l'encre.

tu as eu des torts envers moi; qu'en sais-je? Je ne me souviens plus de rien, sinon que nous avons été bien malheureux et que nous nous sommes quittés; mais je sais, je sens que nous nous aimerons toute la vie avec le cœur, avec l'intelligence, que nous tâcherons, par une affection sainte, de nous guérir mutuellement du mal que nous avons souffert l'un pour l'autre. Hélas non! ce n'était pas notre faute, nous suivions notre destinée, et nos caractères, plus âpres, plus violents que ceux des autres, nous empêchaient d'accepter la vie des amants ordinaires. Mais nous sommes nés pour nous connaître et pour nous aimer, sois-en sûr. Sans ta jeunesse et la faiblesse que tes larmes m'ont causée un matin, nous serions restés frère et sœur. Nous savions que cela nous convenait, nous nous étions prédit les maux qui nous sont arrivés. Eh bien, qu'importe, après tout? nous avons passé par un rude sentier, mais nous sommes arrivés à la hauteur où nous devions nous reposer ensemble. Nous avons été amants, nous nous connaissons jusqu'au fond de l'âme, tant mieux. Quelle découverte avons-nous faite mutuellement qui puisse nous dégoûter l'un de l'autre? Oh! malheur à nous, si nous

nous étions séparés dans un jour de colère, sans nous comprendre, sans nous expliquer! c'est alors qu'une pensée odieuse eût empoisonné notre vie entière; c'est alors que nous n'aurions jamais cru à rien; mais aurions-nous pu nous séparer ainsi? ne l'avons-nous pas tenté en vain plusieurs fois? Nos cœurs enflammés d'orgueil et de ressentiment, ne se brisaient-ils pas de douleur et de regret chaque fois que nous nous trouvions seuls? Non, cela ne pouvait pas être. Nous devions, en renonçant à des relations devenues impossibles, rester liés pour l'éternité. Tu as raison, notre embrassement était un inceste, mais nous ne le savions pas, nous nous jetions innocemment et sincèrement dans le sein l'un de l'autre. Eh bien! avons-nous un seul souvenir de ces étreintes qui ne soit chaste et saint? Tu m'as reproché, dans un jour de fièvre et de délire, de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche, je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu retrouveras ailleurs. Au moins, tu ne te souviendras pas de moi dans les bras des autres femmes.

Mais, quand tu seras seul, quand tu auras besoin de prier et de pleurer, tu penseras à ton George, à ton vrai camarade, à ton infirmière, à ton ami, à quelque chose de mieux que tout cela ; car le sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses qu'il ne peut se comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien. Tant mieux, nous nous aimerons et nous moquerons de lui.

A propos de cela, je t'ai écrit une longue lettre sur mon voyage dans les Alpes, que j'ai intention de publier dans la *Revue*, si cela ne te contrarie pas. Je te l'enverrai et si tu n'y trouves rien à redire tu la donneras à Buloz. Si tu veux y faire des corrections et des suppressions, je n'ai pas besoin de te dire que tu as droit de vie et de mort sur tous mes manuscrits passés, présents et futurs. Enfin, si tu la trouves entièrement *impubliable*, jette-la au feu, ou mets-la dans ton portefeuille, *ad libitum*. Je te fais passer une lettre de ta mère que j'ai reçue ces jours-ci, plus les vers que tu as oubliés dans mon buvard et que je recopie pour qu'ils tiennent moins de place.

Qu'est-ce que je te dirai de ma position? Je

suis encore sur un pied et ne sais précisément ce qui adviendra de moi. Je suis à Venise en attendant que j'aie l'argent et la liberté nécessaires pour aller à Constantinople. Mais je voudrais auparavant remplir mes engagements avec Buloz. C'est pourquoi je travaille du matin au soir. Mais je n'ai pas encore touché à *André*, car il y a bien peu de jours que j'ai la force de travailler, et ces jours-là je les ai employés à t'écrire cette lettre sur les Alpes. J'ai bien envie d'y retourner, mais alors quand finirai-je *André*? Ce Tyrol me met des idées si différentes dans la tête! J'irai certainement y composer le plan de *Jacques*. (Dis à Buloz que *Jacques* est commencé.) En attendant, je tâche de reprendre goût au travail, je fume des pipes de quarante toises de longueur ; je prends pour vingt-cinq mille francs de café par jour. Je vis à peu près seule. Rebizzo vient me voir une demi-heure le matin. Pagello vient dîner avec moi et me quitte à huit heures. Il est très occupé de ses malades dans ce moment-ci, et son ancienne maîtresse qui s'est reprise pour lui d'une passion féroce depuis qu'elle le croit infidèle, le rend véritablement malheureux. Il est si bon et si doux qu'il n'a pas le courage de lui dire

qu'il ne l'aime plus, et véritablement il devrait le faire, car c'est une furie et de plus elle lui *fait des traits*, mais qui lui conseillera d'être rigoureux? ce n'est pas moi. Cette femme vient me demander de les réconcilier, je ne peux pas faire autrement, quoique je sente bien que je leur rends à l'un et à l'autre un assez mauvais service. Pagello est un ange de vertu et mériterait d'être heureux; c'est pourquoi je ne devrais pas le réconcilier avec l'*Arpalice*, mais c'est pourquoi aussi je partirai.

En attendant, je passe avec lui les plus doux moments de ma journée à parler de toi. Il est si sensible et si bon, cet homme! Il comprend si bien ma tristesse, il la respecte si religieusement! C'est un muet qui se ferait couper la tête pour moi. Il m'entoure de soins et d'attentions dont je ne me suis jamais fait l'idée. Je n'ai pas le temps de former un souhait, il devine toutes les choses matérielles qui peuvent servir à me rendre la vie meilleure[1].....

J'ai une espèce de siège à soutenir contre tous les curieux qui s'attroupent déjà autour

1. Ici une ligne supprimée à l'encre.

de ma cellule. Je ne sais pourquoi il en est toujours ainsi quand on veut vivre seul. Mais les importuns sont déjà à ma porte. Je ne sais quelles chipies ont lu mes romans et ont découvert que je suis à Venise. Elles veulent me voir et m'inviter à leurs *conversazioni*. Je ne veux pas en entendre parler. Je m'enferme dans ma chambre et comme une divinité dans son nuage, je m'enveloppe dans la fumée de ma pipe. J'ai un ami intime qui fait mes délices et que tu aimerais à la folie. C'est un sansonnet familier que Pagello a tiré un matin de sa poche et qu'il a mis sur mon épaule. Figure-toi l'être le plus insolent, le plus poltron, le plus espiègle, le plus gourmand, le plus extravagant. Je crois que l'âme de Jean Kreyssler est passée dans le corps de cet animal. Il boit de l'encre, il mange le tabac de ma pipe tout allumée ; la fumée le réjouit beaucoup et tout le temps que je fume, il est perché sur le bâton et se penche amoureusement vers la capsule fumante. Il est sur mon genou ou sur mon pied quand je travaille ; il m'arrache des mains tout ce que je mange ; il foire sur le *bel vestito* de Pagello. Enfin, c'est un animal charmant. Bientôt il parlera, il commence à essayer le nom de George.

Adieu, adieu, mon cher petit enfant. Écris-moi bien souvent, je t'en supplie. Oh! que je voudrais te savoir arrivé à Paris et bien portant! Souviens-toi que tu m'as promis de te soigner. Adieu, mon Alfred, aime ton George. — Je te prie de prendre chez moi un exemplaire d'*Indiana*, un de *Valentine* et un de *Lélia*. Je crois qu'il en reste deux, de *Lélia*, dont un en vélin, que je te prie de ne pas m'envoyer, parce que cet envoi peut se perdre. Joins à ce paquet les *Contes d'Espagne*, le *Spectacle*, *Rolla* et les autres numéros de la *Revue* où sont *Marianne*, *Andréa*, *Fantasio*, enfin tout ce que tu as écrit. Mais procure-moi des exemplaires non reliés et n'expose pas ceux que j'ai dans ma petite collection aux chances du voyage. Tiens ce paquet tout prêt chez toi à mon adresse : *San Fantin, casa Mezzani, corte Minelli*. On ira le prendre chez toi avec une lettre de Pagello ou de moi. Il est déjà question ici de traduire nos œuvres et on les demande à grands cris. Envoie-moi dans ta prochaine lettre tous les vers que tu as faits pour moi, depuis les premiers jusqu'aux derniers. Tu trouveras les premiers dans mon livre de cuir de Russie. Si tu ne veux pas aller chez moi, fais-toi remet-

tre tout cela par Boucoiran[1]. Plus tard, tu m'enverras par la diligence plusieurs petits objets que je te demanderai, mais qu'il ne faut pas mettre avec les livres.

Pagello veut t'écrire, mais il est trop occupé aujourd'hui, il me charge de t'embrasser pour lui et de te recommander d'avoir soin de son malade.

17 avril.

IV

29 avril 1834.

Tu es un méchant, mon petit ange, tu es arrivé le 12 et tu ne m'as écrit que le 19. J'étais dans une inquiétude mortelle. Si j'avais eu au moins deux lignes d'Antonio, qui m'eussent appris ton arrivée et qui m'eussent rassurée sur ta santé, j'aurais attendu plus patiemment une lettre de toi. Mais ne recevant pas signe de vie, j'ai beaucoup souffert et j'ai imaginé les choses les plus noires. Enfin te voilà installé. Tu souffres aussi, mais tu vis, mais tu as assez de force pour cher-

1. Ami de George Sand, ancien précepteur de son fils.

cher, sinon pour trouver moyen de te distraire. C'est beaucoup mieux que tous les rêves affreux que j'ai faits. Ta lettre est triste, mon ange, mais elle est bonne et affectueuse pour moi. Oh ! quelle que soit la disposition de ton esprit, je trouverai toujours ton cœur, n'est-ce pas, mon bon petit ? Je viens de recevoir ta lettre il y a une heure, et, bien qu'elle m'ait émue douloureusement en plus d'un endroit, je me sens plus forte et plus heureuse que je ne l'ai été depuis quinze jours. Ce qui me fait mal, c'est l'idée que tu ne ménages pas ta pauvre santé. Oh ! je t'en prie à genoux ; pas encore de vin, pas encore de filles ! C'est trop tôt. Songe à ton corps qui a moins de force que ton âme et que j'ai vu mourant dans mes bras. Ne t'abandonne au plaisir que quand la nature viendra te le demander impérieusement, mais ne le cherche pas comme un remède à l'ennui et au chagrin. C'est le pire de tous. Ménage cette vie que je t'ai conservée, peut-être, par mes veilles et mes soins. Ne m'appartient-elle pas un peu à cause de cela ? Laisse-moi le croire, laisse-moi être un peu vaine d'avoir consacré quelques fatigues de mon inutile et sotte existence, à sauver celle d'un homme comme toi. Songe à ton

avenir qui peut écraser tant d'orgueils ridicules et faire oublier tant de gloires présentes. Songe à mon amitié qui est une chose éternelle et sainte désormais et qui te suivra jusqu'à la mort. Tu aimes la vie et tu as bien raison. Dans mes jours d'angoisse et d'injustice, j'étais jalouse de tous les biens que tu pouvais et que tu devais me préférer. Aujourd'hui je t'aime sans fièvre et sans désespoir; je voudrais te mettre sur le trône du monde et t'inviter à venir quelquefois fumer et philosopher dans ma cellule. Te voir arrivé à l'éclat que doit avoir ta destinée, et te voler au monde de temps en temps pour te donner les joies du cœur, c'est ce que j'ambitionne et c'est ce que j'espère.

Je t'envoie la lettre dont je t'ai parlé[1]. Je l'ai écrite comme elle m'est venue et sans songer à tous ceux qui devaient la lire. Je n'y ai vu qu'un cadre et un prétexte pour parler tout haut de ma tendresse pour toi et pour fermer tout à coup la bouche à ceux qui ne manqueront pas de dire que tu m'as ruinée et abandonnée. En la relisant, j'ai craint pourtant qu'elle ne te semblât ridicule. Le monde que

1. Première *Lettre d'un voyageur*, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*.

tu as recommencé à fréquenter ne comprend rien à ces sortes de choses et peut-être te dira-t-on que cet amour imprimé est comique et anti-mériméen. Si tu m'en crois, tu laisseras dire et tu donneras la lettre à la *Revue*. S'il y a quelque ridicule à encourir, il n'est que pour ton oisillon qui s'en moque et qui aime mieux le blâme que la louange de certaines gens. Que les belles dames crient au scandale, que t'importe. Elles ne t'en feront la cour qu'un peu plus tendrement. D'ailleurs il n'y a pas de *nom* tracé dans cette lettre, on peut la prendre pour un fragment de roman, nul n'est obligé de savoir si je suis une femme. En un mot, je ne la crois pas trop inconvenante ; pour la forme, tu en jugeras, tu retrancheras ou changeras ce que tu voudras, tu la jetteras au feu si tu veux. Ne crains pas de me fâcher en me disant qu'il ne te plaît pas de la laisser publier. Je suis ici dans un monde si différent de celui où tu retournes ; toutes les idées que je comprenais là-bas, me semblent si étranges dans la solitude où je m'enfonce, que je ne puis être juge et que je m'en rapporterai absolument à toi.

Ne t'inquiète pas de mes projets de voyage,

de mes tristesses, de mes *stranezze.* Je suis dans un singulier état moral, entre une existence qui n'est pas bien finie et une autre qui n'est pas encore commencée. J'attends, je me laisse aller au hasard, je travaille, j'occupe mon cerveau et je laisse un peu reposer mon cœur. J'ai été malade plusieurs jours. Pagello m'a soignée et je suis bien. Mais cette indisposition m'a empêchée de quitter Venise, et maintenant le manque d'argent me force d'y rester en attendant qu'il m'en vienne. J'ai eu à payer des petites dettes plus fortes que je ne croyais; mais je n'ai manqué de rien. Sois sans inquiétude. J'ai encore de quoi vivre une quinzaine, et la bourse de Rebizzo m'est ouverte à discrétion. Mon petit individu a besoin de si peu pour subsister que je n'y ai pas eu recours. Je ne veux pas faire de dettes pour mon plaisir, ainsi je ne voyagerai que si je le peux par moi-même. Il me faut très peu pour me promener à pied dans les montagnes; mais je ne m'y risquerai de nouveau que quand je serai bien sûre de ma force physique. Dors donc en repos sur mon compte. Ta tranquillité m'est sacrée, mon cher enfant, et j'aimerais mieux recevoir toutes les insultes de la terre que de

donner lieu à d'injustes reproches contre toi. Tu n'entendras donc pas dire que je suis morte de désespoir ou de misère dans quelque coin. J'aurai soin de ma vie à condition que tu auras soin de la tienne, Conservons-nous tous deux pour nous retrouver, pour vieillir fraternellement en disant l'un de l'autre : nous nous sommes connus, nous nous sommes aimés et nous nous estimons.

Figure-toi que j'ai été jetée ici de prime abord dans un tissu d'aventures romanesques. M. Pierre Pagello est un don Juan sentimental qui s'est trouvé tout à coup quatre femmes sur les bras. Tous les jours tragédie et comédie nouvelle de la part de ses amantes et de ses amies. C'est un imbroglio à n'en pas finir et je t'en ferai le récit *épique* quand nous nous reverrons au mois d'août. Au milieu de tout cela, il a eu des tracasseries avec sa maîtresse de maison, et nous avons fait une association et un arrangement. Comme j'établis mon quartier général à Venise, j'ai pris le *primo piano*[1] d'une maison qui sera toute à nous. Pagello et son frère au second, et près de moi, Giulia P... — Ah! qu'est-ce que Giulia

1. « Premier étage ».

P...? Certainement M. Dumas dirait de belles choses là-dessus. On dit dans la maison Mezzani que c'est la maîtresse des deux Pagello, et qu'elle et moi sommes les deux amantes du docteur. C'est aussi vrai l'un que l'autre. Giulia est une sœur clandestine, fille non avouée de leur père. Elle est jolie comme un ange et chante comme un rossignol. Elle a quelque fortune et comme elle a vingt-huit ou trente ans, elle est indépendante. Elle a une affaire de cœur à Venise et vient s'y établir dans quelques jours. Elle avait lu mes romans et professait pour moi un enthousiasme de fille romanesque. Nous avons fait connaissance et elle me plaît extrêmement. Nous avons donc fait ce plan de pot-au-feu qui me sera, je crois, agréable. Avec mon caractère sérieux, mon travail de cinq ou six heures par jour, mes promenades solitaires et mes projets de voyages fréquents, je n'aurai pas à souffrir des tracasseries qui adviennent toujours entre amis. Pagello est dehors toute la journée et s'endort méthodiquement sur le sofa après le dîner, avec sa *pipetta* dans l'œil comme la flûte de Debureau. Roberto, son frère, est employé à la marine et ne passe à la maison qu'une heure ou deux le soir

pour fumer et boire le café. C'est un assez drôle de garçon, la seconde épreuve de mon frère[1] pour l'insouciance et la gaîté, spirituel dans son patois vénitien, indifférent à tout et pour tous facile à vivre. Giulia est une créature sentimentale dont la figure ressemble effrontément à celle du père Pagello. C'est une pincée, demi-anglaise, demi-italienne, avec de grands cheveux noirs, de grands yeux bleus toujours levés au ciel, maniérée avec grâce et gentillesse, pleureuse, exaltée, un peu folle, bonne comme Pagello. Elle chante divinement, et je l'accompagne avec le piano. Le reste du temps elle fera l'amour ou lira des romans.

Tu vois, cher enfant, que mon isolement n'a rien d'effrayant et que quand je serai lasse de rêver sur les Alpes ou sur le Lido, je pourrai trouver des soins et le seul genre de société intime qui me convienne. Toute autre m'est antipathique. J'ai refusé obstinément toutes les connaissances que Rebizzo voulait m'amener. Je ne reçois que lui, qui vient tous les jours, et sa femme très rarement. Elle ne[2] .
. . . . passe depuis quelques

1. Laverdure Chatiron, frère naturel de George Sand.
2. Ici douze lignes coupées avec les ciseaux.

jours une vie moins tranquille. M. S. Arp[1]... sa maîtresse, lui a arraché la moitié des cheveux et déchiré son *bel vestito*. L'autre jour, j'ai entendu un vacarme épouvantable dans sa chambre. J'ai cru qu'il faisait une opération à trente chats réunis, mais la porte s'est ouverte avec fracas, et j'ai entendu le docteur s'écrier : « *Carogna ! io te amazo*[2] *!* » Sans moi, il la tuait en effet, elle ne m'en déteste qu'un peu plus. J'ai signifié que je ne voulais plus entendre parler d'elle, et comme elle me faisait des menaces d'assassinat assez sérieuses, je l'ai fait menacer de mon côté de la recommander à la police. J'espère qu'elle me laissera tranquille. Ce n'est pas ma faute si Pagello ne peut plus la souffrir, elle fait tout ce qu'il faut pour cela, et je n'ai pas assez d'éloquence pour réparer des torts aussi graves que la perte de ses cheveux et de son *vestito*.

Dans cinq jours Buloz recevra la fin d'*André*. Je t'envoie un bon, que je te prie de faire toucher par Boucoiran chez Salmon. Si Boucoiran a (toutes mes dettes payées envers

1. La fin du mot, qui se trouve au coin de la page, est coupée, sans doute par accident.

2. Pour *ammazzo* : « Carogne! je te tue! »

lui) quelque reste de mon mois d'avril, qu'il le joigne à ces trois cents francs du mois de mai. Tâche de tirer de Buloz deux ou trois cents francs à m'envoyer tout de suite. Emploie le reste plus tard à payer mes dettes. Pour le moment je serais bien aise de toucher une petite somme de sept ou huit cents francs pour faire ce voyage de Constantinople ou au moins pour me sentir le moyen de le faire, ce qui serait pour moi une pensée de liberté agréable au milieu de tout ce qui peut m'advenir de bon ou de fâcheux. Dans tous les cas envoie-moi ce que tu pourras récolter de Salmon et de Buloz, peu ou prou, ce sera toujours assez pour vivre à Venise. Je ne veux pas que tu songes à m'envoyer du tien, et ce que tu me dis à cet égard me fait beaucoup de peine. Ne te souviens-tu pas que j'ai ta parole d'honneur de ne pas songer à ce remboursement avant trois ans?

Je te l'ai fait donner plusieurs fois pendant ta maladie, et je ne te la rends pas. Songe que je n'ai à souffrir d'aucune manière, que mes affaires s'arrangeront parfaitement avec ce séjour de quelques mois à Venise et que tu ne peux te forcer au travail maintenant sans te faire beaucoup de mal et sans

t'exposer à une rechute. Travaille pour t'amuser, pour te distraire, rien de plus, et si tu gagnes en t'amusant, quelques bons petits sous, dépense-les agréablement et sans songer à moi qui ne manque de rien et qui n'ai besoin de rien. Si j'avais cet argent et que je fusse auprès de toi, je ne l'emploierais qu'en courses, en toilettes et en spectacles avec toi, nous le mangerions[1]..... Si nous en avons quand nous nous verrons..... et nous monterons à cheval. Adieu.

V

12 mai 1834.

Non, mon enfant chéri, ces trois lettres ne sont pas le dernier serrement de main de l'amante qui te quitte. C'est l'embrassement du frère qui te reste. Ce sentiment-là est trop beau, trop pur et trop doux pour que j'éprouve jamais le besoin d'en finir avec lui. Es-tu sûr, toi, mon petit, de n'être jamais forcé de le rompre? Un nouvel amour ne te

1. La fin de la lettre est mutilée par l'effet de la coupure signalée p. 31.

l'imposera-t-il pas comme une condition? Que mon souvenir n'empoisonne aucune des jouissances de ta vie, mais ne laisse pas ces jouissances détruire et mépriser mon souvenir. Sois heureux, sois aimé. Comment ne le serais-tu pas? Mais garde-moi dans un petit coin secret de ton cœur, et descends-y dans tes jours de tristesse pour y trouver une consolation ou un encouragement. Tu ne parles pas de ta santé. Cependant tu me dis que l'air du printemps et l'odeur des lilas entre dans ta chambre par bouffées et fait bondir ton cœur d'amour et de jeunesse. Cela est un signe de santé et de force, le plus doux certainement que la nature nous donne. Aime donc, mon Alfred, aime pour tout de bon. Aime une femme jeune, belle et qui n'ait pas encore aimé, pas encore souffert. Ménage-la, et ne la fais pas souffrir; le cœur d'une femme est une chose si délicate quand ce n'est pas un glaçon ou une pierre. Je crois qu'il n'y a guère de milieu, et il n'y en a pas non plus dans ta manière d'aimer et d'estimer. C'est en vain que tu cherches à te retrancher derrière la méfiance, ou que tu crois te mettre à l'abri par la légèreté de l'enfance. Ton âme est faite pour aimer ardemment ou

pour se dessécher tout à fait. Je ne peux pas croire qu'avec tant de sève et de jeunesse tu puisses tomber dans l'*auguste permanence*, tu en sortirais à chaque instant et tu reporterais malgré toi sur des objets indignes de toi, la riche effusion de ton amour. Tu l'as dit cent fois, et tu as eu beau t'en dédire, rien n'a effacé cette sentence-là, il n'y a au monde que l'amour qui soit quelque chose. Peut-être est-ce une faculté divine qui se perd et qui se retrouve, qu'il faut cultiver ou qu'il faut acheter par des souffrances cruelles, par des expériences douloureuses. Peut-être m'as-tu aimée avec peine, pour aimer une autre avec abandon. Peut-être celle qui viendra t'aimera-t-elle moins que moi et peut-être sera-t-elle plus heureuse et plus aimée. Il y a de tels mystères dans ces choses, et Dieu nous pousse dans des voies si neuves et si imprévues! Laisse-toi faire, ne lui résiste pas, il n'abandonne pas ses privilégiés. Il les prend par la main et il les place au milieu des écueils où ils doivent apprendre à vivre, pour les faire asseoir ensuite au banquet où ils doivent se reposer. Moi, mon enfant, voilà que mon âme se calme, et que l'espérance me vient. Mon imagination se meurt et ne s'attache plus

qu'à des fictions littéraires. Elle abandonne son rôle dans la vie réelle, et ne m'entraîne plus au delà de la prudence et du raisonnement. Mon cœur reste encore, et restera toujours sensible et irritable, prêt à saigner abondamment au moindre coup d'épingle. Cette sensibilité a bien encore quelque chose d'exagéré et de maladif qui ne guérira pas en un jour; mais je vois aussi la main de Dieu qui s'incline vers moi et qui m'appelle vers une existence durable et calme. Tous les vrais biens, je les ai à ma disposition; je m'étais habituée à l'enthousiasme et il me manque quelquefois, mais quand l'accès de spleen est passé, je m'applaudis d'avoir appris à aimer les yeux ouverts. Un grand point pour hâter ma guérison, c'est que je puis cacher mes vieux restes de souffrances. Je n'ai pas affaire à des yeux aussi pénétrants que les tiens et je puis faire ma figure d'oiseau malade sans qu'on s'en aperçoive. Si on me soupçonne un peu de tristesse, je me justifie avec une douleur de tête ou un cor au pied. On ne m'a pas vu insouciante et folle, on ne connaît pas tous les recoins de mon caractère, on n'en voit que les lignes principales; cela est bien, n'est-ce pas? Et puis ici je ne

suis pas madame Sand. Ce brave Pierre n'a pas lu Lélia, et je crois bien qu'il n'y comprendrait goutte. Il n'est pas en méfiance contre ces aberrations de nos têtes de poètes. Il me traite comme une femme de vingt ans et il me couronne d'étoiles comme une âme vierge. Je ne dis rien pour détruire ou pour entretenir son erreur. Je me laisse régénérer par cette affection douce et honnête; pour la première fois de ma vie, j'aime sans passion.

Tu n'es pas encore arrivé là, toi. Peut-être marcheras-tu en sens contraire, peut-être ton dernier amour sera-t-il le plus romanesque et le plus jeune. Mais ton cœur, mais ton bon cœur, ne le tue pas, je t'en prie; qu'il se mette tout entier ou en partie dans toutes les amours de ta vie, mais qu'il y joue toujours son rôle noble, afin qu'un jour tu puisses regarder en arrière et dire comme moi : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé; c'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. J'ai essayé ce rôle dans les instants de solitude et de dégoût, mais c'était pour me consoler d'être seul, et quand j'étais deux, je m'abandonnais comme un enfant, je

redevenais bête et bon comme l'amour veut qu'on soit. »

Que tes lettres sont bonnes et tendres, mon cher Alfred! la dernière est encore meilleure que les autres. Ne t'accuse de rien, n'aie pas de remords si tu ne peux surmonter certaines répugnances, certaines tristesses. Ne hasarde rien qui te fasse souffrir, tu as bien assez souffert pour moi. Ne vois pas mon fils si cela te fait mal. Si tu le vois, dis-lui qu'il ne m'a pas écrit depuis plus de deux mois et que cela me fait beaucoup de peine. Je suis triste de n'avoir pas ma fille, et à présent que j'ai fixé que je ne devais pas la voir avant le mois d'août, je pense à elle nuit et jour avec une impatience et une soif incroyable. Qu'est-ce que c'est que cet amour des mères? C'est encore une chose mystérieuse pour moi. Sollicitude, inquiétudes cent fois plus vives que dans l'amour d'une amante et pourtant moins de joies et de transports dans la possession. Absence qui ne s'aperçoit guère dans les premiers jours et qui devient cruelle et ardente comme la fièvre à mesure qu'elle se prolonge.

Je t'envoie une lettre pour Boucoiran que je te prie de lui faire passer tout de suite. Je lui dis d'aller te voir. Charge-le de celles de

mes affaires et de mes commissions qui t'ennuieront ou que tu n'auras pas le temps de faire. Je t'envoie la liste de ces commissions. Paye-toi avec l'argent que Buloz ou Salmon te remettront pour moi et dis-moi au juste où en sont mes affaires, si je puis faire payer mon loyer, et surtout Sosthènes. Je crois que Buloz me doit encore quinze cents francs sans compter la *Lettre sur les Alpes* que je t'ai envoyée et que je te supplie de ne pas lui donner si elle ne te plaît pas. — Je lui ai envoyé la fin d'*André;* aie la bonté d'en corriger les épreuves, veux-tu, mon enfant? Il y a deux choses à observer. D'abord que j'ai fait en plusieurs endroits de grosses bourdes à propos de l'âge de majorité. Il faut que tu t'assures de l'âge où un homme peut se marier sans le consentement des parents, et que tu fasses accorder les trois ou quatre passages où j'en parle. Il me semble que dans de certains endroits je lui donne vingt ans et que six mois après il s'en trouve avoir vingt-cinq. Ensuite il y a une grande portion de manuscrit, celle que tu as emportée, je crois, où j'ai oublié de faire la division des chapitres. Arrange cela et fais concorder les chiffres que j'ai laissés en blanc avec les précédents. Enfin, corrige les

mots bêtes, les redites, les fautes de français. Tu sais que c'est un grand service à rendre à un auteur absent que de le sauver de la bêtise des protes et de sa propre inadvertance. *Jacques* est en train et va au galop. Ce n'est l'histoire d'aucun de nous. Il m'est impossible de parler de moi dans un livre, dans la disposition d'esprit où je suis. Pour toi, cher ange, fais ce que tu voudras, romans, sonnets, poèmes, parle de moi comme tu l'entendras, je me livre à toi les yeux bandés. Je te remercierai à genoux des vers que tu m'enverras et de ceux que tu m'as envoyés. Tu sais que je les aime de passion, tes vers, et qu'ils m'ont appelée vers toi, malgré moi, d'un monde bien éloigné du tien. — Mon oiseau est mort, et j'ai pleuré, et Pagello s'est mis à rire, et je me suis mise en colère, et il s'est mis à pleurer et je me suis mise à rire. Voilà-t-il pas une belle histoire? J'attends qu'il m'arrive quelques sous pour acheter une certaine[1]..... dont je suis éprise. Je ne me porte pas très bien, l'air de Venise est éminemment coliqueux, et je vis dans des douleurs

1. La lettre est brûlée en cet endroit; c'est tout en bas de la page : il manque deux ou trois mots, et la brûlure est certainement accidentelle.

d'entrailles continuelles. J'ai été très occupée d'arranger notre petite maison, de coudre des rideaux, de planter des clous, de couvrir des chaises. C'est Pagello qui a fait à peu près tous les frais du mobilier, moi j'ai donné la main-d'œuvre gratis et son frère prétend pour sa part s'être acquitté en esprit et en bons mots. C'est un drôle de corps que ce Robert, et il a des façons de dire très comiques. L'autre jour, il me priait de lui faire un rideau parce que le *popolo* s'attroupait sur le pont quand il passait sa chemise. Au reste, je vis toujours sous la menace d'être assassinée par madame Arpalice. Pagello s'est brouillé tout à fait avec elle. Giulia prend la chose au sérieux et vit pour moi dans des inquiétudes comiques. Elle me supplie de quitter le pays pour quelque temps, parce qu'elle croit de bonne foi à une *coltellata*.

Voici les petits objets que je te prie de m'envoyer : douze paires de gants glacés; deux paires de souliers de satin noir et deux paires de maroquin noir chez Michiels au coin de la rue du Helder et du boulevard. Tu lui diras de les faire un peu plus larges que ma mesure. J'ai les pieds enflés et le maroquin de Venise est dur comme du buffle. Un quart

de patchouly chez Leblanc, rue Sainte-Anne, en face le numéro 50; — ne te fais pas attraper, cela vaut deux francs le quart, Marquis le vend six francs. — Le cahier de nos romances espagnoles que Boucoiran prendra chez Paultre et te portera. — Quelques cahiers de beau papier à lettre, il est impossible d'en trouver ici. — Un paquet de journaux liés avec un cordon, qui se trouve dans une de mes armoires de Boule, et que tu diras à Boucoiran de chercher. Ce sont les journaux qui ont parlé avantageusement d'*Indiana* et de *Valentine*. Pagello est en marché pour en vendre une traduction qu'il veut faire, et il espère en tirer le double s'il peut présenter à l'éditeur des journaux favorables. N'oublie pas de joindre aux livres que je t'ai demandés, *la Marquise*, *Aldo le rimeur* et *Métella*, parce qu'on demande une opérette pour commencer la publication. Le romantique est fort à la mode ici. *Aldo* aurait, je crois, du succès. *La Marquise* aussi, parce qu'on est curieux à Venise des histoires singulières, stupides et folles. Je serais bien aise de faire gagner quelques millions (de centimes) à Pagello, avec mes œuvres légères. Je crois qu'il pourrait traduire aussi *Marianne*, *Fantasio* ou

Andréa. Je sais assez d'italien à présent pour l'aider à comprendre ta prose, quoiqu'elle soit moins abordable que la mienne à un étranger. Il comprend très bien d'ailleurs le français imprimé et il écrit l'italien très remarquablement à ce qu'on dit. Je crois que tes petites comédies en prose feraient rage, et cela m'amuserait de nous voir devenir célèbres à Venise. — Tu mettras toutes ces choses dans une caisse avec les livres (tout cela peut voyager ensemble sans inconvénient) et de mettre *(sic)* la caisse à la diligence à l'adresse de Pagello, *farmacia Ancillo*, à Venise, cela suffit et Pagello se charge de tout.

Adieu, mon petit ange. Écris-moi, écris-moi toujours de ces bonnes lettres qui ferment toutes les plaies que nous nous sommes faites et qui changent en joie présente nos douleurs passées. Je t'embrasse [1]... pour moi et le docteur.

Tu as [2] . . . .
est-il aussi mauvais que par le passé? As-tu

1. La lettre est brûlée en cet endroit, c'est la contre-partie de la brûlure signalée page 41 : il paraît manquer un ou deux mots.

2. Ceci est écrit tout à fait en tête de la lettre. La première ligne a été enlevée aux ciseaux.

entrevu le gigantesque col de chemise? Quelquefois je me mets à rire toute seule au souvenir de nos bêtises, et puis il se trouve que cela me fait pleurer. Oh! nous nous reverrons, n'est-ce pas?

Écris-moi à la *farmacia Ancillo*. C'est le plus prompt moyen d'avoir tes lettres dès le matin.

VI

Venise, 24 mai 1834.

Mon enfant chéri, je me soucie assez peu des propos que l'on tient sur mon compte; que *(nom effacé)* dise quelque cochonnerie pour se divertir à sa manière, cela m'est fort égal; que madame *(nom effacé)* n'ait pas pour moi toute l'amitié et le zèle que j'ai pour elle, cela m'étonne médiocrement. Mais que Planche dise ou donne à entendre que je t'accuse, que je te calomnie, et qu'il s'autorise d'une lettre de moi, où précisément je te justifie, voilà ce qui me révolte au point que je ne veux pas le croire. Avant qu'un propos arrive de la bouche de l'un à l'oreille de l'au-

tre, il y a des intermédiaires, ou malveillants, ou stupides, qui le dénaturent. Aussi, quand il s'agit de moi, je hausse les épaules et j'attends de meilleures preuves. Je sais que pour ton propre compte, tu fais de même; mais je ne puis t'entendre calomnier sans m'agiter un peu plus. Ce qui m'indigne, c'est qu'on m'impute une phrase, une ligne, un mot contre toi. Je veux que Boucoiran te montre la lettre en question, la seule que je lui ai dit de montrer à Planche, la seule qu'il ait montrée certainement. J'ai autant de confiance en la discrétion de Boucoiran que dans celle d'un bloc de marbre. D'ailleurs je ne me souviens pas de lui avoir parlé [1]... .

. . . .

... Je l'ai fait pour prévenir précisément les propos qui en résultent. Il faut ou que Planche soit un misérable ou que l'on ait misérablement menti en lui attribuant ces propos. Je ne peux pas croire la première hypothèse. J'ai eu de l'amitié pour lui, et de l'estime, quoi qu'on m'ait dit pour m'en empêcher. Il se conduisait bien avec moi et devant moi. Tu connais mon caractère. Crédule, ab–

1. Ici onze lignes coupées aux ciseaux.

surde ou loyal, peu importe, mon cœur se refuse à repousser ceux qu'il a accueillis, sans des preuves flagrantes. Ces preuves, je ne les ai pas, et je suis vis-à-vis de Planche dans la situation la plus pénible du monde, entre le soupçon et la confiance. Je voudrais qu'il se justifiât, je voudrais pouvoir lui donner une poignée de main à mon retour à Paris. Non plus certainement le recevoir tous les jours, ni sortir avec lui, comme autrefois. J'ai bien des raisons pour m'en abstenir, quand ce ne serait que celle de ne pas t'exposer à rencontrer une figure qui te déplaît (car j'espère que nous nous reverrons tous les jours, nous deux, comme dans le temps où nous étions camarades). Mais, en vérité, il me ferait plaisir de voir ce pauvre diable justifié des vilaines choses qu'on lui attribue contre moi. Je l'ai éloigné de mon intimité d'une manière qui m'eût fait de tout autre un ennemi dangereux. Vois comme M... me traite. Certainement Planche aurait eu plus beau jeu pour débiter quelque infâme mensonge. Je savais que Planche était incapable de cela et je lui ai dit en le quittant : « Un jour viendra, j'espère, où les circonstances qui nous séparent ne seront plus aussi impérieuses

et où je pourrai vous voir. Je le désire et je reste votre amie. » — Il me semble que je dois tenir ma parole si Planche n'a pas démérité auprès de moi. Voilà ce qu'il m'importe d'approfondir et ce que je saurai à coup sûr avant mon retour à Paris. S'il est certain qu'il a parlé insolemment de moi et bassement de toi, sois sûr que je ne le reverrai de ma vie et qu'il saura pourquoi. Je t'envoie une lettre pour lui que je te prie de mettre à la poste quand tu l'auras lue. Tu verras que je parle de toi en termes positifs. S'il trahit mes intentions et mes paroles, ou s'il l'a déjà fait, je jure que c'est le dernier témoignage d'amitié qu'il recevra de moi [1]... . . . .

. . . .

... vaste que le monde ? Et Dieu lui-même, ce que tu appelles ma chimère ce que j'appelle mon éternité, n'est-ce pas un amour que j'ai étreint dans tes bras avec plus de force que dans aucun autre moment de ma vie ? J'ai là près de moi, mon ami, mon soutien, il ne souffre pas, lui ; il n'est pas faible, il n'est pas soupçonneux, il n'a pas connu les amertumes qui t'ont rongé le cœur ; il n'a pas besoin de ma

1. Contre-partie de la coupure signalée à la page 46.

force, il a son calme et sa vertu; il m'aime en paix, il est heureux sans que je souffre, sans que je travaille à son bonheur. Eh bien, moi, j'ai besoin de souffrir pour quelqu'un, j'ai besoin d'employer ce trop d'énergie et de sensibilité qui sont en moi. J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui s'est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué. Oh! pourquoi ne pouvais-je vivre entre vous deux et vous rendre heureux sans appartenir ni à l'un ni à l'autre! J'aurais bien vécu dix ans ainsi. Il est bien vrai que j'avais besoin d'un frère, pourquoi n'ai-je pu conserver mon enfant près de moi? Hélas! que les choses de ce monde sont vaines et menteuses, et combien le cœur de l'homme changerait s'il entendait la voix de Dieu! Moi, je l'écoute et il me semble que je l'entends, et pendant ce temps les hommes me crient : horreur, folie, scandale, mensonge! Quoi donc? Qu'est-ce? Et pourquoi ces malédictions? De quoi encore serai-je accusée? — Je me souviens du temps où j'étais au couvent. La rue Saint-Marceau passait derrière notre chapelle; quand les forts de la Halle et les maraîchères élevaient la voix, on entendait leurs blasphèmes jusqu'au fond du sanctuaire. Mais

ce n'était pour moi qu'un son qui frappait les murs. Il me tirait quelquefois de ma prière dans le silence du soir, j'entendais le bruit, je ne comprenais pas le sens des jurements grossiers. Je reprenais ma prière sans que mon oreille ni mon cœur se fussent souillés à les entendre. Depuis, j'ai vécu retirée dans l'amour comme dans un sanctuaire et quelquefois les sales injures du dehors m'ont fait lever la tête, mais elles n'ont pas interrompu l'hymne que j'adressais au ciel, et je me suis dit comme au couvent : « Ce sont des charretiers qui passent. »

Il est trop tard pour que j'aille à Constantinople. Les chaleurs sont venues avant mon argent. J'irai dans une autre saison avec Pagello qui fonde avec raison peut-être des espérances de fortune sur ce voyage. Un bateau à vapeur s'organise pour porter les passagers de Venise et de Trieste dans toutes les îles de l'archipel. Sois donc tranquille pour le moment, je suis à Venise, et je me soigne, car je ne me porte pas absolument bien. Je suis toujours souffreteuse comme tu sais; mais toi, comment es-tu? J'espère que tu ne voyageras pas seul et que tu emmèneras Antonio. L'as-tu encore seulement? Es-tu content de lui? Il ne

sait guère ce qu'il était pour moi en quittant Venise, ce perruquier qui me remplaçait! Hélas! hélas! c'est peut-être le sanglot le plus profond et le plus amer de ma vie que le bruit de cette vague qui m'a détachée de la rive de Fusine!

Oui, nous nous reverrons au mois d'août, quoi qu'il arrive, n'est-ce pas? Tu seras peut-être engagé dans un nouvel amour. Je le désire et je le crains, mon enfant. Je ne sais ce qui se passe en moi quand je prévois cela. Si je pouvais lui donner une poignée de main à celle-là! et lui dire comment il faut te soigner et t'aimer; mais elle sera jalouse, elle te dira: « Ne me parlez jamais de madame Sand, c'est une femme infâme. » Ah! du moins, moi je peux parler de toi à toute heure sans jamais voir un front rembruni, sans jamais entendre une parole amère. Ton souvenir est une relique sacrée, ton nom est une parole solennelle que je prononce le soir dans le silence des lagunes et auquel répond une voix émue et une douce parole simple et laconique, mais qui me semble si belle alors! — *io l'amo!* — peu importe, mon enfant, aime, sois aimé et que mon souvenir n'empoisonne aucune de tes joies. Sacrifie-le s'il le faut! Dieu m'est

témoin pourtant que je mépriserais celui qui me prierait, non pas seulement de te maudire, mais de t'oublier.

Adieu, mon petit ange, si tu rejoins Dieu avant moi, garde-moi une petite place là-haut près de toi. Si c'est moi qui pars la première, sois sûr que je la garderai bonne. — Pagello me charge de te dire qu'il ne t'écrit pas dans la crainte de te faire de la peine, mais qu'il t'embrasse de toute son âme. Moi, mon enfant, je te presse sur mon cœur et je te bénis.

Je suis en train de t'écrire une autre lettre dans la *Revue*. Dis-moi à qui il faut s'adresser. Je voudrais que tu la lusses en manuscrit avant les autres; mais si tu es en Suisse, tous ces voyages compromettront beaucoup son existence. Si tu vas à Aix, écris-moi de là et je te l'enverrai là, tu l'enverras ensuite à Buloz. Envoie-moi, avec les objets que je t'ai demandés, des papiers à cigares, mes symphonies de Beethoven, la valse sentimentale de Weber et la *Juliette* de Vaccaï. Tu pourrais porter avec toi cette caisse et me l'envoyer de Lyon ou de Genève. Elle me coûterait moitié moins de port. — As-tu toujours nos petits oiseaux?

VII

Mon enfant, je suis horriblement triste et inquiète. Je ne sais ce qu'a Boucoiran, il y a deux mois qu'il ne m'a écrit. Depuis ce temps, je suis sans aucune nouvelle de mon fils. Mon inquiétude et mon chagrin augmentent tous les jours. Je n'ai pas voulu te demander une chose qui te causait de la répugnance, mais vraiment tu m'aurais fait le plus grand plaisir du monde en allant le voir et en me disant s'il se porte bien.

J'imagine à présent qu'il est mort et je suis comme folle toutes les nuits. A cela se joint la contrariété d'être absolument sans argent et de manquer des choses les plus nécessaires. Le tout par la négligence et l'apathie incroyables de Boucoiran. Il y a plus de huit jours que j'ai reçu une lettre de Buloz qui m'annonce qu'il a *remis* 500 francs à Boucoiran, donc Boucoiran n'est pas malade; il est amoureux certainement, parce que d'ordinaire il est d'une exactitude extrême.

Mais quand l'amour le tient, il est impossible d'en obtenir le moindre souvenir. Je le connais de longue date et je sais ce que j'ai souffert d'inquiétudes affreuses pour mon fils quand monsieur roucoulait tranquillement. Pagello a mis toutes ses pauvres *roba* au mont-de-piété. Je dois deux cents francs à Rebizzo et ne veux rien emprunter de plus. La semaine prochaine, il faudra que je fasse des économies sur mon estomac, car il m'est odieux de recevoir tout de la main d'autrui.

Tout cela me serait à peu près égal, s'il n'y avait pas moyen de l'éviter. Mais, quand j'ai travaillé, quand j'ai gagné et touché mon salaire et que, par la négligence d'un ami, je suis forcée de l'attendre indéfiniment et de demander l'aumône, cela me met un peu en colère. Je vais retirer toutes mes affaires des mains de Boucoiran, parce que je vois bien que ce retard d'argent n'est pas un simple accident, mais l'effet d'un oubli décidé. Sans cela, je ne serais pas depuis deux mois dans l'ignorance absolue de ce qui concerne mon fils. J'ai écrit à Papet, mais il est peut-être au pays. Paultre n'est pas d'un caractère exact et je ne suis pas assez liée avec Sainte-Beuve pour le prier de s'ennuyer de moi à ce point-

là. Mon frère est parfaitement indifférent à tout ce qui me concerne, mon mari voudrait bien me savoir crevée. Toi tu vas quitter Paris, il va falloir que je retombe nécessairement dans les mains de Planche, sinon de près, du moins de loin, ce qui sera encore pis, car les cancans recommenceront sur notre prétendue passion. Je suis dans un chagrin et dans une irritation que je ne puis te dépeindre, mais que tu comprendras, toi qui as une mère et qui sais ce qu'elle a eu à souffrir dans sa vie.

Adieu, mon enfant, brûle ce billet de mauvaise humeur et pardonne-moi de te parler de mes ennuis; mais pour l'amour de Dieu, va voir mon fils, dis-moi comment il est, s'il se souvient de mon nom, s'il a figure humaine. Je rêve toutes les nuits qu'on m'apporte son squelette ou sa peau toute sanglante. Quelle vie! J'ai bien envie d'en finir, bien envie, bien envie! Tu es bon et tu m'aimes. Pietro aussi, mais rien ne peut empêcher qu'on soit malheureux. Occupe-toi aussi de cet argent, que je paye au moins mes dettes. Ce sera un chagrin de moins. Peut-être la lettre de Boucoiran s'est-elle perdue à la poste. Il faudrait alors qu'il fît faire vite, vite, une

autre *cambiale*[1] au banquier sur Papadopoli. Il y a un temps infini que je lui demande si l'on est content de mon fils au collège, s'il a vu ses notes ; pas de réponse. Aie la bonté de savoir cela au moins par Sainte-Beuve qui voit souvent M. Gaillard.

VIII

15 juin 1834.

Mon enfant, je suis fâchée que tu aies si mal compris la lettre que j'écrivais à Planche. Je ne le priais pas de te ménager, ce me semble. Je lui ordonnais de respecter mes paroles et de ne pas s'en servir au rebours de la vérité et de mes intentions. J'aurai de vive voix avec lui une explication plus dure que ma lettre, non pour te défendre auprès de lui, mais pour me plaindre d'un tort très grave de lui envers moi, et s'il ne s'en lave pas bien, je ne le lui pardonnerai jamais. — N'en parlons plus, c'est un fait qui m'est personnel et dont j'aurai raison. — J'ai fixé mon départ d'ici au

1. Lettre de change.

25 août. Aide-moi à tirer de Buloz mille francs le 15 au plus tard, je tiens extrêmement à être à Paris le 16 septembre pour voir concourir mon fils et je voudrais arriver quelques jours auparavant pour me reposer. Je me recommande donc à toi si tu es à Paris à cette époque. Mon enfant, si tu n'y es pas, recommande cette affaire avant de partir à Tattet; tu sais comme ce mulet de Buloz a besoin d'être talonné; Boucoiran est mort, à ce que je présume; Papet quitte Paris le 30 juin, et Planche n'étant nullement justifié auprès de moi du tort que je lui impute, j'aimerais mieux crever de faim que de lui demander un service dans les circonstances actuelles. Je te demande pardon, mon cher enfant, de t'ennuyer de ces détails. Je suis un peu dans la position de ceux qui hésitent entre voler et mendier, grâce à l'inconcevable incurie de mes amis qui m'ont laissée depuis le 1er avril sans autre secours que 100 francs, et j'ai depuis ce temps énormément travaillé, et j'ai de l'argent à Paris plus qu'il ne m'en faut pour payer les plus pressées de mes dettes et pour bien vivre ici. Fâche-toi donc, et fais à M. Boucoiran, à qui j'avais remis le soin de tout cela, une semonce un peu verte de ma part. Cet excès de misère

empoisonne beaucoup ma vie et me force à de continuelles privations ou à des mortifications d'orgueil auxquelles je ne saurais m'habituer. Pagello est un ange pour moi, mais il est aussi pauvre que moi, et devoir à Rebizzo ne me plaît guère. Tu n'as pas idée de l'économie avec laquelle je vis et de l'assiduité avec laquelle je travaille, cela devient fantastique, mais j'aimerais mieux une existence un peu moins sublime. Pour ne plus revenir sur ces bavardages et pendant que j'y pense, ne m'envoye pas la caisse que je t'ai demandée, elle m'arriverait au moment de mon départ pour Paris.

Que Dieu te conserve, mon ami, dans la disposition où sont ton cœur et ton esprit. L'amour est un temple que bâtit celui qui aime à un objet plus ou moins digne de son culte, et ce qu'il y a de plus beau dans cela, ce n'est pas tant le dieu que l'autel. Pourquoi craindrais-tu de te risquer? Que l'idole reste debout longtemps, ou qu'elle se brise bientôt, tu n'en auras pas moins bâti un beau temple. Ton âme l'aura habité, elle l'aura rempli d'un encens divin, et une âme comme la tienne doit produire de grandes œuvres. Le dieu changera peut-être, le temple durera autant que

toi. Ce sera un lieu de refuge sublime où tu iras retremper ton cœur à la flamme éternelle, et ce cœur sera assez riche, assez puissant, pour renouveler la divinité, si la divinité déserte son piédestal. Crois-tu donc qu'un amour ou deux suffisent pour épuiser et flétrir une âme forte? Je l'ai cru aussi pendant longtemps, mais je sais à présent que c'est tout le contraire. C'est un feu qui tend toujours à monter et à s'épurer[1]... C'est peut-être l'œuvre terrible, magnifique et courageuse de toute une vie. C'est une couronne d'épines qui fleurit et se couvre de roses quand les cheveux commencent à blanchir. Peut-être que Dieu mesure nos douleurs et nos travaux aux forces de notre jeunesse et qu'il est un temps marqué pour se reposer et jouir des fatigues du passé. Quelle est la plus belle de ces deux époques de la vie morale : les larmes de l'espoir ou les hymnes du bonheur? Peut-être est-ce la première. J'entre dans la seconde et il me semble faire encore un rêve; mais la première est celle que Dieu chérit et protège parce que ceux qui la parcourent ont besoin de lui.

1. Ici deux lignes biffées d'un trait de plume et lisibles, — sans intérêt : George Sand les aura biffées, sans doute, en écrivant la lettre.

C'est celle qu'il féconde des plus vives émotions et de la plus ardente poésie. N'en aie donc pas peur. C'est un sentier dans la montagne, dangereux et pénible, mais qui mène à des hauteurs sublimes et qui domine toujours le monde plat et monotone où végètent les hommes sans énergie. Tu n'es pas de ceux qu'une fatigue vaine doit décourager, ni qu'une chute peut briser. Tu n'es pas destiné à ramper sur la boue de la réalité. Tu es fait pour créer ta réalité toi-même dans un monde plus élevé, et pour trouver tes joies dans le plus noble exercice des facultés de ton âme. Va, espère, et que ta vie soit un poème aussi beau que ceux qu'a rêvés ton intelligence. Un jour tu le reliras avec les saintes joies de l'orgueil. Tu verras peut-être derrière toi bien des débris, mais tu seras debout et sans tache au milieu des trahisons, des bassesses et des turpitudes d'autrui. Celui qui s'est toujours livré loyalement et généreusement peut avoir à souffrir, mais à rougir jamais, et peut-être que la récompense est là tout entière. Jésus disait à Madeleine : « Il te sera beaucoup remis, parce que tu as beaucoup aimé. »

Vois combien tu te trompais quand tu te

croyais usé par les plaisirs et abruti par l'expérience! Vois que ton corps s'est renouvelé et que ton âme sort de sa chrysalide. Si, dans son engourdissement, elle a produit de si beaux poèmes, quels sentiments, quelles idées en sortiront maintenant qu'elle a déployé ses ailes! Aime et écris, c'est ta vocation, mon ami. Monte vers Dieu sur les rayons de ton génie et envoie ta muse sur la terre raconter aux hommes les mystères de l'amour et de la foi. Et n'aie pas peur, dirige mieux ton orgueil. Ne l'étouffe pas, tu n'en as pas trop, et à voir quels buts puérils tu lui donnais, j'ai souvent cru que tu n'en avais pas assez; mais il n'était qu'endormi, ce juste orgueil qui te fait dire maintenant : « Je vais me livrer, je vais me risquer. » Oui, cela est beau et grand. Tous les sots ont l'orgueil de dire : « Je ne me risque pas, moi! » Ils tiennent à leur repos comme les inutiles à la vie. Un homme comme toi n'est complet que lorsqu'il s'est livré.

T'ai-je dit que j'avais fait mes adieux à l'enthousiasme? Si je l'ai dit, j'ai voulu parler de cet enthousiasme des premières années de la carrière, qui a besoin d'être si ardent pour en couvrir les difficultés. Cette force que

j'avais pour fermer les yeux afin d'y conserver le rayon de mon soleil, alors même qu'il s'éteignait, je n'en ai plus besoin. Je contemple, les yeux toujours ouverts, une lumière toujours éclatante et pure. Tu m'as fait de grandes et belles prédictions dans les élans de ta plus vive amitié, alors qu'elle était déjà assez forte pour faire taire les intérêts de l'amour. Tu m'as dit qu'il était temps pour moi de recueillir le fruit de toute une vie de fatigues et que le dernier amour d'une femme était le plus beau. Tes prédictions se réalisent, mon enfant, et j'oublie jusqu'au nom des souffrances que je croyais autrefois inévitablement liées à l'affection. Je souffre encore souvent et beaucoup, mais jamais par lui. N'ayant pas une petite pièce de monnaie pour m'acheter un bouquet, il se lève avant le jour et fait deux lieues à pied pour m'en cueillir un dans les jardins des faubourgs. Cette petite chose est le résumé de toute sa conduite, il me sert, il me porte et il me remercie. Oh! dis-moi que tu es heureux et je le serai.

Ce mot si beau des deux êtres qui s'aiment sur la terre et font un ange dans le ciel, est de Latouche. Tu le trouveras imprimé dans *La Reine d'Espagne*, une comédie qui a été

sifflée outrageusement quoiqu'elle méritât tout le contraire. A cette phrase si belle et si sainte, un monsieur du parterre a crié : « Oh! quelle cochonnerie! » — et les sifflets n'ont pas permis à l'acteur d'aller plus loin. C'est comme cela que le public de France comprend. Ces bons Italiens sont tout le contraire. Ils applaudissent tout, ils pleurent, ils rient, ils trépignent, ils s'émeuvent, ils s'exaltent. Le bon et le mauvais, tout leur va; pourvu que l'on touche leur fibre sensitive, peu importe que ce soit avec un sceptre ou avec un balai. [1]... leur plairait excessivement, et pourtant ils pleurent très à propos à un mot simple et touchant de Kotzebue. Hier, je voyais jouer une détestable traduction du [2]..... Au milieu des éternelles déclamations morales et philosophiques, il y eut un mot de rien qui fut très goûté, et avec raison, par le plus grossier public du monde. Un capitaine, jovial, bon, et beau parleur tend la main à un jeune aveugle en lui disant : « *Et toi, mon pauvre Cupidon*? » C'est un de ces mots qui plaisent sans qu'on puisse dire pourquoi, et que nous aimions tant à rencontrer parce qu'ils nous

1. Ici un titre effacé.
2. Ici un titre effacé.

frappaient tous deux en même temps. T'en souviens-tu, mon bon petit?

A quelle époque vas-tu à Aix? Arrange-toi, je t'en prie, de manière à ce que je sache où tu seras, afin que si je ne te trouve pas à Paris, je te rencontre du moins en route. Dis-moi, toi qui as fait le voyage par Genève, combien il me faut d'argent pour le faire seule, afin que j'ordonne mes affaires en conséquence.

Adieu, mon bon enfant chéri. Je t'ai prié d'aller voir mon fils, cela t'a peut-être contrarié. J'étais si inquiète que je ne savais à quel saint me vouer. Enfin Papet m'a donné de lui d'excellentes nouvelles. Adieu, cher ange, porte-toi toujours bien. Pagello me dit qu'il est en train de t'écrire un sermon sur le vin de champagne; sois sûr que s'il en avait sous la main, il en boirait une bouteille à chaque point de son discours. Sois sûr aussi que tu es bien aimé. Adieu, adieu. Voilà l'heure du courrier. Écris-moi beaucoup. Si tu savais quels bons jours sont ceux qui m'apportent une lettre de toi!

IX

Venise, 26 juin 1834.

J'ai reçu, mon enfant chéri, ton billet il y a quelques jours, et ta lettre aujourd'hui. Je te remercie mille fois de m'avoir donné tout de suite des nouvelles de Maurice, et de t'être occupé de ce sot envoi d'argent qui m'est enfin arrivé, grâce à un employé de la poste qui s'est donné la peine d'examiner toutes les lettres des bureaux de la poste restante et qui a trouvé celle de Boucoiran dans la case de Londres. Le pauvre garçon, que tantôt j'accusais et que tantôt je pleurais comme mort et enterré, avait été d'une exactitude extrême. Enfin, j'ai payé mes dettes et j'ai de quoi dîner à discrétion. Tu ne peux pas t'imaginer, mon bon petit, par quelle série de souffrances et de déplaisirs mon destin s'est plu à me faire passer depuis quelque temps. Je t'en ai dit quelques-unes[1]. . . . .

. . . .

1. Ici une coupure de onze lignes.

Voilà ce que c'est que la misère. On a beau s'en moquer, avoir un corps de cheval pour la supporter, un courage d'esclave pour le travail, elle vous avilit, elle donne le droit aux butors qui ont de l'argent de vous insulter et de vous plaindre. J'ai toujours porté la mienne hardiment et fièrement, parce que j'ai dans le bras de quoi me passer des trésors de M. Demidoff; mais une combinaison malheureuse, un sot hasard, la négligence d'un employé de la poste m'exposent à recevoir un affront, si affront il y a pour un orgueil aussi légitime que le mien, mais du moins une souillure, une fange dégoûtante que l'on jette devant moi pour m'empêcher de passer. Ce sont de ces choses-là qui me donnent le spleen et qui réveillent mon idée de suicide, la triste compagne cramponnée après moi. Mais il ne faut pas, mon enfant, que cela t'inquiète. Il est probable qu'elle me suivra toujours sans me faire aucun *bobo*, car, après tout, je n'ai ici aucun chagrin de cœur, et si j'ai pu résister à ceux que j'ai éprouvés par le passé, il est probable que les contrariétés et les dégoûts de la vie matérielle n'auront pas plus de pouvoir que les douleurs de l'amour et de l'amitié. Ma dernière lettre a dû te rassurer.

Je serais un monstre si je trouvais un sujet de plainte contre l'ami auquel tu m'as confiée. C'est un ange de douceur, de bonté et de dévouement. J'aime la vie quand je suis dans mon bon sens; mais tu sais qu'il y a dans les choses extérieures des sujets de contrariété si poignante qu'ils nous en font sortir. J'ai donc des mauvais jours quand le mauvais destin me persécute. Mais le destin a aussi ses bonnes lunes et j'espère que je viens d'entrer dans une de celles-là. Je suis rassurée sur mon fils, j'ai de bonnes nouvelles de ma fille, je ne dois plus un sou à Venise et le mois prochain tout sera payé à Paris si Buloz ne me fait[1] . . . . au mois d'août, j'embrasserai mes enfants.

Tu as donc bien raison de te dire que mon bonheur a pris sa source dans tes larmes, non pas dans celles de ton désespoir et de ta souffrance, mais dans celles de ton enthousiasme et de ton sacrifice. Tu aimeras peut-être mieux par la suite, tu auras peut-être un caractère plus égal et plus heureux, mais tu ne seras jamais plus grand que tu ne l'as été dans ces tristes jours. N'en déteste pas la mé-

1. Contre-partie de la coupure signalée p. 65.

moire et quand l'ennui de la solitude te prend, rappelle-toi que tu m'as laissé un souvenir plus cher et plus précieux que tous les plaisirs de la possession.

Je ne veux pas que tu restes à Paris pour mes affaires. Si tu as de l'argent, si tu as envie de voyager, oh! je t'en supplie, prends du plaisir ou au moins de la distraction. Mes affaires vont bien à présent. Boucoiran n'étant ni amoureux, ni mort, il s'occupera de tout comme de coutume; seulement je te prie d'aller voir quelquefois mon fils pendant que tu seras à Paris, et de le faire sortir si tu vois qu'il soit négligé par Boucoiran. Mais, à ton défaut, Buloz me donnera bien de ses nouvelles et ma mère n'est pas capable, je pense, de lui laisser manquer ses sorties. Je ne veux avoir aucune relation avec Planche. Je vois, d'après la manière froide et réservée dont Boucoiran me parle de lui, qu'il y a beaucoup de vrai dans les rapports de Buloz. Buloz est fou de te rapporter les mauvais propos. Boucoiran ne me dit rien, mais me fait fort bien comprendre à quoi m'en tenir. J'aurai une petite explication avec Planche, qui se passera à huis clos, mais qui lui fermera la bouche pour longtemps. Quant à toi,

la meilleure réponse que tu puisses faire, c'est de hausser les épaules et de dire comme autrefois : tra la la. Va donc où tu pourras et où tu voudras aller, pourvu que je te voie peu ou beaucoup comme tu l'entendras, mais au moins que je sache si tu es rose comme autrefois et gros comme tu t'en vantes, que je sois bien rassurée sur ta santé et que mon cœur se dilate en t'embrassant comme mon Maurice, et en t'entendant me dire que tu es mon ami, mon fils bien-aimé et que tu ne changeras jamais pour moi. Je ne sais pas encore si Pagello pourra m'accompagner. Ce grand voyage toute seule, et le chagrin qu'il aura de me voir partir m'effrayent un peu. D'un autre côté, je sais qu'il n'acceptera pas de moi le plus simple prêt et qu'il dira bien des *Confiteor* avant de se décider à faire ailleurs une dette. Il a pourtant bien envie de ne pas me quitter[1]... et il se fait une joie de t'embrasser. J'espère que cela l'emportera sur les embarras de sa position.

Encore un mot sur Planche ; Boucoiran me mande qu'il corrige les épreuves de tout ce que Buloz publie de moi. C'est fort bien

1. Il manque ici trois mots environ ; le papier a été déchiré par la cire.

si ça l'amuse, et comme je ne l'en ai pas prié, je ne l'en remercierai pas. C'est une affaire entre Buloz et lui. Mais Buloz ne me paraît pas fort prudent s'il lui confie les lettres que je t'écris dans la *Revue*. Tu sais comme ces choses se passent, comme Buloz relit les épreuves corrigées et tu sais aussi qu'une syllabe changée peut altérer entièrement le sens d'une phrase et même d'un paragraphe. Quelquefois la malice ou l'inadvertance font de singulières bévues, témoin le *ou* et le *où* de Figaro.

Comment pourrais-je m'étonner ou me fâcher de tes questions? O mon cher enfant, ne sais-je pas que tu me dis la vérité quand tu parles de donner ta vie pour moi? Qu'ai-je de plus précieux au monde que cette confiance, sur laquelle j'ai bâti mon nouveau bonheur? Ton amitié n'est-elle pas la base de tout ce qui peut m'arriver d'important désormais? Tu m'as remise dans les mains d'un être dont l'affection et la vertu sont immuables comme les Alpes. Les petits maux que je puis ressentir de la vie extérieure sont entièrement à part de lui et de toi; il ne faut pas y faire d'autre attention que de dire à Maurice : « Écris à ta mère », et à Buloz : « Envoyez

de l'argent à George ». Ce qui pourrait me faire du mal et ce qui ne peut pas arriver, c'est de perdre ton affection. Ce qui me consolera de tous les maux possibles, c'est encore elle. Songe, mon enfant, que tu es dans ma vie à côté de mes enfants, et qu'il n'y a plus que deux ou trois grands coups qui puissent m'abattre, leur mort ou ton indifférence. Quant à Pierre, c'est un corps qui nous enterrera tous, c'est un cœur qui ne s'appartient plus et qui est à nous comme celui que nous avons dans la poitrine.

Adieu, adieu, mon cher ange, ne sois pas triste à cause de moi. Cherche, au contraire, ton espérance et ta consolation dans le souvenir de ta vieille mignonne, qui te chérit et qui prie Dieu pour que tu sois aimé.

Fais-moi le plaisir de jeter la lettre ci-jointe au premier bureau de poste que tu trouveras sur ton chemin.

Demain, je mets à la poste la moitié du second volume de *Jacques*. Dis et redis à Buloz que le 15 juillet il aura reçu tout le roman et qu'il faudra qu'il m'envoye les derniers mille francs courrier par courrier. Je veux partir d'ici le 25. Tu me ferais bien plaisir de lire *Jacques* et d'en retrancher les

choses les plus bêtes. J'espère que Buloz aura fait payer M. de La Rochefoucauld. On dit que Buloz a acheté la *Revue de Paris* et qu'il a fait une mauvaise affaire. Est-ce vrai?

X

Oui, il faut nous quitter pour toujours. Il est inquiet et il n'a pas tort, puisque tu es si troublé, et il voit bien que cela me fait du mal. Est-il possible, mon Dieu, que cela ne m'en fasse pas? Mais je pars pour Nohant, moi, je vais passer là les vacances avec mes enfants. Je ne veux pas que tu t'exiles à cause de moi. Je *lui* ai tout dit. Il comprend tout, il est bon. Il veut que je te voie sans lui, une dernière fois et que je te décide à rester, au moins jusqu'à mon retour de Nohant. Viens donc chez moi, je suis trop malade pour sortir et il fait un temps affreux. Ah! ton amitié, ta chère amitié, je l'ai donc perdue, puisque tu souffres auprès de moi.

XI[1]

Je t'écris sur un album, d'un petit bois où je suis venue me promener seule, triste, brisée, et où je lis ta lettre de Baden. Hélas! hélas! qu'est-ce que tout cela? pourquoi oublies-tu donc à chaque instant, et cette fois plus que jamais, que ce sentiment devait se transformer et ne plus pouvoir, par sa nature, faire ombrage à personne? Ah! tu m'aimes encore trop, il ne faut plus nous voir[2]. C'est de la passion que tu m'exprimes, mais ce n'est plus le saint enthousiasme de tes bons moments. Ce n'est plus cette amitié pure dont j'espérais voir s'en aller peu à peu les expressions trop vives. Et pourtant, je ne m'en inquiétais pas, de ces expressions, elles étaient la poétique habitude de ton langage de poète;

1. Cette lettre comprend quatre pages sur grand papier, dont une blanche. Elle est entièrement écrite au crayon par George Sand et ne porte aucune date, ni suscription. Une ligne qui se trouvait en marge a été biffée aussi au crayon, sans doute avant l'envoi de la lettre

2. Ici était marqué le renvoi à la ligne biffée.

et moi-même, est-ce qu'avec toi je pesais et mesurais les mots ? Pour d'autres que pour nous, ils eussent peut-être signifié autre chose ; je n'en sais rien. Je sais, je croyais savoir du moins, que pour *nous trois*, ils manifestaient un amour de l'âme où les sens n'étaient pour rien. Eh bien, voilà que tu t'égares et *lui aussi*. Oui, lui-même, qui dans son parler italien est plein d'images et de protestations qui paraîtraient exagérées si on les traduisait mot à mot, lui qui, selon l'usage de là-bas, embrasse ses amis presque sur la bouche, et cela sans y entendre malice, le brave et pur garçon qu'il est, lui qui tutoie la belle Cressini sans jamais avoir songé à être son amant; enfin, lui qui faisait à Giulia P... (je t'ai dit qu'elle était sa sœur de la main gauche) des vers et des romances tout remplis d'*amore* et de *felicità*, le voilà, ce pauvre Pierre, qui après m'avoir dit tant de fois : *il nostro amore per Alf*, lit je ne sais quel mot, quelle ligne de ma réponse à toi le jour du départ et s'imagine je ne sais quoi. Il croit que je me plaignais de lui à toi, quand c'est lui qui s'est plaint à toi de ma tristesse et de mon dépérissement de santé. N'ai-je pas en dehors de lui et de toi des sujets de chagrin

qu'il devrait apprécier ? Tu m'as dit en partant : « Tu es donc malheureuse ? » Et je te disais : « *Oui, du côté de mes enfants que je ne veux pas perdre, dussé-je tout briser dans ma vie.* » Mais lui qui comprenait tout à Venise, du moment qu'il a mis le pied en France, il n'a plus rien compris et le voilà désespéré. Tout de moi le blesse et l'irrite, et faut-il te le dire ? il part, il est peut-être parti à l'heure qu'il est, et moi, je ne le retiendrai pas parce que je suis offensée jusqu'au fond de l'âme de ce qu'il m'écrit, et que, je le sens bien, il n'a plus la foi, par conséquent il n'a plus l'amour. Je le verrai s'il est encore à Paris, je vais y retourner, dans l'intention de le consoler, me justifier non, le retenir, non. Est-ce que l'amour élevé et croyant est possible ? Est-ce qu'il ne faut pas que je meure sans l'avoir rencontré ? Toujours saisir des fantômes et poursuivre des ombres ! Je m'en lasse. Et pourtant je l'aimais sincèrement et sérieusement, cet homme généreux, aussi romanesque que moi, et que je croyais plus fort que moi. Je l'aimais comme un père, et tu étais alors notre enfant à tous deux. Le voilà qui redevient un être faible, soupçonneux, injuste, faisant des querelles d'Allemand et

vous laissant tomber sur la tête ces pierres qui brisent tout !

Et moi, il ne me faut plus songer à vivre. Oh ! que je suis malheureuse, je ne suis point aimée, je n'aime pas ! Me voilà insensible, un être stérile et maudit ! Et toi, tu viens me parler de transports d'ivresse, de désirs. Que t'ai-je fait, insensé, pour que tu brises tout dans mon âme, la confiance en toi et en moi-même ! J'ai consommé mon suicide le jour où j'ai cru te sauver par l'amitié. Mais non, je suis injuste, je suis malade, j'ai tort. Tu étais sincère ; quand nous nous sommes revus, tu étais bon et vrai. Tu voulais mon repos, ma dignité, mon bonheur avec lui. J'ai consenti à te voir seul, de l'avis et de l'aveu de Pierre. Les trois baisers que je t'ai donnés, un sur le front et un sur chaque joue, en te quittant, il les a vus, et il n'en a pas été troublé, et moi je lui savais tant de gré de me comprendre ! Mais cette lettre d'aujourd'hui, pourquoi me l'as-tu écrite ? S'il la voyait, lui, il croirait que je l'ai provoquée. Mais moi, qui vois bien que tu t'égares, je ne m'égarais pas, le ciel m'en est témoin, et tu le sais bien, toi ! Je n'avais rien, rien à me reprocher. Il y a une fatalité, car c'est toi-

même qui as éveillé ses soupçons sur moi. Telle n'était pas ton intention, n'est-ce pas ? Oh ! non, mon enfant, c'est impossible ! Enfin, il prétend que pendant que tu lisais ma lettre, il est entré chez toi et que ses yeux sont tombés sur ces mots : « *il faut que je sois à toi, c'est ma destinée* », et il ajouta : « *Non volli legger di più e lo poteva.* » Je ne puis rien expliquer, il n'y a rien de cela dans ma lettre, dont je ne me rappelle pourtant pas un mot, mais que je n'ai pas écrite sous l'impression d'un accès de délire, j'imagine ! Non, je ne veux pas me justifier, car je suis outrée. Qu'il parte, je te redemanderai alors ma lettre et je la lui enverrai pour le punir... Mais non, pauvre Pierre, il souffre et je tâcherai de le consoler, et tu m'y aideras, car je sens que je meurs de tous ces orages, je suis tous les jours plus malade, plus dégoûtée de la vie, et il faut que nous nous séparions tous trois sans fiel et sans outrage. Je veux te revoir encore une fois et lui aussi, je te l'ai promis, d'ailleurs, et je te renouvelle ma promesse ; mais ne m'aime plus, entends-tu bien ! Je ne vaux plus rien. Le doute de tout m'envahit tout à fait. Aime-moi, si tu veux, dans le passé et non telle que je suis à présent. Mon cœur se

glace, et tout ce que je te dis là, tout ce déchirement que je te révèle, c'est pour que si nous nous revoyons à Paris, tu ne prennes aucune idée de rapprochement avec moi. Il faut nous quitter, vois-tu, il le faut, puisque tu arrives à te persuader que tu ne peux guérir de cet amour pour moi, qui te fait tant de mal, et que tu as pourtant si solennellement abjuré à Venise avant et même encore après ta maladie. Adieu donc le beau poème de notre amitié sainte et de ce lien idéal qui s'était formé entre nous trois, lorsque tu lui arrachas à Venise l'aveu de son amour pour moi et qu'il te jura de me rendre heureuse. Ah ! cette nuit d'enthousiasme où, malgré nous, tu joignis nos mains en nous disant : « Vous vous aimez, et vous m'aimez pourtant, vous m'avez sauvé, âme et corps ! » Tout cela était donc un roman ? Oui, rien qu'un rêve, et moi seule, imbécile, enfant que je suis, j'y marchais de confiance et de bonne foi ! Et tu veux qu'après le réveil, quand je vois que l'un me *désire*, et que l'autre m'abandonne en m'outrageant, je croie encore à l'amour sublime ! Non, hélas ! il n'y a rien de tel en ce monde, et ceux qui se moquent de tout ont raison.

Adieu, mon pauvre enfant. Ah! sans mes enfants à moi, comme je me jetterais dans la rivière avec plaisir!

XII[1]

J'en étais bien sûre, que ces reproches-là viendraient dès le lendemain du bonheur rêvé et promis, et que tu me ferais un crime de ce que tu avais accepté comme un droit. En sommes-nous déjà là, mon Dieu! Eh bien, n'allons pas plus loin, laisse-moi partir. Je le voulais hier. C'était un éternel adieu résolu dans mon esprit. Rappelle-toi ton désespoir et tout ce que tu m'as dit pour me faire croire que je t'étais nécessaire, que sans moi tu étais perdu. Et encore une fois, j'ai été assez folle pour vouloir te sauver; mais tu es plus perdu qu'auparavant puisque, à peine satisfait, c'est contre moi que tu tournes ton désespoir et ta colère. Que faire, mon Dieu?

1. Ni date, ni adresse; mais cette lettre, et celles qui vont suivre ont été écrites de Paris au cours de l'hiver de 1834-1835.

Ah ! que j'en ai assez de la vie, mon Dieu ! Qu'est-ce que tu veux, à présent, qu'est-ce que tu me demandes ? Des questions, des soupçons, des récriminations déjà, déjà ! Et pourquoi me parler de Pierre, quand je t'avais défendu de m'en parler jamais ? De quel droit d'ailleurs m'interroges-tu sur Venise ? Étais-je à toi, à Venise ? Dès le premier jour, quand tu m'as vue malade, n'as-tu pas pris de l'humeur en disant que c'était bien triste et bien ennuyeux, une femme malade ? et n'est-ce pas du premier jour que date notre rupture ? Mon enfant, moi, je ne veux pas récriminer, mais il faut bien que tu t'en souviennes, toi qui oublies si aisément les faits. Je ne veux pas dire tes torts, jamais je ne t'ai dit seulement ce mot-là, jamais je ne me suis plainte d'avoir été enlevée à mes enfants, à mes amis, à mon travail, à mes affections et à mes devoirs pour être conduite à trois cents lieues et abandonnée avec des paroles si offensantes et si navrantes, sans aucun autre motif qu'une fièvre tierce, des yeux abattus et la tristesse profonde où me jetait ton indifférence. Je ne me suis jamais plainte, je t'ai caché mes larmes, et ce mot affreux a été prononcé, un certain soir que je n'oublierai jamais,

dans le casino Danieli : « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais *je ne t'aime pas.* » Si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me saigner le lendemain, je serais partie ; mais tu n'avais pas d'argent, je ne savais pas si tu voudrais en accepter de moi, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas te laisser seul, en pays étranger, sans entendre la langue et sans un sou. La porte de nos chambres fut fermée entre nous, et nous avons essayé là de reprendre notre vie de bons camarades comme autrefois ici, mais cela n'était plus possible. Tu t'ennuyais, je ne sais ce que tu devenais le soir, et un jour tu me dis que tu craignais[1]... Nous étions tristes. Je te disais : « *Partons*, je te reconduirai jusqu'à Marseille ». et tu répondais : « Oui, c'est le mieux, mais je voudrais travailler un peu ici puisque nous y sommes. » Pierre venait me voir et me soignait, tu ne pensais guère à être jaloux, et certes je ne pensais guère à l'aimer. Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi, qui m'appelais l'ennui person-

1. Ici quatre mots effacés par George Sand au crayon bleu.

nifié, la rêveuse, la bête, la religieuse, que sais-je? Tu m'avais blessée et offensée, et je te l'avais dit aussi : « *Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes pas aimés.* »

Eh bien, à présent, tu veux l'historique jour par jour et heure par heure de ma liaison avec Pierre, et je ne te reconnais pas le droit de me questionner. Je m'avilirais en me laissant confesser comme une femme qui t'aurait trompé. Admets tout ce que tu voudras pour nous tourmenter, je n'ai à te répondre que ceci : Ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre, et même après ton départ, après t'avoir dit que je l'aimais *peut-être,* que *c'était mon secret* et que *n'étant plus à toi je pouvais être à lui sans te rendre compte de rien,* il s'est trouvé dans sa vie, à lui, dans ses liens mal rompus avec ses anciennes maîtresses, des situations ridicules et désagréables qui m'ont fait hésiter à me regarder comme engagée par des précédents *quelconques*. Donc, il y a eu de ma part une sincérité dont j'appelle à toi-même et dont tes lettres font foi pour ma conscience. Je ne t'ai pas permis à Venise de me demander le moindre détail, si nous nous étions embrassés tel jour sur l'œil ou sur le front, et je te défends d'entrer dans

une phase de ma vie où j'avais le droit de reprendre les voiles de la pudeur vis-à-vis de toi. Le temps où nous sommes redevenus frère et sœur a été chaste comme la fraternité réelle, et à présent que je redeviens ta maîtresse, tu ne dois pas m'arracher ces voiles dont j'ai vis-à-vis de Pierre et vis-à-vis de moi-même le devoir de rester enveloppée. Crois-tu que s'il m'eût interrogée sur les secrets de notre oreiller, je lui eusse répondu ? Crois-tu que mon frère eût bon goût de m'interroger sur toi ? — Mais tu n'es plus mon frère, dis-tu ? Hélas ! hélas ! n'as-tu pas compris mes répugnances à reprendre ce lien fatal ! Ne t'ai-je pas dit tout ce qui nous arrive ! N'ai-je pas prévu que tu souffrirais de ce passé qui t'exaltait comme un beau poème, tant que je me refusais à toi, et qui ne te paraît plus qu'un cauchemar, à présent que tu me ressaisis comme une proie ? Voyons, laisse-moi donc partir. Nous allons être plus malheureux que jamais. Si je suis galante et perfide comme tu sembles me le dire, pourquoi t'acharnes-tu à me reprendre et à me garder ? Je ne voulais plus aimer, j'avais trop souffert. Ah ! si j'étais une coquette, tu serais moins malheureux. Il faudrait te mentir, te dire : « Je

n'ai pas aimé Pierre, je ne lui ai jamais appartenu. » Qui m'empêcherait de te le faire croire? C'est parce que j'ai été sincère que tu es au supplice. Donc, on ne peut pas s'aimer dans les conditions où nous sommes et tout ce que j'ai fait pour revenir à l'amitié était illusoire! Que nous restera-t-il donc, mon Dieu, d'un lien qui nous avait semblé si beau! ni amour, ni amitié! mon Dieu!

XIII[1]

Certainement, j'irai, mon pauvre enfant[2]. Je suis bien inquiète. Dis-moi, est-ce que je ne peux pas t'aller soigner? Est-ce que ta mère s'y opposerait? Je peux mettre un bonnet et un tablier à Sophie[3]. Ta sœur ne me connaît pas. Ta mère fera semblant de ne pas me reconnaître, et je passerai pour une garde.

1. Sans date ni cachet de la poste. Adresse : *Monsieur Alfred de Musset*, de la main de George Sand.

2. Il était malade et la priait de venir le voir avec Papet et Rollinat.

3. La bonne de George Sand.

Laisse-moi te veiller cette nuit, je t'en supplie, parle à ta mère, dis-lui que tu le veux.

XIV[1]

6 heures.

Pourquoi nous sommes-nous quittés si tristes ? nous verrons-nous ce soir ? pouvons-nous être heureux ? pouvons-nous nous aimer ? Tu as dit que oui, et j'essaye de le croire. Mais il me semble qu'il n'y a pas de suite dans tes idées, et qu'à la moindre souffrance, tu t'indignes contre moi, comme contre un joug. Hélas ! mon enfant ! nous nous aimons, voilà la seule chose sûre qu'il y ait entre nous. Le temps et l'absence ne nous ont pas empêchés et ne nous empêcheront pas de nous aimer. Mais notre vie est-elle possible ensemble ? La mienne est-elle possible avec quelqu'un ? Cela m'effraye. Je suis triste et consternée par instant ; tu me fais espérer et désespérer à chaque instant. Que ferai-je ?

1. Sans date ni timbre de la poste. Adresse : *Monsieur Alfred de Musset, rue de Grenelle-Saint-Germain, 59.*

Veux-tu que je parte? Veux-tu essayer encore de m'oublier? Moi, je ne chercherai pas, mais je puis me taire et m'en aller. Je sens que je vais t'aimer encore comme autrefois si je ne fuis pas. Je te tuerai peut-être et moi avec toi; penses-y bien. Je voulais te dire d'avance tout ce qu'il y avait à craindre entre nous. J'aurais dû te l'écrire et ne pas revenir; la fatalité m'a ramené ici, faut-il l'accuser ou la bénir[1]?... Il y a des heures, je te l'avoue, où l'effroi est plus fort que l'amour et où je me sens paralysée comme un homme sur un sentier de montagne qui n'ose ni avancer ni reculer entre deux abîmes. L'amour avec toi et une vie de fièvre pour tous deux peut-être, ou bien la solitude et le désespoir pour moi seule. Dis-moi, crois-tu pouvoir être heureux ailleurs? Oui, sans doute, tu as vingt-trois ans et les plus belles femmes du monde, les meilleures peut-être, peuvent t'appartenir. Moi, je n'ai pour t'attacher que le peu de bien, et le beaucoup de mal que je t'ai fait. C'est une triste dot que je t'apporte. Chasse-moi, mon enfant, dis un mot. Cette fois, tu n'auras rien à craindre de violent de ma part, et je ne te

1. Ici trois ou quatre mots effacés au crayon bleu par madame Sand.

demanderai pas compte d'un bonheur auquel j'avais renoncé. Dis-moi ce que tu veux, fais ce que tu veux ; ne t'occupe pas de moi, je vivrai pour toi aussi longtemps que tu voudras et le jour où tu ne voudras plus, je me résignerai sans cesser de te chérir et de prier pour toi. Consulte ton cœur, ta raison aussi, ton avenir, ta mère. Pense à ce que tu as hors de moi et ne me sacrifie rien. Si tu reviens à moi, je ne peux te promettre qu'une chose, c'est d'essayer de te rendre heureux. Mais il te faudrait de la patience et de l'indulgence pour quelques moments de peur et de tristesse que j'aurai encore sans doute. Cette patience-là n'est guère de ton âge. Consulte-toi, mon ange, ma vie t'appartient et, quoi qu'il arrive, sache que je t'aime et t'aimerai.

Veux-tu que j'aille là-bas à 10 heures?

XV [1]

Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons ; mais notre cœur et notre vie servent

1. Un simple petit feuillet, sans date ni adresse.

d'enjeux, et ce n'est pas tout à fait aussi plaisant que cela en a l'air. Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart? Ce sera plus tôt fait.

Rozanne[1] a eu une petite larme sur la joue, quand je lui ai lu le paragraphe qui la concerne. Viens pour elle, si ce n'est pour moi, elle te donnera du lait et tu lui feras des vers. Je ne serai jalouse que du plaisir qu'elle aura à te soigner.

XVI[2]

...à mon billet, et tu n'as peut-être pas voulu me voir. J'ai désiré cette séparation tous les jours, au moins une heure par jour, depuis que tu es venu me chercher à mon retour de Nohant pour m'emmener dîner avec toi,

1. Une amie de George Sand.

2. Adresse, sans timbre de la poste : *Monsieur Alfred de Musset.* Au dessous de cette adresse se trouve le millésime *1835*, à l'encre bleue, écrit de la main de George Sand. La première partie de cette lettre manque : sans doute une feuille de quatre pages; George Sand ne l'avait pas et ne savait pas comment elle avait été égarée. La suite de la lettre a trois pages.

au milieu de mes résolutions et de mes frayeurs. Je n'ai pu prendre confiance à cette vie, qu'avec des efforts de courage ou des élans d'amour. Oh! ceux-là, pourquoi ne les sais-tu pas faire durer, pourquoi faut-il qu'avec toi, le cœur ne suffise pas? il y faut encore du caractère, de l'héroïsme, du dévouement, et je n'ai rien de tout cela, parce que je sens que tu ne t'y tromperais pas et que tu n'en voudrais pas. L'amour, c'est le bonheur qu'on se donne mutuellement.

O Dieu, ô Dieu, je te fais des reproches, à toi qui souffres tant! Pardonne-moi, mon ange, mon bien-aimé, mon infortuné, je souffre tant moi-même, je ne sais à qui m'en prendre. Je me plains à Dieu, je lui demande des miracles; il n'en fait pas, il nous abandonne. Qu'allons-nous devenir? Il faudrait que l'un de nous eût de la force, soit pour aimer, soit pour guérir; et ne t'abuse, nous n'avons ni l'une ni l'autre, et pas plus l'un que l'autre. Tu crois que tu peux m'aimer encore, parce que tu peux espérer encore tous les matins après avoir nié tous les soirs. Tu as vingt-trois ans, et voilà que j'en ai trente et un, et tant de malheurs, tant de sanglots, de déchirements derrière moi! Où vas-tu?

qu'espères-tu de la solitude et de l'exaltation d'une douleur déjà si poignante. Hélas! me voici lâche et flasque comme une corde brisée, me voici par terre, me roulant avec mon amour désolé comme avec un cadavre, et je souffre tant que ne peux pas me relever pour l'enterrer ou pour le rappeler à la vie. Et toi, tu veux exciter et fouetter ta douleur. N'en as-tu pas assez comme cela? moi je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de pis que ce que j'éprouve.

Mais tu espères? tu t'en relèveras peut-être. Oui, je m'en souviens, tu as dit que tu la prendrais corps à corps et que tu sortirais victorieux de la lutte, si tu n'y périssais pas tout d'un coup. Eh bien, oui, tu es jeune, tu es poète, tu es dans ta beauté et dans ta force. Essaye donc; moi je vais mourir, adieu, adieu. Je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te reprendre, je ne veux rien, rien. J'ai les genoux par terre, et les reins brisés, qu'on ne me parle de rien. Je veux embrasser la terre et pleurer. Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer. Il n'y aurait qu'un coup de foudre d'en haut qui pourrait me guérir en m'anéantissant. Adieu, reste,

pars, seulement ne dis pas que je ne souffre pas : il n'y a que cela qui puisse me faire souffrir davantage. Mon seul amour, ma vie, mes entrailles, mon frère, mon sang, allez-vous-en, mais tuez-moi en partant.

XVII[1]

Non, non, c'est assez! pauvre malheureux, je t'ai aimé comme mon fils, c'est un amour de mère, j'en saigne encore. Je te plains, je te pardonne tout, mais il faut nous quitter. J'y deviendrais méchante. Tu dis que cela vaudrait mieux, et que je devrais te souffleter quand tu m'outrages. Je ne sais pas lutter. Dieu m'a faite douce et cependant fière. Mon orgueil est brisé à présent, et mon amour n'est plus que de la pitié. Je te le dis, il faut en guérir. Sainte-Beuve a raison. Ta conduite est déplorable, impossible. Mon Dieu, à quelle vie vais-je te laisser! l'ivresse, le vin! les filles, et encore et toujours! Mais puisque

1. Sans date ni adresse.

je ne peux plus rien pour t'en préserver, faut-il prolonger cette honte pour moi, et ce supplice pour toi-même ? Mes larmes t'irritent. Ta folle jalousie à tout propos, au milieu de tout cela ! Plus tu perds le droit d'être jaloux, plus tu le deviens ! cela ressemble à une punition de Dieu sur ta pauvre tête. Mais, mes enfants, à moi, oh ! mes enfants, mes enfants, adieu, adieu, malheureux que tu es, mes enfants, mes enfants !...

XVIII

1836 ou 1837[1].

Mon cher enfant, avec les gens qu'on n'aime ni n'estime, on peut avoir des exigences et ne pas se donner la peine de les motiver. De moi à toi, il n'en sera jamais ainsi, et je ne te demanderai jamais rien, sans savoir de toi-même à quel point tu approuves ma demande. Malgré ton reproche, je persiste à penser que j'ai dû te dire la cause

1. Indication de George Sand, au crayon bleu.

d'une inquiétude qui ne me serait jamais venue, si la personne dont je t'ai parlé n'y avait donné lieu. Pouvais-je inventer un motif? Je ne pense pas que tu eusses trouvé fort agréable et fort délicate une réclamation impérieuse et sèche. J'ai dû tout te dire. C'est mon cœur qui me l'a conseillé; et il me semble qu'une injure par moi reçue en silence, et lavée entre toi et moi dans le secret d'une lettre, n'est pas subie sans modération et sans dignité.

Pour en finir au plus vite avec le chapitre des explications, je crois pouvoir affirmer qu'on s'est trompé en me supposant gratuitement de l'humeur à propos d'une lettre que tu ne m'aurais pas écrite. Je ne sais ce que cela veut dire. Je me souviens d'avoir été brisée, je ne me souviens pas d'avoir eu du dépit ou du mécontentement sur quoi que ce soit. Je me souviens de m'être éveillée à Nohant couverte de taches hépatiques de la tête aux pieds, et de n'avoir pas cessé depuis ce jour-là d'avoir mal au foie. C'est bien assez des maux réels sans y joindre des piqûres d'amour-propre. Je t'avoue qu'il n'y avait pas place en moi pour les petites choses à cette heure solennelle et décisive de ma vie.

J'approuve tout à fait ton idée relativement à nos lettres. Il m'eût été fort amer de te rendre les tiennes, et si je pouvais croire que les miennes ont le même prix à tes yeux, je ne te les réclamerais pas. Mais tout cela est bien différent. N'importe. Tes lettres sont à la Châtre, chez une femme qui m'est dévouée [1] et qui croit avoir des bijoux en dépôt dans une cassette. Ces lettres sont cachetées et portent ta suscription. Je ne les ai jamais relues sans les recacheter aussitôt après et sans les replacer dans cet asile sûr et inviolable. Je ne les croirais pas assez bien gardées chez moi. La mort vous surprend à toute heure, et on ne sait quelle main ouvre vos tiroirs dès que vous avez fermé l'œil. Je puis donc être mieux que toi le gardien de ce double dépôt. En même temps que je le scellerai, je te donnnerai l'adresse et le nom de la femme à qui tu dois le réclamer, si, comme il est probable, je pars la première pour le grand voyage.

Avant tout, je t'enverrai tes lettres dès que je serai au pays, afin que tu en retran-

1. Certainement Ursule Josse, femme d'un cordonnier et amie d'enfance de George Sand, qui parle beaucoup d'elle dans l'*Histoire de sa vie*.

ches ce que tu voudras. Si tu veux m'envoyer les miennes pendant que je suis ici, tu m'épargneras le port d'un fort gros paquet à la poste de La Châtre. Si tu aimes mieux attendre la réception du tien, fais comme tu voudras.

Adieu, mon enfant. Dieu soit avec toi.

GEORGE SAND

LETTRES A SAINTE-BEUVE

I

Paris, 25 janvier 1833.

Serai-je bien indiscrète si je vous demande deux places pour la première représentation de *Lucrèce Borgia*? Vous êtes l'ami de Victor Hugo, et nous sommes, mon pseudonyme et moi, ses fervents admirateurs. Il ne peut pas vous refuser, et il ne doit pas nous repousser de la foule qui veut son triomphe.

Si je suis importune, cependant, dites-le-moi, mais venez me le dire vous-même. J'en subirai l'arrêt avec plus de résignation.

II

Paris, 28 janvier 1833.

Je vous remercie, monsieur, de ne m'avoir pas oubliée pour ces places de théâtre; mais

ce que je désire le plus, c'est de vous voir. Voulez-vous venir jeudi à onze heures du matin? car c'est jeudi le jour de la représentation, je crois, et je suis forcée de sortir à midi. J'ai si rarement le plaisir de vous recevoir, que je ne veux pas le perdre encore cette fois [1].

III

Paris, 18 février 1833.

Vous êtes venu me voir, aujourd'hui, monsieur, et je n'y étais pas; et vous venez si rarement! Vous avez demandé à M. Planche à quelles heures il fallait venir pour me trouver. Il faut venir à toutes les heures que vous voudrez; j'y serai toujours pour vous, tant que j'y serai réellement; et, quand réellement je n'y serai pas, il ne faudra pas me compter votre carte pour une visite; il faudra revenir le lendemain.

Il faut surtout que vous ne me haïssiez pas: car moi, je désire beaucoup votre ami-

1. *Lucrèce Borgia* a été représentée pour la première fois le samedi 2 février 1833.

tié. Cela est peut-être ridicule à vous dire, mais quand on se sent dans le vrai, on ne recule pas devant la crainte des fausses interprétations. D'ailleurs ce n'est pas vous, qui comprenez si bien la pensée de toutes choses, qui pouvez être un mauvais juge de la mienne.

IV

Paris, 7 mars 1833.

Mon cher Sainte-Beuve, j'aurais été bien heureuse de vous voir aujourd'hui, quand vous êtes venu. Serez-vous assez bon pour revenir bientôt? Je suis dans un grand redoublement de douleur. Je ne vous ennuirai pas à vous dire mes causes de chagrin; mais je vous verrai, ce sera beaucoup : on a besoin d'amitié quand on souffre. Voici un commencement d'épreuve pour la vôtre.

Mercredi soir.

V

Paris, 11 mars 1833.

Sauf à passer pour une écriveuse comme madame A...[1], je veux vous faire l'injure d'un billet. Je ne vous ai pas assez dit l'impression que m'a faite votre livre. Vous savez comme on est gêné par la figure des gens quand on a de l'admiration à leur exprimer. Votre livre est beau, je ne vous dirai pas pourquoi; je ne le sais pas bien, et *juger* n'est pas mon état. Mais il m'a pénétré le cœur comme eût fait le récit d'une vie douloureuse et puissante, dite avec des mots simples et profonds, une âme recueillie, et des idées graves et saintes. Comme vous valez mieux que moi, mon ami! comme vous êtes plus jeune, plus vertueux et plus heureux! Après avoir écouté *Lélia*, vous m'avez dit une chose qui m'a fait de la peine : vous m'avez dit que vous aviez peur de moi. Chassez cette idée-là, je vous en prie, et ne confondez pas trop l'homme avec la souffrance. C'est la souffrance que vous avez entendue, mais vous savez bien

1. Madame Hortense Allart de Méritens.

comme en réalité l'homme se trouve souvent au-dessous, et par conséquent moins poétique, moins méchant et moins damné que son démon. Vous êtes plus près de la nature des anges ; tendez-moi donc la main et ne me laissez pas à Satan. Faites ma paix avec Dieu, vous qui croyez toujours et qui priez souvent.

Dites-moi le soir que vous pourrez me donner, afin que j'aie l'autre moitié de mon manuscrit. Vos encouragements me donneront la force d'achever. Vraiment c'est une chose triste que ce livre, et s'il pouvait me faire concevoir l'*ennui de mon ennui*, ce serait le seul bien dont il fût capable. Mais travaillez au vôtre afin qu'il serve de contre-poison, et détruise vite l'effet du mien sur les estomacs débiles, et commencez par moi ; lisez-le-moi bientôt. Et ne croyez pas trop à tous mes airs sataniques : je vous jure que c'est *un genre* que je me donne. A propos, réflexion faite, je ne veux pas que vous m'ameniez Alfred de Musset. Il est très dandy, nous ne nous conviendrions pas, et j'avais plus de curiosité que d'intérêt à le voir. Je pense qu'il est imprudent de satisfaire toutes ses curiosités, et meilleur d'obéir à ses sympathies. A la place de celui-là, je veux donc vous prier de

m'amener Dumas en l'art de qui j'ai trouvé de l'âme, abstraction faite du talent. Il m'en a témoigné le désir, vous n'aurez donc qu'un mot à lui dire de ma part : mais venez avec lui la première fois, car les premières fois me sont toujours fatales[1].

Dimanche soir.

VI

Paris, avril 1833.

Mon ami, je recevrai M. Jouffroy de votre main. Quelque peu disposée que je sois à m'entourer de figures nouvelles, je vaincrai cette première suggestion de ma sauvagerie, et je trouverai, sans doute, dans la personne recommandée par vous si chaleureusement toutes les qualités qui méritent l'estime.

Prévenez-le, je vous prie, de mon extérieur sec et froid, de la paresse insurmontable et de l'ignorance honteuse qui me rendent silencieuse la plupart du temps, afin qu'il ne

1. Elle entendait par là que, les premières fois, elle était toujours embarrassée, silencieuse, et ne laissant point à ceux dont elle faisait cas l'impression qu'elle aurait voulu. *(Note de Sainte-Beuve.)*

prenne pas pour de l'impertinence ce qui est chez moi une habitude, un travers, mais non pas une malveillante intention. J'ai vu, à la figure de M. Jouffroy, qu'il pouvait avoir l'âme belle et l'esprit bien fait, mais je lui reconnaîtrai peut-être la possession de ces choses (très rares et très estimables à coup sûr) sans une très grande admiration. Il y a des hommes qui viennent au monde tout faits et qui n'ont pas de lutte à soutenir contre les écueils où les autres s'engagent et se choquent : ils passent au travers sans savoir seulement qu'ils existent, et parfois ils s'étonnent de voir tant de débris flotter autour d'eux. Je crains un peu ces hommes vertueux de naissance. Je les apprécie bien comme de belles fleurs et de beaux fruits, mais je ne sympathise pas avec eux ; ils m'inspirent une sorte de jalousie mauvaise et chagrine ; car, après tout, pourquoi ne suis-je pas comme eux ? Je suis auprès d'eux dans la situation des bossus qui haïssent les hommes bien faits ; les bossus sont généralement puérils et méchants, mais les hommes bien faits ne sont-ils pas insolents, fats et cruels envers les bossus ?

Au reste, tout ceci doit être pris par vous d'une façon plutôt générale qu'applicable ab-

solument à M. Jouffroy. Je ne prétends pas le juger sans le connaître ; je ne veux pas négliger de le connaître par la seule crainte de le trouver trop régulièrement bon. Vous me dites de lui des choses qui s'accordent fort bien avec l'idée que j'en ai, et qui me confirment dans une opinion que j'ai de tous les hommes, c'est qu'il n'y a pas de confiance entière possible à réaliser : les gens qu'on estime, on les craint, et on risque d'en être abandonné et méprisé en se montrant à eux tel qu'on est ; les gens qu'on n'estime pas comprendraient mieux, mais ils trahissent.

Cela est triste ; mais ce qui prouve que c'est vrai, c'est que, cela même, il faudrait le penser et ne pas le dire.

Or, cette idée de solitude éternelle qui vous saisit et vous serre au sein des plus vives et des plus saintes affections, c'est une idée très sombre et très difficile à accepter. Tant qu'elle m'a semblé nouvelle, elle m'a fait désespérer : je commence à l'admettre, j'en parle encore comme d'une chose étonnante et rude, comme on parlait du choléra huit jours encore après le choléra, et bientôt, sans doute, je m'en tairai comme d'une chose triviale et de mauvais goût ; je n'en souffrirai peut-être plus.

Quand on consent à vieillir, on vieillit si vite.

Je dis donc que M. Jouffroy doit être bon, candide, inexpérimenté pour un certain ordre d'idées où j'ai vécu et creusé, où vous avez creusé aussi, quoique beaucoup moins avant que moi. Par exemple, je me suis dit : « Est-ce qu'il ne serait pas permis de manger de la chair humaine? » Vous vous êtes dit : « Il y a peut-être des gens qui se demandent si l'on peut manger de la chair humaine. » Et M. Jouffroy s'est dit : « L'idée n'est jamais venue à aucun homme de manger de la chair humaine. » Pourtant il y a des peuplades entières qui en mangent, et qui n'en sont peut-être pas plus mal avec Dieu pour cela.

Moi, je ne m'estime pas, car, après m'être adressé de semblables questions, je ne les ai pas résolues et j'en suis restée là; M. Jouffroy, n'ayant pas appris que ces questions existent, n'a pas grand mérite à les nier; mais vous qui, ayant songé à tout et peut-être goûté à des choses immondes comme font les chimistes, avez déclaré que la chair humaine est mauvaise et malsaine, et vous êtes décidé à vivre d'aliments choisis, apparemment vous avez le discernement, c'est-à-dire, dans le sens moral, la lumière et la force. Vous voyez que

je m'explique très froidement et sans engouement ni prévention le cas extrême que je fais de vous, préférablement à beaucoup d'autres qui me ressemblent ou ne me ressemblent pas. — Bonsoir, mon ami.

Tout à vous.

Mardi soir.

P.-S. — Passez-moi tout ce bavardage. C'est pour me dédommager de ne point dîner avec vous demain chez Stariston, comme on me l'avait promis. Vous n'y serez pas, et j'aurais l'air d'insulter les autres si je n'y allais pas après avoir consenti.

Pouvez-vous me donner *Joseph Delorme*, votre volume de critique et votre médaillon par David ? Ce sont bien des demandes. Mais quand on est décidé à vivre retiré, il faut s'entourer de bonnes choses et de bonnes pensées.

VII

Paris, 11 mai 1833.

Mon ami, vous êtes venu et j'étais sortie. Quand vous reviendrez, tâchez que ce soit le

matin, de midi à deux ou trois heures. Je suis restée hier au gîte, espérant que vous viendriez. Comment êtes-vous? Vous m'avez écrit une lettre un peu folle, à moi qui suis devenue excessivement grave. C'est à mon tour à vous faire des sermons, je le vois : ce sera neuf et surprenant. — Sermonneur ou pénitent, je suis votre amie à présent et toujours.

Mon ami, m'avez-vous encore une fois oubliée? Je ne vous le permets pas, moi.

VIII

Paris, mai 1833.

Venez donc me voir ce soir si vous le pouvez, mon ami, et si cela ne gêne pas trop votre paresse. Je suis bien désolée de vous avoir manqué aujourd'hui; je serai bien heureuse de vous embrasser.

IX

Paris, mai 1833.

Mon ami, je vous envoie les feuilles que je vous ai promises, et je désire que vous les lisiez avec attention[1]; car j'ai besoin de votre jugement et de vos conseils. Soyez-moi moins indulgent que votre amitié ne vous porte à l'être. Il faut que vous veniez m'écrire cette lettre que vous savez bien, et dîner avec moi après-demain ou le jour suivant. Pouvez-vous ?

Si vous avez travaillé à votre livre, vous seriez bien bon de m'en apporter la suite.

Adieu. Je voudrais bien mériter votre affection, mais je m'aperçois de plus en plus que vous valez mieux que moi, et cela me fâche.

1. Il s'agit ici des feuilles d'épreuves de *Lélia* qui s'imprimait à ce moment.

X

Paris, 5 juin 1833.

Mon ami,

J'ai été bien lâche et bien hideuse l'autre soir. Il faut l'oublier. Je ne suis pas souvent triste à ce degré. Ordinairement je porte ma souffrance avec assez de sang-froid et de résolution. J'ai, comme les grands poltrons, toutes les apparences du courage. Si les cœurs qui s'intéressent à moi ne s'y trompent pas, du moins n'ont-ils pas à souffrir de mes lâches épanchements. C'est une chose égoïste et méprisable que de montrer ainsi ses ulcères à nu, pour attirer la compassion. Je dédaigne profondément cette manière de se soulager, et quand j'ai commis une semblable faute, j'en ai de la honte, du remords et de l'indignation contre moi-même pendant longtemps. Dites-moi que vous l'avez oublié, que vous avez considéré toutes mes plaintes comme celles d'un malade qui a la fièvre et qui ne s'aperçoit plus des gémissements que la souffrance lui arrache. J'aurais ennuyé un indifférent : j'ai dû vous affliger, vous qui êtes

bon. J'ai dû aussi vous offenser, vous qui sentez bien que vous ne méritez pas les insultes d'une âme aigrie, vous, le seul homme peut-être auprès de qui je ne devrais pas me souvenir de la bassesse et de l'infamie des hommes.

Pardonnez-moi, et ne me parlez plus de moi. Ne cherchez plus dans vos rêveries philosophiques et dans vos désirs affectueux la théorie de mon bonheur. Quand j'entends énumérer les avantages de ma vie et les faux biens qui me restent, mon humeur augmente, et je compare tristement la valeur de ces choses, appréciée si différemment par vous et par moi. Ne cherchons rien. Mon Dieu! quelle folie! Il y aura bien un terme à tout cela.

Mais ne croyez pas que je me méfie de vous, que je vous croie capable comme moi de vol, de meurtre et de trahison. Non, je sais bien que je ne suis pas votre *semblable*, et que je n'ai pas le droit de vous couvrir du même mépris que moi-même.

Quand je vous enveloppe dans ma malédiction, c'est l'effet de la colère; mais après tout, je sais bien qu'un de mes plus grands crimes serait de vous méconnaître et de vous calomnier. Dans cette race d'*écriveurs,* comme

dit Solange, parmi ces vaniteux menteurs que je hais particulièrement et où j'ai trouvé bien peu d'amis, je n'en ai cherché qu'un seul, c'est vous. Ne m'écoutez pas quand je vous repousse et ne me parlez pas d'affections nouvelles. Si votre amitié ne m'a pas guérie, si votre estime ne m'a pas relevée, quelle main pourra me secourir ?

Adieu, gardez-moi le secret de ma misère. Ne venez pas me voir avant deux ou trois jours. J'ai besoin de me raisonner et de refaire mon courage. Écrivez-moi, si vous avez un instant.

XI

Paris, juin 1833.

Mon ami,

Voulez-vous venir dîner demain avec moi? Je vous ai promis à madame Allart. Nous ne serons que nous trois, mais comme nous ne voulons vous remplacer par aucun autre, il faut que vous acceptiez. — A cinq heures.

Tout à vous.

XII

Paris, 17 juin 1833.

Eh bien, mon ami, quand viendrez-vous dîner avec moi? Que vous n'ayez pas faim, ce n'est pas une raison ; je ne tiens pas à vous faire *manger*, mais à causer avec vous sans être dérangée, et à ces heures-là je suis libre. Voulez-vous venir demain ou après-demain? Je serai bien aise que vous me fassiez toutes vos objections contre *Lélia*, et je suis bien contrariée que les fautes signalées dans votre lettre soient sur les *bonnes pages* (style d'imprimeur). Si je vous lisais le manuscrit, il y aurait au moins du remède pour l'avenir. Mais vous me traitez beaucoup trop bien. J'ai peur de votre admiration, parce qu'on dit que c'est chez vous une disposition généreuse de l'âme; mais la raison reprend, dit-on, ses droits un peu plus tard. Je voudrais pourtant bien me tenir à la place où vous m'avez mise d'abord ; je la trouve fièrement belle.

J'ai vu le docteur Louis. C'est un bien grand homme, il m'a recommandé de me distraire, d'*éloigner* toute cause de chagrin,

d'*éviter* toute contrariété, de prendre l'air, de tâcher d'avoir de l'appétit, enfin de faire tous mes efforts pour me bien porter.

Je vous en souhaite autant, mon ami, et vous recommande d'être heureux le plus possible.

Vendredi.

XIII

Paris, juin 1833.

Revenez donc un soir, mon ami. Je suis guérie, je suis bien. Votre lettre était bonne comme vous. Adieu, venez bientôt.

Vendredi matin.

XIV

Paris, 20 juin 1833.

Qu'est-ce que vous devenez, mon ami? Il y a bientôt quinze jours que je ne vous ai vu. Seriez-vous malade? Je désirerais bien vous parler pour une affaire qui ne m'est pas per-

sonnelle, mais qui m'intéresse et à laquelle vous pouvez quelque chose.

Est-ce que, vous aussi, vous boudez les hommes et repoussez l'amitié? Vous empiétez sur les privilèges des méchants comme moi. Vous usurpez un droit qu'il faut nous laisser, entendez-vous?

A vous.

XV

Paris, juillet 1833.

Savez-vous, mon ami, que vous êtes un *singulier pistolet*? Je vous ai laissé opérer votre *éclipse*, mais voilà, je crois, un mois que cela dure, et je ne puis plus croire que ce soit de l'oubli et de la paresse. Je suis bien indulgente pour ces choses-là, mais si je soupçonnais de l'affectation à ces longues bouderies, j'aimerais mieux une franche *ruade* de votre part, que cette hautaine et rétive immobilité, car j'imagine je ne sais quoi. Je cherche dans ma vie présente quelque souillure énorme qui effarouche votre *auguste permanence;* je me demande s'il y a autour de moi quelque chose

qui vous blesse, en moi quelque chose qui vous repousse. Ce n'est pas impossible, mais pourquoi ne pas me le dire? Cette inflexible rigidité de discrétion est-elle dans l'amitié? Je vous disais une fois que lorsqu'un ami m'avait blessée, je gardais le silence, et, après avoir souffert quelques jours, je lui pardonnais et j'oubliais. Vous m'avez fait un sermon là-dessus; vous avez dit qu'il fallait toujours leur fournir les moyens de se justifier.

Est-ce ainsi que vous en agissez avec moi? Non seulement vous ne mettez pas votre morale en pratique, puisque vous vous taisez, mais encore vous ne prenez pas ce qu'il y a de bon dans la mienne, vous ne pardonnez pas.

Mais pardonner quoi? le diable m'emporte si je le sais. Il y a deux choses que je suppose alternativement: l'une probable et triste, l'autre bête et bouffonne. La première, c'est que je vous attriste, c'est que mon caractère désespéré vous est un spectacle pénible et trouble quelquefois votre juvénile confiance dans la vie; alors vous me fuyez comme une société désagréable: je conçois cela.

La seconde, c'est que vous êtes amoureux de quelque femme jalouse qui me fait l'hon-

neur de me prendre pour une rivale et vous défend de venir chez moi. Ce serait bien comique. S'il en est ainsi, ne pouvez-vous la rassurer, lui dire que j'ai trois cents ans, que j'ai donné ma démission de femme avant que sa grand'mère fût née, que je me soucie de la peau d'un homme comme de Jean de Werth ; enfin que je ne suis bonne qu'à faire des dissertations psychologiques qui n'attirent pas plus les hommes à moi qu'elles ne me poussent vers eux.

Ah ! ma foi, vous êtes tous bien ridicules ! Est-ce qu'il y a quelque chose à craindre sur la terre? Le désespoir de Byron, l'épicurisme de Casanova sont-ils choses contagieuses et mortelles? Est-ce qu'il n'y a pas une suprême apathie, une superbe imbécillité où l'on peut toujours se réfugier pour échapper à tout cela? Est-ce que nous n'avons pas tous une bienfaisante mobilité d'humeur, qui, à telle heure, nous rend nuisibles, à telle autre heure utiles les uns aux autres?

Après tout, mon ami, si je ne vous plais pas, soyez libre. Cela ne peut que m'affliger, mais je suis peu *offensable* dans ces cas-là. Si je vous nuis, laissez-moi. Quel que soit mon chagrin en perdant une amitié que je tenais

pour la plus précieuse de toutes, j'aimerai mieux cette assurance que l'incertitude. Vous savez bien que ce n'est pas la douleur qui tue ; ce sont les efforts qu'on fait pour la repousser qui épuisent.

Vendredi.

XVI

Paris, 18 juillet 1833.

Mon ami, tout cela est bien cruel, bien triste, bien malheureux et me jette dans un très grand découragement de la vie et de la société. Si j'ai été amère, vraiment je n'en sais rien, je ne m'en souviens plus. J'ai des jours comme cela ; il faut me les pardonner, car j'ai beaucoup souffert et je souffre beaucoup encore de toutes choses. Je vois à tout cela une bien déplorable conclusion, c'est que rien n'est vrai. Je vous le disais bien, l'amitié n'est pas une affection qui puisse faire vivre. Vous prétendiez que si. Vous voyez bien ! Nous sommes tristes, malheureux, souffrants ; l'amertume nous vient de tous côtés ; nous donnerions le reste des jours qui nous sont

comptés pour voir, ne fût-ce qu'une heure, un visage ami, pour presser une main sincère, pour entendre des paroles d'encouragement et de bonté. Eh bien, ce sont de vains besoins du cœur qu'il faut étouffer, car à cette heure-là nos amis sont occupés ailleurs : l'un songe à la gloire, l'autre à ses amours, un autre boude on ne sait pourquoi, et l'on reste seul. C'est une bonne et rude leçon, et l'on en profite ; mais il est bien des malheureux qui ont longtemps porté leur joug avec courage, et qui un jour se sont enfin soustraits à ce joug de plomb : ceux-là, on les plaint et on les oublie, et c'est encore bien ; mais je suis sûre que, si l'on eût pu recueillir les dernières plaintes de leur agonie, on eût entendu sur leurs lèvres d'amers et justes reproches pour leurs amis.

Et nous aurions tort après tout de nous accuser : car nous ne valons pas mieux les uns que les autres ; moi qui me plains de vous aujourd'hui, j'ai eu mille égoïsmes semblables envers ceux qui m'appelaient et me réclamaient en vain. C'est qu'il n'y a pas d'amitié, c'est qu'il n'y a rien et que nous sommes une fourmilière d'orgueilleux et de menteurs.

Faites donc comme vous voudrez, mon ami, je ne vous tourmenterai pas davantage. Êtes-vous heureux? Tant mieux! j'en bénis le Ciel et trouve que vous faites bien de m'éviter. Je n'ai pas le front joyeux, moi, et la solitude me convient. Si votre bonheur trouve sa fin, et que vous ayez besoin de me retrouver dans un jour de tristesse ou d'ennui, comptez sur moi toujours.

Mercredi.

XVII

Paris, 3 août 1833.

Vous êtes bon et excellent, mon ami; vous me consolez et me rendez le courage qui me manque souvent. Mais pour rien au monde je ne voudrais abuser de votre dévouement. Vous aimez, vous êtes aimé, vous êtes heureux; que le ciel en soit béni. Mais gardez bien votre trésor et ne le risquez pour rien au monde. Toutes vos confessions augmentent ma vénération pour vous, et plus que jamais j'ai confiance à la parole d'un homme qui aime, qui lutte, qui souffre et qui prie.

Je vous demanderai donc vos conseils, je vous ouvrirai donc mon cœur, et souvent, pour que vous vous affligiez avec moi de ses erreurs, ou que vous en applaudissiez les bons mouvements. Mais tout ceci peut se faire par lettres ; je ne veux pas que, pour m'être utile et agréable, vous compromettiez ce qu'il y a de plus beau et de plus sacré dans votre existence. Qui, moi ! prendre un égoïste plaisir qui peut briser un cœur dévoué ! Non, non, je respecte trop l'amour, *l'Amour* comme vous écrivez.

Quoique j'en médise souvent, comme je fais de mes plus saintes convictions aux heures où le démon m'assiège, je sais bien qu'il n'y a que cela au monde de beau et de sacré. Si la personne dont vous m'avez parlé consent à ce que nous nous voyions quelquefois, à la bonne heure. Si vous croyez que la lecture de mes lettres puisse lui ôter tout motif de souffrance, montrez-lui mes lettres, confiez-lui mes aveux. Je ne crains aucune intolérance, aucune raillerie, aucune indiscrétion de la part d'une femme qui vous comprend et vous aime. D'ailleurs, y a-t-il des secrets devant Dieu, et qu'importe que les hommes sachent ce que Dieu doit juger?

Il n'y a de fâcheux que les choses mal sues et les vérités altérées.

Voyez, mon ami, si ce parti peut remédier aux inconvénients qui résulteraient d'une liaison mystérieuse. Si j'avais une grande peine, un subit besoin d'appui et de conseil, je vous appellerais. Dans un cas extraordinaire, nous pourrions faire comme les plus saints confesseurs, dans les cas *réservés*, et nous en remettre à l'inspiration de nos consciences ; mais dans le cours habituel de la vie, il ne faut point transiger avec des devoirs si grands et si réels. Obtenez une autorisation, ou bien écrivons-nous. Et croyez bien que je sens tout le prix de votre amitié, que je respecte les sentiments de votre cœur, et qu'à cet égard, si vous avez jamais besoin pour *elle* de refuge, d'argent, de service quelconque, tout ce que j'ai est à vous : que j'accomplirai tous les voyages, tous les travaux. Mes forces, ma volonté, mon cœur, vous seront dévoués dès que vous les réclamerez.

Adieu, mon cher ami, je vous écris peu, et tard, parce que je suis écrasée de travail et de fatigue.

XVIII

Paris, 25 août 1833.

Mon ami,

Je suis très insultée comme vous savez, et j'y suis fort indifférente. Mais je ne suis pas indifférente à l'empressement et au zèle avec lesquels mes amis prennent ma défense. On m'a dit de votre part que vous répondriez à *l'Europe littéraire*[1] dans la *Revue des Deux Mondes* et dans *le National*. Faites-le donc, puisque votre cœur vous le conseille; je ne vous en remercie pas; mais vous savez qu'en pareille occasion mes paroles et ma vie seraient à votre service.

Je veux vous parler d'une autre chose qu'il m'importe beaucoup que vous sachiez. Puisque le doute, l'étonnement, l'incertitude ont effrayé souvent votre amitié et ébranlé votre estime, je veux que vous voyiez très clair dans ma conduite et que vous connaissiez mes

1. La première attaque de *l'Europe littéraire* fut un article intitulé *la Vie littéraire; autrefois et aujourd'hui,* dans le numéro du 9 août 1833; la seconde, un article sur *Lélia*, dans celui du 22 août 1833; l'un et l'autre signés du directeur de ce recueil, Capo de Feuillide.

actions et mes intentions. Si vous les blâmez, ce ne sera pas une raison pour m'ôter votre confiance.

Je me suis enamourée, et cette fois très sérieusement, d'Alfred de Musset. Ceci n'est plus un caprice; c'est un attachement senti, et dont je vous parlerai avec détail dans une autre lettre[1]. Il ne m'appartient pas de promettre à cette affection une durée qui vous la fasse paraître aussi sacrée que les affections dont vous êtes susceptible. J'ai aimé une fois pendant six ans, une autre fois pendant trois, et, maintenant, je ne sais pas de quoi je suis capable. Beaucoup de fantaisies ont traversé mon cerveau, mais mon cœur n'a pas été aussi usé que je m'en effrayais; je le dis maintenant parce que je le sens.

Loin d'être affligée et méconnue, je trouve cette fois une candeur, une loyauté, une tendresse qui m'enivrent. C'est un amour de jeune homme et une amitié de camarade. C'est quelque chose dont je n'avais pas l'idée, que je ne croyais rencontrer nulle part, et surtout là. Je l'ai niée, cette affection, je l'ai repoussée, je l'ai refusée d'abord, et puis je me suis

1. Cette lettre n'a pas été écrite.

rendue, et je suis heureuse de l'avoir fait. Je m'y suis rendue par amitié plus que par amour, et l'amour que je ne connaissais pas s'est révélé à moi sans aucune des douleurs que je croyais accepter.

Je suis heureuse, remerciez Dieu pour moi. Il y a bien encore en moi des heures de tristesse et de vague souffrance : cela est en moi et vient de moi. Si j'abjurais les infirmités de ma nature, je ne serais plus moi et je pourrais craindre de le redevenir tout à coup. Je suis dans des conditions plus vraies de régénération et de consolation. Ne m'en dissuadez pas.

Si vous êtes étonné et effrayé peut-être de ce choix; si cette réunion de deux êtres qui, chacun de leur côté, niaient ce qu'ils ont cherché et trouvé l'un dans l'autre, attendez, pour en augurer les suites, que je vous aie mieux raconté ce nouveau *roman*. Ne pourrai-je vous voir une heure avant mon départ pour le Berry? Tâchez d'en obtenir la liberté. Peut-être sommes-nous dans un de ces *cas réservés*, où ayant un secret important à vous confier, il me serait utile de vous voir.

Maintenant, que je vous ai dit ce qu'il y a dans mon cœur, je vais vous dire quelle sera

ma conduite. Planche a passé pour être mon amant : peu m'importe. *Il ne l'est pas.* Il m'importe beaucoup maintenant qu'on sache qu'il ne l'est pas, de même qu'il m'est parfaitement indifférent qu'on croie qu'il l'a été. Vous comprenez que je ne puis vivre dans l'intimité avec deux hommes qui passeraient pour avoir avec moi des rapports de même nature; cela ne convient à aucun de nous trois.

J'ai donc pris le parti, très pénible pour moi, mais inévitable, d'éloigner Planche. Nous nous sommes expliqués franchement et affectueusement à cet égard, et nous nous sommes quittés en nous donnant la main, en nous aimant du fond du cœur, en nous promettant une éternelle estime. Je me plais à vous le dire pour que Planche soit lavé à vos yeux, ou au moins justifié, des reproches qu'on lui adresse, reproches dont je n'ai jamais voulu faire l'examen et dont je ne me soucie aucunement, n'en ayant jamais eu aucun à lui faire. Je serais fort affligée que notre séparation eût l'air d'une brouillerie et accréditât la mauvaise opinion que plusieurs ont de lui. Je fais donc tout ce qui est en moi pour l'éviter en disant nettement quelle est ma position à

l'égard de monsieur de M... et à l'égard de G. P... Je tiens peu à l'opinion de ceux qui n'ajouteront pas de confiance à mes paroles et qui aimeront mieux croire à chances égales le mal que le bien. Ceux-là sont des gens méchants ou malades. Je crains les uns et n'ai pas besoin des autres, étant moi-même malade très souvent.

Je ne sais pas si ma conduite hardie vous plaira. Peut-être trouverez-vous qu'une femme doit cacher ses affections. Mais je vous prie de voir que je suis dans une situation tout à fait exceptionnelle, et que je suis forcée de mettre désormais ma vie privée au grand jour. Je ne fais pas un grand cas de la voix publique; cependant s'il m'est facile de l'éclairer sur les points principaux, je dois le faire. Elle dira que je suis inconstante et fantasque, que je passe de Planche à Musset, en attendant que je passe de Musset à un autre. Peu importe, pourvu qu'on ne dise pas que mon lit reçoit deux hommes dans le même jour. Je me trouverai méconnue; c'est peu de chose. Mais je ne me trouverai pas calomniée et outragée comme je le serais si je ne prenais le parti de dire la vérité.

Quant à la sincérité de mon âme, au plus

ou moins de force et de vertu qu'elle a conservé à travers ma triste vie, ce sont choses délicates, appréciables seulement pour deux ou trois amis. Vous savez que vous êtes celui que j'estime le plus. Je vous verrai ou je vous écrirai pour que vous lisiez bien en moi, pour que vous m'éclairiez sur les taches, pour que vous me rendiez justice sur les bons endroits. J'ai besoin de savoir que, de près ou de loin, deux ou trois nobles âmes marchent dans la vie en me soutenant de leurs vœux et de leur sympathie. Ce sont des frères et des sœurs que je retrouverai dans le sein de Dieu au bout du pèlerinage

Adieu mon ami. Tout à vous.

XIX

Paris, septembre 1833.

Mon ami,

Donnez-moi la nouvelle adresse du docteur Louis. Ne pourriez-vous, sans affliger personne et tout en disant les vérités qui me concernent, venir dîner avec Alfred de M.

et moi, un de ces jours? J'inviterais Béranger, qui est venu me voir, et que j'aime beaucoup.

Tout à vous.

Tâchez de m'envoyer l'adresse de M. Louis, par le retour du commissionnaire.

XX

Paris, 19 septembre 1833.

Mon ami, vous rendrez compte de *Lélia* dans *le National*, n'est-il pas vrai? Je n'ai pas renoncé à espérer qu'un défenseur littéraire se lèverait enfin pour moi, non pour louer mon talent que j'abandonne à la plus sévère critique, mais pour écarter de mon livre les sottes et sales interprétations que l'on y donne. Vous seul pouvez en toute liberté élever la voix pour moi. Rien ne s'opposera à ce que vous me rendiez ce service, n'est-ce pas? Je me soumets non sans chagrin, mais du moins sans humeur à ne point vous voir; mais je ne veux pas cesser de compter sur votre dévouement, comme vous comptez, j'espère, sur le mien. Vous m'aviez promis de m'écrire quel-

quefois. Parce que je ne suis plus en danger de désespoir et de mort, pensez-vous que votre souvenir me serait un bonheur superflu? Donnez-moi au moins des nouvelles de votre santé, et dites-moi quelque chose de vos occupations. Moi, j'ai été malade, mais je suis bien. Et puis je suis heureuse, très heureuse, mon ami. Chaque jour je m'attache davantage à *lui*[1]; chaque jour je vois s'effacer de lui les petites choses qui me faisaient souffrir; chaque jour je vois luire et briller les belles choses que j'admirais. Et puis encore, par-dessus tout, ce qu'il est, il est *bon enfant*, et son intimité m'est aussi douce que sa préférence m'a été précieuse. Vous êtes heureux aussi, mon ami. Vous aimez, vous êtes aimé. Tant mieux. Après tout, voyez-vous, il n'y a que cela de bon sur la terre. Le reste ne vaut pas la peine qu'on se donne pour manger et dormir tous les jours.

Tout à vous.

1. Alfred de Musset.

XXI

Paris, 8 octobre 1833.

J'ai bien tardé, mon ami, à vous remercier de votre bel et bon article. Je voulais vous en parler longuement et, dans l'intention de profiter de vos conseils, vous adresser quelques questions *littéraires* et *philosophiques;* mais je n'en ai pas pu trouver le temps, et je ne l'ai pas encore. Mon cerveau est tout entrepris par des nouvelles que je maçonne pour gagner, comme dit ma fille, *tout l'argent à Buloz,* et qui ne m'amusent pas du tout. Je vais cependant commencer bientôt un livre, et quand j'en aurai éclairci l'idée, je vous demanderai ce qu'il faut en faire. Vous êtes moral, vous, mon ami : le suis-je aussi, ou ne le suis-je pas? Je ne sais pas ce que c'est. Je crois qu'être *moral,* c'est *espérer :* moi, je n'espère pas ; j'ai blasphémé la nature et Dieu peut-être, dans *Lélia;* Dieu qui n'est pas méchant, et qui n'a que faire de se venger de nous, m'a fermé la bouche en me rendant la jeunesse du cœur et en me forçant d'avouer qu'il a mis en nous des joies sublimes; mais

la société, c'est autre chose : je la crois perdue, je la trouve odieuse, et il ne me sera jamais possible de dire autrement. Avec cela je ne ferai jamais que des livres qu'on appellera méchants et dangereux, et qui le seront peut-être. Comment faire, dites-moi?

Votre article a excité par lui-même beaucoup d'admiration : je vous remercierai surtout d'avoir pris ma défense avec tant de hardiesse. Vos paroles valent bien mieux et me sont bien plus utiles que les coups d'épée de mes autres amis[1]. Il y a aussi des mots de sympathie qui m'ont été au cœur et qui m'ont consolée de tous les maux de ma vie, autant que je puis l'être.

On me dit que votre santé est fort altérée. Soignez-vous donc, mon ami. Peut-être songez-vous trop. Personne ne comprend rien à votre vie et n'en sait les plaisirs ou les peines. Puisse-t-elle être aussi belle que vous le méritez et que je le désire! Adieu; donnez-moi quelquefois de vos nouvelles sans que je vous en demande.

1. Il y avait eu, en effet, des coups d'épée, et Planche, dans un mouvement chevaleresque, s'était battu, je crois, avec Capo de Feuillide, l'un des insulteurs. *(Note de Sainte-Beuve.)*

XXII

Paris, 14 novembre 1833.

J'ai été bien reconnaissante et bien touchée, mon ami, de votre prédilection pour *Métella*. Maintenant, je viens vous demander, non plus une marque d'indulgence, mais une preuve d'amitié. C'est de lire le manuscrit de : *le Secrétaire intime*, avant que l'impression en soit commencée. Donnez-moi votre avis tandis qu'il est temps encore de faire des corrections. Je ne promets pas de me rendre aveuglément à toutes vos critiques (quoique vous en soyez trop avare avec moi) : nous avons tous une partie de nous-même en jeu dans nos œuvres, et nous tenons souvent autant à nos défauts qu'à nos qualités ; mais un lecteur éclairé voit mieux que nous, quand nous rendons bien ou mal nos idées les plus personnelles, et nous empêche de donner une mauvaise forme à nos sentiments. Si c'est une corvée trop pénible que de déchiffrer le plus barbouillé des manuscrits, refusez-moi pourtant. J'abuse bien de votre bonté en vous adressant ma demande, mais Buloz m'a fait

espérer que vous l'accepteriez. Je fais du reste fort peu de cas de ce que je vous envoie. Ce n'est ni un roman, ni un conte; c'est, je le crains, un pastiche d'Hoffmann et de moi. J'ai voulu m'égayer l'esprit, je ne sais si j'égayerai le public. Je crois que l'ouvrage est beaucoup trop étendu pour la valeur du sujet, qui est frivole. J'en avais d'abord fait une nouvelle; le besoin d'argent et je ne sais quelles dispositions facétieuses de mon esprit m'ont fait barbouiller beaucoup plus de papier qu'il n'aurait fallu. Prenez toutes ces choses en considération, et, si vous trouvez le livre pitoyable, ne me découragez pas trop. Je n'ai pas dessein de faire beaucoup de choses aussi futiles, et je vais entreprendre, à l'heure qu'il est, un travail plus soigné.

Il faut que je vous demande un autre conseil, au risque de vous ennuyer de moi à mort. J'ai vu Béranger une fois, je l'ai trouvé excellent, et j'ai beaucoup désiré le revoir et cultiver une connaissance qui me semble précieuse. Je n'ai pas le désir de faire de nouveaux amis : j'ai tout ce qu'il me faut en ce monde; ma vie de cœur est arrangée et ne cherche plus rien; mais causer de temps en temps avec un homme aussi distingué et aussi

bon me serait agréable. Je lui ai écrit et l'ai invité à dîner, en lui demandant la permission de lui présenter Musset. Il m'a répondu une lettre charmante, et quelques jours après il est venu me voir pour me dire qu'il partait à la campagne pour huit ou dix jours, et qu'à son retour il viendrait dîner avec moi. Il a dit ces choses à ma duègne, car, comme il n'était guère que deux heures de l'après-midi, je n'étais pas levée. Il y a, je crois, six semaines de tout cela, et je n'ai plus entendu parler de lui. J'ai eu envie de lui écrire, mais je n'ai pu m'y décider. Je suis très orgueilleuse, mon ami, et plus on dit de mal de moi, plus je deviens hautaine et concentrée. Il fallait que je vous aimasse bien sincèrement pour solliciter de vous des explications et pour vous en donner comme je l'ai fait : je ne m'en repens certes pas, puisque vous m'avez rendu votre confiance et que rien, j'espère, ne la troublera plus ; mais avec personne au monde je ne voudrais recommencer. Et non seulement cela, mais toute espèce d'avance affectueuse ou d'insistance quelconque pour entretenir une liaison qui semblerait me fuir serait pour moi chose odieuse et impossible. Cependant, si Béranger est sin-

cère dans les expressions de ses lettres, il n'y aurait rien de cela; mais je suis maintenant craintive et méfiante, et je n'ose plus faire un pas, même quand le cœur me le dit. Dites-moi donc ce qu'il faut faire. Vous connaissez Béranger, vous savez s'il y a en dessous de ses paroles ces petites ruses de politesse auxquelles je n'entends rien, et si ses excuses sont des prétextes. En causant avec lui (quand vous en aurez l'occasion), il vous sera facile de savoir ce qu'il pense à mon égard et quelles sont ses vraies idées. Si elles sont défavorables, je ne vous impose pas, mon ami, la corvée de me les dire, mais vous pouvez d'un mot m'engager à insister ou m'en empêcher. Je m'inquiète peu de ce qui est *convenable* selon le monde, mais maintenant je respecte beaucoup la dignité et la paix de ma retraite, et comme je crois que vous êtes bien de cet avis-là, je me fie à vous pour me bien conseiller [1].

Nous parlons continuellement de vous et

1. On trouve dans une lettre adressée par Béranger, le 20 novembre 1833 (et non 1834, comme l'imprimé l'indique par erreur), à Napoléon Peyrat, lettre insérée dans le volume de ce dernier intitulé : *Béranger et Lamennais* (Meyruis, 1862), le passage suivant sur George Sand. Il est curieux à rapprocher de la lettre qu'on vient de lire :

« ... Vous parlez avec peu de révérence de madame George Sand. Savez-vous que nous nous connaissons et qu'elle m'a

nous nous affligeons de ne pas vous voir. Je n'insiste pas, vous le savez, mais il m'est bien permis de vous regretter comme un absent. Musset a souvent envie d'aller vous voir et de vous tourmenter pour que vous veniez chez nous, mais je l'en empêche, quoique je fusse toute prête à y aller avec lui, si je ne craignais que ce fût inutile. Adieu, mon ami, nous vous aimons quand même. Je voudrais que vous fussiez aussi heureux que moi, vous le méritez bien mieux. Donnez-moi de vos nouvelles et parlez-moi de vous.

Votre ami.

Mercredi.

XXIII

Paris, 27 novembre 1833.

Non, mon ami, vos critiques ne m'ont pas fâchée contre vous, mais bien contre moi qui

honoré dernièrement de sa visite? Je conçois que *Lélia* ne vous ait point satisfait, quant au fond; mais je m'étonne que vous n'ayez pas admiré la plume de cette femme de génie. Elle me semble la reine de notre nouvelle génération littéraire, et c'est même le bien qu'elle a su que je disais de ses ouvrages qui m'a valu d'être recherché par elle. Je vous avouerai que les éloges que je donne à l'auteur ne s'étendent pas à la femme, pour que vous ne pensiez pas que ce sont ses beaux yeux qui ont fasciné les miens... »

les mérite. Je vous remercie au contraire mille fois de votre obligeance et de votre bonté. J'en ferai bien mon profit, et je l'ai déjà fait pour le plus important; j'ai retranché toute la partie champêtre, et j'ai abordé tout de suite la Cavalcanti ; de cette manière, le conte se passe tout entier dans ce monde de fantaisie où je l'avais conduit maladroitement. Vous avez raison d'aimer mieux les choses complètement réelles : moi, j'aime mieux les fantastiques; mais je sais que j'ai tort; aussi n'en ferai-je que peu, de temps en temps et pour m'amuser. J'aurais bien fait, dans mes intérêts, de publier, après *Lélia*, un roman plus rapproché du genre de Walter Scott, mais cette *Quintilia*[1], était avancée dans mon portefeuille, et le besoin d'argent ne m'a pas permis de l'y garder plus longtemps. La même raison m'empêche de changer la manière générale du conte; pour cela, il faudrait le recommencer, et il n'en vaut d'ailleurs pas la peine. Si vous avez la bonté d'en rendre compte, comme je vous en prie, faites-en donc *bon marché*, comme vous dites fort bien, et traitez-le comme une chose sans impor-

1. *Le Secrétaire Intime.*

tance. La seule pensée que j'y aie cherchée, c'est la confiance dans l'amour présentée comme une belle chose, et la butorderie de l'opinion comme une chose injuste et bête, J'avais, comme vous l'avez très bien aperçu, commencé cette histoire de Saint-Julien dans d'autres vues, et les deux corps se joignaient fort mal. Je l'ai donc retirée pour en faire le commencement d'une historiette toute rustique, et j'ai mis dans la bouche de mon secrétaire intime, dans le courant de son séjour à Monteregale, un récit de sa jeunesse où j'ai tâché de tracer son humeur d'une manière qui s'harmonise mieux avec la suite. Je ne suis pas de votre avis sur deux choses : d'abord l'amour que Quintilia devrait avoir, selon vous, pour lui ; ensuite l'indulgence qu'elle devrait avoir à la fin. Je crois que dans l'un et l'autre cas ce serait altérer le caractère étourdi, mais probe et ferme, que je veux donner à ma princesse. Seulement je profiterai encore de vos objections, qui sont bonnes par elles-mêmes : je me chargerai, moi conteur, ou bien quelqu'un de mes personnages, d'avouer au lecteur que la Cavalcanti n'est pas sans imprudence et sans tort. C'était bien là mon idée, en la montrant et si sage et si

folle; mais votre remarque me prouve que je ne l'ai pas assez expliquée. — Je ferai attention aussi, en corrigeant les épreuves, aux expressions louches et aux mauvaises constructions que vous m'avez signalées. Merci donc mille fois, mon ami, et pour vos utiles avis et pour la peine que vous avez prise pour m'obliger, et pour ce que vous me dites de Béranger Tout cela me sera salutaire, et en outre il m'est bien doux de trouver en vous toujours le zèle et l'amitié que je réclame toujours avec confiance sans crainte d'être indiscrète. Moi, je ne vous rendrai jamais la pareille en avis judicieux et en critiques sages, mais au moins j'aurai la même affection et le même dévouement à votre service. Adieu, mon très cher. Musset vous donne la main, et moi aussi de tout cœur. Portez-vous donc bien, et donnez-nous donc bientôt ce beau livre dont le commencement m'a charmée.

Tout à vous.

Mardi.

XXIV

Paris, septembre 1834.

Mon ami,

Je vous remercie de votre aimable envoi. Je vous offrirai *Jacques*, aussitôt que l'inflexible Buloz voudra bien m'en donner un exemplaire. Je ne vous ai pas vu, pour ainsi dire ; ces saints-simoniens se sont mis entre nous ; j'avais pourtant bien à vous parler. Je suis triste à la mort, et je ne sais pas vraiment si je sortirai de cette affreuse crise du sixième lustre. Venez me voir ce soir, si vous pouvez. Je vais partir : je veux vous dire adieu. Apportez-moi quelques bonnes paroles de consolation et d'amité.

A vous.

Mercredi.

XXV

Nohant, 24 septembre 1834.

Je veux vous dire, mon ami, que j'ai lu votre livre, bien tard sans doute ; mais j'ar-

rive d'un pays perdu où j'étais tombée dans l'abrutissement le plus complet. C'est ici enfin que j'ai trouvé un peu de repos, sur la lisière de la Vallée-Noire, dans mon pays, au milieu de mes camarades et de mes amis, auprès de mes enfants : là seulement j'ai pu lire, et le premier livre que j'ai ouvert a été le vôtre. Ce que vous m'en aviez confié ne m'était pas sorti de la mémoire, et j'en savais les moindres détails : néanmoins j'ai voulu tout recommencer, et je veux vous dire comment je l'ai fait. Un de mes amis, un des meilleurs, homme grave, triste, vertueux, admirable, tenait le livre et lisait à haute voix : les autres écoutaient religieusement, étendus sur l'herbe ; les enfants jouaient, mais en se parlant bien bas, pour ne pas nous déranger, et je fumais pour avoir les idées plus nettes et mieux entendre. Je ne crois pas qu'aucune lecture m'ait émue autant que celle-là. Je ne vous connaîtrais pas du tout, que c'eût été même chose quant à l'admiration que j'ai ressentie ; mais cette longue histoire si belle, si vraie, si triste, racontée par vous, m'a touchée profondément. Le lecteur a une voix lente, uniforme et profonde qui semblait faite exprès pour le style d'un pareil récit, sa

figure, son caractère, tout ce que sa vie offre de grandeur et de souffrance, l'extérieur et l'intérieur, tout le rendait digne d'être votre interprète, et je me flatte que nulle part vous n'avez été mieux lu et mieux entendu.

Si je me laissais aller à mes émotions et à mes sympathies, je vous dirais que *Volupté* est une œuvre parfaite. A en juger sévèrement et froidement, je crois pouvoir encore vous dire que c'est le plus beau roman qui existe dans notre littérature nouvelle. L'ordre, la marche, l'enchaînement, le développement, le dénouement, sont dans leur cours paisible et simple d'une évidence, d'une clarté, d'une nécessité admirables. Les caractères sont d'une pureté et d'une beauté sublimes. Il n'est pas un rôle négligé : ceux même qui apparaissent le moins, mademoiselle de Liniers, madame de Cursy, sont encore des figures frappantes et qu'on n'oublie jamais. Ce que j'admire et chéris dans ce livre, c'est que toutes les figures sont belles, même les moins belles, car madame R... pourrait encore être aimée de nous après qu'Amaury s'est plaint d'elle et nous a raconté ses travers. Il semble qu'Amaury ne puisse peindre qu'à la manière de la vieille Italie chrétienne, qui ne cher-

chait le vrai que dans le beau, et qui n'étudiait la nature que dans sa perfection. C'est un cadre où des vierges, des saints et des anges se présentent avec diverses expressions, mais dont chaque tête est un type de grâce ou de beauté.

Le caractère qui me plaît le mieux, parce qu'il est peut-être absolument neuf en littérature, et qu'il est profondément vrai dans la vie, est celui de M. de Couaën. Le fait de l'art était de le revêtir, comme vous l'avez fait, d'une beauté si austère, et d'une tristesse si imposante. Pour ma part, je vous remercie de cette création, et tous mes amis dela Vallée-Noire, qui sont peu littéraires mais qui sont gens de bon cœur et de bon sens, se sont prosternés devant elle.

Je n'ai rien lu de plus adorable que le portrait des deux enfants, la chanson d'Arthur, le *Jasmin*, etc. Vous auriez souri en nous voyant tous pleurer sa mort, et ensuite celle de sa mère. Comme vous savez faire aimer vos personnages ! Voilà ce que personne ne sait bien, et ce que je veux étudier de vous.

Je veux vous dire maintenant l'impression qui m'est restée de cette lecture et dans quel

état d'esprit elle m'a laissée pendant plusieurs jours. Faites attention qu'il n'est plus question de juger le roman, qui me paraît sans reproche en tant que roman, c'est-à-dire histoire vraie; je m'en prends maintenant aux idées premières, au choix du sujet et, en cela, il ne m'a laissé que tristesse et découragement. J'ai cherché longtemps pourquoi, et peut-être l'ai-je enfin trouvé. C'est un livre trop spécial. Il intéressera et charmera tout le monde, mais il ne sera vraiment utile et profitable qu'aux dévots. C'est une bien petite fraction du monde intelligent que la fraction catholique et je voudrais qu'une si belle œuvre pût donner secours à toutes les intelligences. C'est vous dire combien j'estime le livre, et combien je le croirais propre à remuer la Société, s'il ne se restreignait dans le cercle particulier de ce qu'on pourrait appeler maintenant en France une coterie. Il est vrai qu'Amaury démontre par des raisonnements excellents et admirables que la grossière volupté des sens est funeste aux hommes intelligents de toutes les religions, que c'est l'homme moral et non pas seulement l'homme pieux qu'elle tue ou flétrit, mais Amaury, élevé dans la croyance romaine et rentrant dans

son sein par un pacte aussi formel que l'ordination, a bien moins de pouvoir sur la foule que vous, Sainte-Beuve, qui n'êtes ni dévot ni prêtre, en auriez si vous parliez du fond de votre grenier de poète. Je n'aime point ce séminaire où l'âme agitée va se retremper et se raffermir. Cela est beau dans le poème et produit une tristesse solennelle et profonde ; mais vous vous souvenez bien que, quand j'écrivais *Lélia*, je me reprochais amèrement de faire un livre inutile ; je craignais même qu'il ne fût dangereux, ce qui était une fatuité bien gratuite. Vous n'avez ni l'un ni l'autre de ces reproches à vous faire pour *Volupté ;* mais c'est moi qui vous fais le reproche d'avoir écrit un livre sublime sur un sujet qui en paralyse les effets. Que les autres fassent ce qu'ils veulent, mais vous, mon ami, il faut que vous fassiez un livre qui change et qui améliore les hommes, entendez-vous ? Vous le pouvez, donc, vous le devez. Ah ! si je le pouvais, moi, je relèverais la tête et je n'aurais plus le cœur brisé ; mais en vain je cherche une religion : sera-ce Dieu, sera-ce l'amour, l'amitié, le bien public ? Hélas ! il me semble que mon âme est organisée pour recevoir toutes ces empreintes, sans que l'une

efface l'autre. Mais trouverai-je jamais un an, ou seulement un mois, dans ma triste vie pour sentir tout cela sans amertume, sans doute, sans effroi? Voyez *Lélia*? Il y a de tout, et il n'y a rien ; dans *Jacques*, l'amour est placé sur un autel et l'abnégation se prosterne devant lui, mais le sentiment religieux pâlit et s'efface. Qui peindra le *Juste* tel qu'il doit, tel qu'il peut être dans l'état de notre Société? Voilà ma grande préoccupation, voilà ce que je demande aux hommes de génie et aux hommes de bien. N'êtes-vous pas l'un et l'autre? N'avez-vous pas senti ce qu'est la justice selon le Dieu de tous les hommes en écrivant ces grandes pages d'Amaury? Si je le sentais comme vous, si j'avais dans l'esprit cette fermeté qui manquera peut-être toujours à une femme, et cette sainteté consciencieuse du cœur qui manque à presque tous les hommes, je voudrais le dire et l'enseigner.

Je m'embarrasse peu, pour mon compte, des combats de la chair avec l'esprit, et, si j'étais lecteur seulement, je m'étonnerais autant d'Amaury se plaignant du trop de plaisirs humains, que de Lélia déplorant leur absence. J'admets la poésie de l'une et l'autre invention, parce que toute situation exces-

sive est poétique; mais je ne la crois vraie que passagèrement. Le temps, le hasard, mille circonstances nécessaires ou imprévues altèrent la singularité rigoureuse d'un caractère ou d'une organisation. Le vice d'Amaury me semble bien guérissable sans l'aide du cloître et du serment ; lui-même sait le remède lorsqu'il cherche le ciel et la terre dans l'amour d'une seule femme. Si le hasard la lui eût présentée, il ne fût point entré au Séminaire. Ce n'est pas sa faute, c'est celle des choses qui a fait avorter ses tentatives vers l'amour pur. Les combinaisons malheureuses, les devoirs de l'amitié envers madame de Couaën, le caractère antipathique avec madame R... répandent sur sa destinée un grand intérêt ; mais je suis fâchée que cet homme désolé n'ait d'autre consolation que celle de l'église romaine. Et ne sommes-nous pas tous désolés, ici d'un excès d'attachement, ici d'un excès de détachement ; ceux-ci par le ravage d'une vie trop émouvante, ceux-là par l'ennui et le vide d'une vie comprimée? M. de Couaën, se consolant de la perte de son fils, de sa femme et de toutes ses espérances, par la croyance catholique, me choque. Tout ce que lui dit Amaury est bien beau, mais

sommes-nous encore au temps des miracles ? Je vous déclare qu'à la place de M. de Couaën je me brûlerais la cervelle.

Pour en revenir à votre livre (car vous voyez que je ne vous parle pas de celui-là, mais d'un autre qu'il faut faire), je vous ferai le reproche contraire à celui que vous m'avez fait pour *Lélia*. Je trouve le vôtre trop peu sévère. Vous trouviez le style trop sévèrement châtié. Suis-je entrée dans un mauvais système ? Ce n'est pas qu'il soit négligé ni lâche, tant s'en faut : il est toujours chaud et vigoureux ; mais selon mes idées actuelles, il donne accès à trop de mots impropres, à trop d'images qui toutes ne sont pas justes, à des tournures de phrases trop obstinément explicatives. L'un de ces défauts me semble la conséquence inévitable de l'autre. Si vous sentiez que votre image est bien saisissante, vous n'y reviendriez pas pour l'expliquer. Ce reproche ne s'adresse qu'à certaines parties : la plupart du temps vous amenez le mot juste, l'image frappante ; quelquefois c'est tout à côté. Je ne peux pas souffrir que le mot propre à l'idée seulement s'applique à l'objet de la comparaison : un *phoque obscur,* un *rocher absurde* ne me semblent présenter qu'un

sens grotesque. Et tout auprès de cela, il est des images sublimes : celle du pèlerin frappant aux portes des tours d'ivoire est tracée et rendue comme Dante, lorsque Dante tombe juste. D'autres fois, trois mots présentent une image éblouissante de force et de vérité : *Je me roulais dans les épines comme le sanglier qui s'excite à la colère.* Cent autres de ce genre sont tellement belles que personne ne les trouverait : cent autres sont si excessives et si obscures qu'on les croirait ajoutées par une autre main. Moquez-vous de moi si vous me trouvez pédante, et, si vous trouvez que mon style est devenu trop sec, dites-le-moi aussi en vous expliquant comme j'essaye de m'expliquer avec vous. Nous gagnerons l'un et l'autre à commenter nos avis divers, et nous en profiterons au moins quelque peu.

C'est dans la partie *lyrique de volupté*, dans les beaux chapitres à la manière de Saint-Augustin, que je trouve le plus des défauts que je vous reproche. Je trouve aussi ces chapitres trop longs et trop souvent ramenés. Je sais qu'ils font le poème clair et le caractère principal complet ; je sais qu'ils sont beaux par eux-mêmes ; je sais encore que cette différente manière de dire qu'on y remarque et

qui fait contraste avec la clarté coulante du récit (la pureté et la force des passages politiques établissent une troisième manière, très remarquable aussi), je sais, dis-je, que ce style abondant, onctueux et souvent incorrect et singulier des réflexions, jette sur le reste un grand effet de réalité ; mais c'est un cadre un peu rembruni et qui devient morne à force de persévérance dans les idées. C'est une paraphrase où les images sont trop forcées d'abonder pour couvrir la fixité de la pensée. Ce défaut est bien plus prononcé dans *Lélia*, et j'ai remarqué que l'image de la mer, de la barque et des rochers, y était habillée de trente-cinq ou quarante manières différentes. Calme, tempête, écueils, phares, écume des flots, cela devient fort insipide, et cette peinture de marine doit sortir par les yeux.

Je vous répète peut-être ce que les journaux vous ont déjà dit beaucoup mieux que moi. Je vous en demande pardon : je suis devenue aussi peu littéraire qu'une *ouaille* (on dit ainsi dans notre patois pour dire un mouton). Je vous dis ce que je pense, et vous supplie de jeter ma lettre au feu, et de me garder le secret sur l'impertinence que j'ai de vous

l'écrire. Je crois que vous êtes la première et la seule personne à qui j'ai dit ou veuille dire tout ce que je pense de son œuvre ; j'aime bien mieux louer sans réserve ce que je trouve mauvais, ou condamner sans examen ce qui me déplaît ; c'est bien plus commode ; mais comme mes observations critiques consistent en cinq ou six mots confiés à cinq ou six personnes, mes perfidies ou mes injustices ont peu de conséquence. Sachez-moi quelque gré d'avoir osé vous parler de vous sans craindre d'être ridicule, vous blâmer sans craindre de vous offenser, et vous louer sans craindre de vous faire révoquer ma sincérité en doute.

Je vais à Paris dans quelques jours, j'y veux arranger mes affaires et me mettre en mesure de quitter le monde sans faire de dérangement autour de moi. Je suis assez sérieusement malade pour penser que j'ai peu de temps à vivre ; cette idée m'a rendu beaucoup de calme. Je viendrai finir dans mon pays, au milieu de mes compagnons d'enfance, qui, s'ils ne m'aiment pas tous extrêmement, sont du moins habitués à me supporter comme je suis. J'espère que je vous verrai, ne fût-ce qu'une heure, pour vous faire mes adieux, Personne n'en souffrira, n'est-ce pas? Per-

sonne n'aurait l'injustice d'interdire à deux amis qui ne se reverront plus, une dernière poignée de main ; ce ne serait pas bien.

Adieu, mon ami ; puissiez-vous trouver, après tous les tourments de la jeunesse, cette sérénité qui règne dans les dernières pages de *Volupté !* dites-nous votre secret ; car enfin vous n'êtes pas prêtre ! Moi, je suis tranquille aussi, mais le calme des morts ne profite pas aux vivants. Je vous ai écrit deux ou trois fois de Venise, et une fois entre autres, une énorme lettre : j'ai tout jeté au feu. Je n'ai jamais eu la force de parler de mes chagrins, même à vous, mon excellent ami.

Tout à vous.

Si vous m'écrivez, écrivez-moi quai Malaquais.

XXVI

Paris, novembre 1834.

Mon ami,

Je voudrais vous voir et causer avec vous tête-à-tête ; cela est impossible chez moi. Soyez assez bon pour aller au collège Henri IV

demain, de midi et demi à une heure; demandez mon fils, je serai avec lui. De là nous irons faire un tour sur la place Sainte-Geneviève, et, en une demi-heure je vous expliquerai ma situation et vous demanderai un conseil. J'ai une question de vie et de mort à trancher. Aidez-moi.

A vous.

Lundi soir.

XXVII

Paris, 25 novembre 1834.

Voilà deux jours que je ne vous ai vu, mon ami. Je ne suis pas encore en état d'être abandonnée, de vous surtout qui êtes mon meilleur soutien. Je suis résignée moins que jamais. Je sors, je me distrais, je me secoue, mais en rentrant dans ma chambre, le soir, je deviens folle.

Hier, mes jambes m'ont emportée malgré moi; j'ai été chez lui. Heureusement je ne l'ai pas trouvé. J'en mourrai. Je sais qu'il est froid et colère en parlant de moi; je ne comprends pas seulement de quoi il m'accuse à

propos de je ne sais qui. Cette injustice me dévore le cœur; c'est affreux de se séparer sur de pareilles choses.

Et pas un mot, pas une marque de souvenir! Il s'impatiente et il rit de ce que je ne pars pas. Mais, mon Dieu, conseillez-moi donc de me tuer, il n'y a plus que cela à faire.

Venez me voir aujourd'hui, à quatre heures, ou demain à la même heure ; j'ai séance chez Delacroix pour ce portrait de la *Revue* [*des Deux Mondes*], et je ne veux pas rester chez moi le soir. J'aimerais mieux jouer aux dominos dans un café, que de passer une heure de l'après-dîner chez moi, au risque d'être seule. Seule! quelle horreur!...

XXVIII

Paris, 28 novembre 1834.

Tâchez, mon ami, de venir me voir aujourd'hui. Je vous espère et ne vous écris que pour en être sûre. Je n'ai plus même l'espoir de terminer doucement cet amour si orageux

et si cruel. Il faut qu'il se brise et mon cœur avec !

Il faut de la force, donnez-m'en ; ne cherchez plus à me faire espérer, c'est pire. Ne vous ennuyez pas trop de mon désespoir; j'en ai tant, que je ne peux pas le porter.

Jeudi.

XXIX

Nohant, fin de 1834.

Mon excellent ami,

J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais vous comprenez bien qu'il m'a fallu quelques jours pour reprendre ma pauvre tète et pour comprendre où m'avait conduit cet affreux cauchemar.

Mon réveil ici a été assez doux. J'ai retrouvé mes chers camarades aussi bons pour moi qu'à l'ordinaire, mais mon vieux cœur, hélas ! est bien las, et bien flétri. Je ne crois pas qu'il se relève de si tôt.

Alfred m'a écrit une petite lettre assez affectueuse, se repentant beaucoup de ses violences. Son cœur est si bon dans tout cela ! Je lui ai envoyé, pour toute réponse, une

petite feuille de mon jardin, et lui m'a envoyé une mèche de ses cheveux, que je lui avais beaucoup demandée autrefois, c'est-à-dire il y a quinze jours; et voilà, c'est fini.

Je ne désire plus le revoir, cela me fait trop de mal. Mais il me faudra de la force pour lui refuser des entrevues, car il m'en demandera. Il ne m'aime plus, mais il est toujours tendre et repentant après la colère; il voudra effacer le triste souvenir qu'il m'a laissé de nos adieux; il croira me faire du bien, et il se trompera, car je me retrouverai tout à coup l'aimant et ayant travaillé en vain à me détacher.

J'aurai cette force de le fuir, je vous le promets; je sens bien qu'il me la faut.

Je voudrais rester ici longtemps, mais je ne le peux pas. M. Dud, tout en se montrant fort *affable*, trouve un peu mauvais le surcroît de dépense que j'apporte ici, et je ne peux attendre qu'il me dise de m'en aller, d'autant plus qu'il se ruine en effet, et qu'il va être obligé de fermer la porte de la maison. Il a une pauvre tête, il fait de mauvaises spéculations et il s'en affecte beaucoup. J'essaye de lui donner de la philosophie; voilà à quoi je passe mon temps.

Ma fille Laure[1] est accouchée d'une fille dont je suis marraine. Dutheil chante et boit; vous l'avez fasciné. Il parlera de vous toute sa vie, et dans quarante ans il racontera à ses petits enfants qu'il a vu M. de Sainte-Beuve à son voyage de Paris, en l'an de grâce 1834.

Je suis dans une situation d'esprit souffrante et pourtant douce. Je rêvasse beaucoup; je vais accoucher de quelque livre sentimental, je pleure et je ris en même temps.

Mon ami, comme vous avez été bon pour moi, et comme il m'est cher de me sentir assistée et consolée par vous et par tous ces bons cœurs qui m'aiment malgré tout! Soyez sûr que dans aucun temps de ma vie je n'oublierai cette affection si indulgente et si active que vous avez eue pour moi. Si vous avez jamais besoin de moi, combien je serai heureuse!

Adieu, mon cher directeur, écrivez-moi un petit mot pour me dire tout ce que vous voudrez; mais si vous savez quelque chose de triste de la part d'Alfred, quelque mouvement d'humeur pendant lequel il aurait mal parlé de moi, ne me le dites pas; j'ai bien assez

1. Nom d'amitié donné à madame Alphonse Fleury, née Laure Decerfz.

souffert et je suis bien assez résignée à l'avoir perdu.

Adieu, je suis à peu près idiote, mais j'en reviendrai. Je vous embrasse de tout mon cœur. Vous portez-vous bien? Êtes-vous heureux? Oui, vous êtes aimé!

Pensez quelque fois à moi et priez le bon Dieu pour votre pauvre vieux ami George.

La Châtre (Indre), poste restante.

XXX

Mon ami,

Je vous en veux un peu, il faut que je vous le dise. Vous m'avez bien abandonnée durant ces tristes semaines, quand je me débattais entre la vie et la mort. Vous me disiez bien que vous ne pouviez rien pour moi, et je sais aussi que personne ne peut accomplir la tâche de son frère; à chacun la sienne. Mais vous savez, vous, qu'il m'eût été doux et consolant, si non fortifiant et salutaire, de vous voir de temps en temps. Or, vous m'avez quittée comme une lépreuse de malheur que j'étais.

Je vous *embêtais*, convenez-en? Je comprends bien cela. Vous avez peut-être souffert les mêmes maux, ou pires encore dans votre vie, et, sachant l'insuffisance des amitiés humaines, vous vous êtes retiré, croyant que d'accorder une larme ou une poignée de main, c'était une consolation puérile, un don indigne d'un intérêt qui voudrait tout guérir d'un mot, et qui s'afflige de savoir qu'il ne le peut. Eh bien, vous vous êtes exagéré beaucoup la force et la virilité de ma douleur en vous disant tout cela. Je ne suis qu'une femme, et les petites consolations vont souvent mieux aux êtres puérils, que les grands services et les fortes leçons. Me trouver seule dans ce malheur, sans entendre parler de vous, sans entendre prononcer votre nom, m'a beaucoup découragée. Si je vous avais vu seulement entrer et sortir, sans pouvoir vous dire autre chose que quelques mots échangés à la porte, c'eût été encore beaucoup pour moi. Les visites que je reçois de plusieurs personnes que j'estime et qui me plaisent, sont des distractions pour mon esprit; mais les vôtres en eussent été de bien bonnes pour mon cœur. Vous n'êtes pas pour moi quelqu'un qui parle chez moi et qui m'occupe une heure ou deux;

je sais qu'en rentrant chez vous, vous pensez à moi, et le soir, en me couchant, bien triste, bien brisée et bien seule, je me dis : « Au moins quelqu'un prie peut-être pour moi dans ce moment-ci et demande à Dieu de m'accorder ce que je ne sais pas obtenir. »

Enfin, vous avez eu tort; vous ne le ferez plus, n'est-ce pas? Je vous écris et vous parle de mon triste *moi*, pour vous prouver que malgré mes plaintes, je suis encore sûre que vous m'aimez et que vous me plaignez. Encouragez-moi, à présent; j'ai eu fort tort, il est vrai, mais je sais fort bien ce que je devais faire, et je suis partie avec la conscience que si je laissais quelque amertume derrière moi, elle était, pour le coup, tout à fait injuste et égoïste. Je suis très calme et je vais travailler à rester ainsi le plus qu'il me sera possible, afin que si l'orage me reprend sur son aile, un beau matin, j'aie au moins recouvré des forces pour lui résister. Je travaille beaucoup à des choses calmantes comme *Valentine*. (Je dis *calmantes* pour moi). Puis, mon intention est d'aller à Genève, de faire à pied et seule, le tour de la Suisse, et puis après, nous verrons bien. Mais c'est assez d'arrêté pour le moment. Les convalescents qui se remettent

au travail doivent commencer par de petites tâches.

Qu'est-ce que vous écrivez? Faites donc un livre qui me prouve bien évidemment quelque chose de possible et de bon pour moi, et je vous donne bien ma parole que, fût-ce d'aller conquérir la Chine, je le ferai. Mais, mon Dieu, que faire de notre force? Où la mettre? Quel emploi avez-vous trouvé à la vôtre? Dites donc, dites donc vite. Vous n'êtes pas de ceux qui peuvent répondre : « Moi je n'en ai pas. Je n'ai pas envie de courir parce que je n'ai pas de pieds. » Vous avez mis quelque part, dans quelque tabernacle sacré, dans quelque astre mystérieux votre jeunesse, vos doutes, vos douleurs. Est-ce donc vraiment dans cette religion chrétienne? Mais comment faire pour entrer dans ce temple? Chaque fois que je passe devant la porte, je m'agenouille devant cette divine poésie, vue de loin. Mais, si j'approche, je n'y vois plus ce que je croyais être là exclusivement. Ce n'est plus qu'une face de ce que je cherche. Je voudrais trouver mon Dieu tout entier dans sa majesté et dans sa gloire, et me prosterner, et n'avoir pas d'autres êtres de mon espèce autour de moi pour me

dire : « C'est lui! » car alors j'en douterais.

Ah! que vous êtes heureux! quel crime ai-je commis pour être condamnée au rôle du Juif errant? Vous dites que vous souffrez et que vous savez souffrir. Eh! je le sais aussi bien que vous. Je parie même que vos douleurs me sembleraient bien plus légères qu'à vous, si j'avais ce que vous avez pour vous en consoler, si je pouvais me recueillir une fois, un seul instant par jour et dire, en adorant quelque chose : « Voilà ce dont je ne peux pas douter! »

Mon Dieu, vous me répondrez que vous avez mené, par l'esprit du moins, une meilleure vie que moi, que vous n'avez pas prodigué et dépensé votre cœur, que vous n'êtes pas descendu dans la fosse aux lions. Ceux qui en sont sortis à demi dévorés resteront-ils ainsi mutilés et rampants toute leur vie? Mais, tenez, il me vient souvent dans l'idée (et c'est une espèce de consolation que je me permets) que la cause pour laquelle les âmes passionnées subissent leur martyre en ce monde, est une noble et sainte cause. Aimer, c'est, de tout ce que nous connaissons, ce qu'il y a encore de plus large et de plus ennoblissant; c'est là qu'on trouve encore la

volonté et le pouvoir de se sacrifier. Malheur à ceux qui repoussent le sacrifice et qui forcent une âme en feu à se reprendre et à s'éteindre. Ceux-là sont les bêtes féroces qui déchirent le patient; mais le Dieu pour qui le martyre s'accomplit n'en est pas moins digne de bénédictions, et ceux qui le blasphèment en mourant sont des lâches. Bah! vive l'amour quand même! Nos douleurs ne prouvent pas plus contre lui, que les nuages de la nuit contre l'existence et la beauté des étoiles!

Adieu, mon cher directeur. Il court par le monde un bruit que vous allez vous faire prêtre. En vérité, je le voudrais bien. J'irais me confesser à vous, et j'aurais beau vous ennuyer, vous seriez forcé par votre ministère de m'entendre et de me consoler. Ma foi, votre exemple me donnerait envie de me faire religieuse. Mais j'aurais soin de me faire bien enfermer, car je ne répondrais guère de ne pas sauter quelquefois par les fenêtres, en entendant sonner le cor et galoper les chevaux.

Adieu, mon excellent ami, écrivez-moi. Tout à vous de cœur.

Poste restante. La Châtre (Indre).

XXXI

Nohant, fin mars 1835.

Mon ami,

Quoique tout mon temps se passe à vous demander de l'aide, et le vôtre à me répondre que vous ne pouvez m'en donner, votre manière de me refuser me donne tellement ce que je vous demande que je ne me lasserai pas d'y avoir recours. Vos humbles retours sur vous-même, au sein d'une existence si belle et si noble que vous avez su vous faire, me disposent plus que tout au monde à chercher le sentier qui vous mène au repos, car si vous prêchiez avec l'orgueil de la vaine sagesse, je ne croirais point. Je comprends bien toute votre conduite avec moi et ne vous en veux plus du tout (quoiqu'il y ait deux ou trois mots au milieu de vos prétextes qui n'ont pas le moindre sens entre nous deux).

Pour tout le reste, vous avez raison si parfaitement dans vos remontrances, que je vous remercie de tout ce que vous avez fait et de tout ce que vous n'avez pas fait. Je vous remercie surtout de cette bonne lettre

que vous avez bien voulu m'écrire et qui ne sera pas stérile, soyez-en sûr. Ne plaignez donc pas votre peine quand il vous viendra le loisir de m'en écrire d'autres, car ce n'est pas du temps perdu pour votre *religion*, laquelle, je le sens, consiste à chercher le bien pour vous-même et pour les autres.

Dans le silence de ma retraite, je suis plus capable de recueillir le bon grain de votre parole que je ne l'étais au milieu de mes orages et de mes agonies. Vous avez donc bien fait de me réserver votre bonne volonté et votre bénédiction absolutive pour le jour où je rentrais dans la vie. Sachez bien que c'est un grand bonheur pour moi que ce retour de votre intérêt et de votre protection. Depuis que j'ai reçu votre lettre, je l'ai toujours dans ma poche, et, à l'heure où je vais voir mes jacinthes et mes pervenches dans le jardin, je m'assieds sur un banc que Maurice m'a fait aux vacances dernières, et je relis vos reproches, vos flatteries, vos encouragements et vos avertissements. Votre lettre est un parfait modèle de bonté, de compassion et de talent qui donne l'envie de guérir et de consoler. Vous y caressez mon amour-propre extraordinairement pour me faire avaler ensuite des

réprimandes bien méritées, et vous avez raison, car ma vanité aime beaucoup par instants à relire certaines lignes, après qu'elle a souffert en sentant la justice de certaines autres. Et, en résumé, j'arrive à une conclusion que moi seule suis en état de tirer sur moi-même ; c'est que *ces éclairs de mon front, ces flammes du génie, ces forces passionnées de mon âme,* toutes ces *ardeurs* et ces *grandeurs* que dans votre poésie (car vous êtes poète avant tout et malgré tout) il vous plaît d'appeler ainsi, ne sont que l'abus coupable, et le développement maladif de certaines facultés que Dieu m'avait données pour un meilleur usage. Cette conclusion me rend profondément triste, mais ne vous le reprochez pas ; c'est mon expérience qui la tire de vos louanges, c'est ma conscience abattue et consternée qui se charge de démêler la vérité de ces mensonges que votre amitié romanesque m'adresse en toute sincérité de cœur. Ah ! j'y vois clair, à présent, soyez-en sûr, et c'est le châtiment de mes erreurs.

Mais il ne me découragerait que si j'étais bien sûre d'être incorrigible et inguérissable, or, voilà ce que je ne sais pas et ce que je suis bien résolue de savoir, en mettant toute la force qui peut me rester à réparer le mal

que je me suis fait, si je le puis. Je verrai à me brûler la cervelle plutôt que de recommencer la vie que j'ai eue depuis deux ou trois ans. Mais j'espère, non que je sente en moi de grands éléments de succès, mais parce que le désir de réussir fait toujours espérer.

Ne croyez donc pas que le *bah!* qui se trouvait dans ma dernière lettre, en tête, s'il m'en souvient, d'une réhabilitation de l'amour, dans mes idées signifiât autre chose que la volonté de respecter le sentiment comme une belle et sainte chose, dont j'ai mal usé et dont on avait mal usé avec moi. Quant à la volonté de m'y rejeter par ennui ou par dépit, ne craignez pas que je l'aie; loin de là. L'idée même d'un amour tel que vous me le dépeignez m'apparaît comme un rêve qui ne se réalisera pas pour moi et que j'appliquerai toute mon énergie à ne point essayer de réaliser. Non, non, ni celui-là, ni l'autre, ni l'amour tendre et durable, ni l'amour aveugle et violent. Croyez-vous que je puisse inspirer le premier et que je sois tentée d'éprouver le second? Tous deux sont beaux et précieux, mais je suis trop vieille pour tous les deux.

C'est à cela que je n'ai plus (pour moi), ni foi, ni espoir, ni désir. Je ne peux affirmer

rien de durable dans mes dispositions en général; mais je sens celle-là bien profonde; ce côté de ma vie est frappé d'une tristesse et d'une terreur qui ressemble à la mort et qui l'est sans doute. Ce n'est donc pas de ce côté que se tournent mes regards, et, s'ils y vont jamais, ce sera avec plus de crainte et de timidité que vous ne pouvez m'en recommander. Vous le croiriez si vous saviez ce que j'ai souffert dans l'espace de quatre ou cinq jours. Cela ne m'empêchera pas de chanter des hymnes à ce dieu de ma jeunesse, que j'ai mal adoré et qui m'a foudroyée. Mais je chercherai ailleurs ma guérison et ma réhabilitation vis-à-vis de moi-même. Où? Je ne sais vraiment pas, et vous me faites une si juste et si terrible définition des transformations morales que je puis subir, sous le nom de *cavalcades*, que cela m'ôte l'envie de mettre le pied à l'étrier.

Mais au milieu de ce que vous m'ôtez d'illusions, en quelques paroles, il s'en trouve une qui m'a frappée particulièrement : c'est celle d'*abnégation*, de *sacrifice*. Quoiqu'elle soit tout à fait dans le vague pour moi, puisque le désordre de mes idées présentes n'y permet pas d'application, elle ne laisse pas de me

faire une impression profonde. Je vois bien que mon tort et mon mal sont là, dans l'orgueil avide qui m'a perdue. Tout, dans les choses extérieures (dans le monde *ambiant,* comme disait Geoffroy Saint-Hilaire), m'appelait à cette vie d'insouciance présomptueuse et d'héroïsme effronté. Mais je comptais sans la faiblesse humaine qui devait, à chaque pas que je faisais en avant, me faire reculer de deux. Ne vivant que pour moi et ne risquant que moi, je me suis exposée et sacrifiée toujours comme une chose libre, inutile aux autres, maîtresse d'elle-même, au point de se suicider par partie de plaisir et par ennui de tout le reste. Maudits soient les hommes et les livres qui m'y ont aidé par leurs sophismes! j'aurais dû m'en tenir à Franklin, dont j'ai fait mes délices jusqu'à vingt-cinq ans et dont le portrait suspendu près de mon lit me donne toujours envie de pleurer, comme ferait celui d'un ami que j'aurais trahi. Je ne retournerai plus à Franklin, ni à mon confesseur jésuite, ni à mon premier amour platonique pendant six ans, ni à mes collections d'insectes et de plantes, ni au plaisir d'allaiter des enfants, ni à la chasse au renard et au galop du cheval. Rien de ce qui a été

ne sera plus, je le sais trop. Je veux me résigner, et attendre que la Providence m'envoie naturellement quelque moyen de faire le bien. Je ne sais encore s'il en est, car celui qu'on est convenu d'appeler ainsi et que nous pratiquons tous plus ou moins, ne me paraît pas mériter un si beau nom. Mais, nous verrons!

Ce à quoi je voudrais apprendre à renoncer volontairement et de bonne grâce, c'est à ma satisfaction personnelle. C'est un grand et rude travail dont je ne sais pas le but, mais qui doit en avoir un, et qui, s'il ne produit pas le bien, ne saurait produire le mal. Je vous dirai, si j'y réussis, quels effets il produit en moi, et si je me sens améliorer. Je voudrais donner à mes enfants une vieille mère respectable. Si je n'y réussis pas, mon ami, soyez sûr que je ne laisserai pas ma vie traîner à la leur, comme un haillon. Vous avez cru souvent que j'adoptais certaines manières d'exister, parce que vous m'avez vue les regarder curieusement de près, les comprendre en les voyant, et les tolérer à force de me les expliquer. Vous ne savez pas ce que ma tolérante gaîté cachait de douleur et d'ineffaçable impression. J'ai ouï dire qu'on guérissait les jeunes gens du désordre en leur

montrant certains hôpitaux. Cela me paraît très possible, et, pour ma part, j'ai vu sans haine et sans mépris des grabats où je ne m'étendrai jamais, tant qu'il y aura un coin de terre pour m'ensevelir. Ma crainte n'est donc pas là. Elle est, depuis ces trois années, dans l'aspect d'une mort que je ne voudrais pas être forcée de me donner, car j'aime la vie, quelque mauvaise qu'elle soit. Mais je saurais très bien y renoncer, si elle devenait honteuse pour mon fils, et nuisible à ma fille.

Écrivez-moi donc, et ne craignez pas de me traiter franchement, et rudement, *comme un homme* si vous voulez, et certainement *sans culte*. Un culte à moi! Est-ce que j'y croirai jamais de la part d'un amant? Est-ce que de la part d'un ami je n'en rougirais pas? Hélas! ne me parlez pas comme à une reine sur son trône, mais comme à un roi qui a fait des ordonnances!

Bonsoir, mon ami. Pardonnez-moi de vous écrire si longuement et de vous parler si obstinément de moi. C'est vous dire tout ce que je pense de vous et ce que vous êtes pour moi, que de vous parler de mes maux, comme un malade à un médecin.

14 avril.

J'avais mis cette lettre dans un coin aussitôt après l'avoir écrite. J'ai si pauvre opinion de moi à présent que j'ai voulu attendre quelques jours avant de vous l'envoyer. J'ai assez bien passé cette semaine et l'autre. J'ai relu Franklin, j'ai causé avec un vieux ami qui est sage et heureux, et qui fait aussi ses délices du bonhomme Richard. Et puis, j'ai vu un grand ouragan d'hommes politiques qui ne m'a pas donné envie de faire une *cavalcade* dans ces idées-là, quoique ce soient de belles idées et des hommes beaux intellectuellement. Je suis contente du calme de mon esprit et du peu de part que je prends aux choses humaines en ce qu'elles ont de personnel à moi. Le besoin d'appui, qui m'a obstinément tourmentée jusqu'ici, se dissipe en présence des individus qui représentent ou qui prétendent représenter des théories. J'aime mieux attendre qu'une conviction quelconque me vienne, que de me la faire entrer dans le cerveau avec du vin de Champagne.

Bonsoir, mon ami. Je ne suis pas gaie, ni fière. J'espère un peu. Voilà le temps qui devient magnifique; le mois prochain j'irai

en Suisse; je m'imagine que tout à fait seule et livrée à des habitudes de méditation journalière que n'interrompront pas à chaque instant mes joyeux camarades, je serai encore mieux. M'écrirez-vous quelquefois? Ne me dites pas que votre bonheur et votre vertu me feraient pitié si je voyais le fond de ces grands secrets. Dites-moi tout le contraire, quand même vous devriez exagérer un peu. Ah! si j'étais sûre que la vertu est ce que je l'ai rêvée autrefois, comme j'y retournerais vite! Moi qui me sens tant de forces dont je ne sais que faire! Mais où retrouver ce désir, cette foi et cet espoir?

Priez pour moi, si Dieu vous écoute. Priez pour tous les hommes infortunés.

Tout à vous...

Indre, poste restante. La Châtre.

XXXII

Paris, commencement de mai 1840.

Mon ami,

Je n'aurais rien pu dire comme vous, à l'endroit des *tentatives grecques;* à plus forte raison, rien de plus et de mieux.

Me permettrez-vous d'insérer textuellement votre lettre en vous nommant dans une note? Je retranche seulement votre jugement sur Ballanche et *je le passe à mon ordre* dans le texte de l'article[1], parce que je ne sais pas s'il vous est agréable de le critiquer en personne dans ce moment-ci. Il y a aussi un mot de restriction sur Quinet que j'ai laissé chez vous, car c'est bien peu de chose, et le nommer après tous ces morts et ces vivants illustres est assez beau. Cependant, je le prendrai sur mon compte si vous voulez, et pour peu que l'insertion de cette lettre avec votre nom vous déplaise, dites-le-moi bien vite ; en corrigeant mon épreuve, je la retrancherai. Mais vraiment tout cela est bien utile à dire, et moi, je ne puis broder sur votre thème : je suis trop ignorante, et je ne puis m'emparer de votre érudition, de votre jugement, me parer de vos plumes en un mot.

Venez me voir un peu plus souvent. A présent que nous avons rebaptisé notre amitié

1. Il s'agit de l'article sur *George de Guérin*, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1840. La lettre de Sainte-Beuve n'y fut pas signée de son nom, mais attribuée au contraire à un vieux ami de province. Depuis la mort du critique, elle a été réunie à ses œuvres dans le tome III des *Premiers Lundis*.

par une promenade au Bois, nous rêvasserons bien encore quelquefois ensemble, vous n'êtes pas devenu trop *ganache* et je ne suis pas si *hanneton* que vous pensiez.

A vous de cœur.

Pardon de mon griffonnage ; j'ai passé la nuit sur ces manuscrits et sur le mien qui est le plus indéchiffrable. Je n'y vois plus goutte.

XXXIII

Paris [1].

Je ne vous ai pas remercié à l'instant même des jolis et des beaux vers que vous m'avez envoyés si vite et si gracieusement. J'étais très malade, et j'ai encore les doigts tellement goutteux que je ne fais que des pattes d'araignée, comme vous voyez.

Je vais écrire à M. Olivier pour le remercier, et vous voudrez bien vous charger de lui envoyer mon billet dans votre prochaine

1. Cette lettre, qui ne porte aucune espèce de date, doit avoir été écrite vers 1839. En tout cas, elle est évidemment la première d'une nouvelle série, et renoue la correspondance interrompue par un de ces *refroidissements* dont Sainte-Beuve a parlé dans ses *Portraits contemporains*.

lettre. En attendant, venez me voir, si vous pouvez *flâner* en paroles une heure ou deux. J'aurais bien des choses à vous dire, et que votre dernier écrit dans la *Revue* a éveillées dans ma tête; si tant est que j'aie une tête, ce dont je suis forcée de douter souvent.

Je n'en ai guère fait preuve en éprouvant tant de joie à vous *retrouver*, et je m'étais promis de n'avoir pas tant de cœur. Un si long chagrin et un si vif regret auraient exigé, logiquement, plus de rancune. Vous serez bien venu maintenant à me trouver extravagante, et je sais des gens qui me mépriseraient bien pour cela. Peu m'importe.

Si vous voulez être aussi *jobard* que nous sommes convenus de l'être, suivez l'exemple que je vous donne en ceci particulièrement.

Faites-moi souvenir que j'ai (outre votre article) à vous parler de *trois* choses, car en vous écoutant j'oublie ce que j'ai à vous dire.

XXXIV

Paris, 19 janvier 1841.

Si vous avez vraiment des remords et que vos *craquements* entament un peu votre gla-

cier, venez dîner avec nous aujourd'hui sans la moindre cérémonie et sans la moindre toilette ; ou tout au moins venez ce soir, *en ours*, si vous voulez, en pantoufles, en robe de chambre, causer au coin de mon feu avec madame Allart, qui est revenue à moi comme l'enfant prodigue, et qui est toujours prodigue d'esprit, d'érudition et de vie. Cela vous ranimera peut-être.

Moi je n'ose plus dire que ma vieille amitié aura assez de prise sur vous pour amener un dégel.

A vous pourtant et toujours.

Mardi matin.

XXXV

Nohant, septembre 1844.

Mon ami,

J'espère que vous êtes toujours bon pour moi *quand même*, et que vous voudrez bien me rendre service avec le même bonheur que j'éprouverais à en faire autant pour vous. Enfin je vous juge d'après mon cœur en cette circonstance, et je viens vous demander d'aider une bonne et chère amie à moi, digne par son

intelligence et ses bonnes qualités de votre intérêt particulier.

Il s'agit simplement de recommander son jeune frère, un peu arriéré dans ses études, par suite d'une longue maladie, à l'indulgence des examinateurs pour le baccalauréat. Elle-même vous dira mieux que moi l'importance du service que je vous demande pour elle, et qui, je le crois, ne vous coûtera que la peine de dire quelques mots, mais bien pressants, aux examinateurs que vous devez assurément connaître.

Promettez-moi que vous le ferez, et soyez sûr que vous aurez fait une bonne œuvre, car jamais femme ne fut plus noble, plus pure, plus méritante, et moins heureuse que mademoiselle Elisa Tourangin.

Adieu, cher ami; soyez bien dans la vie sous tous les rapports; c'est-à-dire que Dieu soit avec vous; et croyez à ma vieille amitié.

XXXVI

Nohant, octobre 1844.

Je ne puis pas trop vous remercier. Vous avez comblé de joie et de gratitude une per-

sonne que j'aime comme ma sœur et qui est tout à fait digne de l'intérêt que vous lui avez témoigné.

C'est un ange de dévouement que mademoiselle Tourangin, et c'est en même temps une intelligence d'élite. Elle a été la mère de ses trois frères, et le malheur et la maladie ayant frappé et ravagé sa famille, le sort du plus jeune lui causait une profonde anxiété. La voilà heureuse, et moi je le suis de vous devoir cette joie de mon amie.

C'est à vous seul que nous devons l'obligeance et le bon vouloir de M. Cousin. Cependant, rêmerciez-le bien pour nous. Quant au passé, que vous regrettez, je ne sais, mon ami, ce que vous voulez dire. Je ne suis point changée de cœur, et mon esprit est plus tranquille, voilà tout. Est-ce parce que cette tranquillité m'a ôté du talent, comme on l'assure autour de vous, et n'est-ce que cela? C'est bien peu de chose à perdre ou à gagner que du talent. Ce qu'il ne faut pas perdre, c'est le souvenir de l'amitié, et vous m'avez montré que je pouvais compter sur la vôtre ; je n'ai donc rien à regretter.

Tout à vous de cœur.

Lundi.

XXXVII

Paris, 24 février 1845.

Mon ami,

Je n'ai jamais vu une séance de l'Académie, et il n'y aurait pas pour moi d'occasion plus intéressante que celle de votre réception[1].

J'ai fait demander des billets qui n'arrivent pas. Pouvez-vous m'en procurer deux? je vous en saurai un gré infini.

Tout à vous de cœur.

Lundi soir.

XXXVIII

Paris, 26 février 1845.

Je n'y entends pas malice. Je voudrais voir une séance de l'Académie, et la seule qui jusqu'à ce jour ait pu m'intéresser, c'est celle de votre entrée.

1. George Sand a rendu compte de cette séance académique, — celle du 27 février 1845, — dans la *Réforme* du 3 mars suivant.

Je ne suis pas au courant de beaucoup de choses qui intéressent souvent certain public plus que la chose elle-même. On dit que la main qui vous reçoit est comme celle de certain prince qui égratignait en caressant. Mais je ne suis pas en peine de vous; cette main est plus lourde que puissante[1], à mon avis, et s'il y a à rire, comme vous le prétendez, je crois que tous les rieurs seront de votre côté, moi à coup sûr.

En quelque place que ce soit, trouvez-moi le moyen de voir et d'entendre, si pour cela il ne faut pas vous donner trop de peine. Mais le temps passe, et je voudrais deux billets, car je ne sais plus aller seule.

Trouvez donc un instant pour penser à moi.

A vous.

Mercredi matin.

XXXIX

Paris, 27 février 1845.

Mon ami,

Je vous ai attendu un quart d'heure à votre porte. Vous n'étiez pas encore arrivé. J'ai bien

1. Celle de Victor Hugo, qui répondait à Sainte-Beuve.

compris que vous ne pouviez, et je ne me suis pas impatientée ; mais je m'inquiétais de l'heure qui s'écoulait, et craignais de ne plus trouver de place.

Je me suis tirée d'affaire merveilleusement *pour moi,* et je vous remercie de m'avoir fait entendre ce discours si ingénieux, si charmant, et que vous avez dit avec tant de naturel, de convenance et de goût. Je n'en ai pas perdu un mot, moi qui ne sais pas écouter.

J'ai été moins enchantée de *l'autre*, que je voyais et entendais pour la première fois, et dont le ton doctoral a failli m'endormir. J'aurais voulu un second discours de vous pour me réveiller de celui-là, très beau à ce qu'on assure, mais où j'ai trouvé une très grande bizarrerie : à savoir qu'on vous accordait *quelque chose* de Nodier. Ce n'est pas que je dédaigne Nodier, mais quel esprit d'une autre trempe et d'une autre portée vous êtes !

Je n'aime la boursouflure à aucune sauce, et c'est pourquoi j'aime votre esprit. On dit que vous n'aimez pas mes amis. Eh bien, peut-être que je n'aime pas les vôtres : nous sommes quittes. Quant à vous, je ne saurais jamais oublier notre vieille amitié, et il me faudrait d'autres griefs que des dissidences d'opinion

pour me faire renier le passé, ce passé que de mutuelles douleurs confiées et de si bonnes heures d'épanchement m'ont rendu sacré.

J'ai été en colère contre vous pendant un temps. Ce n'était pas de l'indifférence. A présent, je n'ai plus de colères injustes; l'âge a passé sur tout cela et l'affection reste, quand même vous auriez encore quelques torts. Il y a dans mes souvenirs tant de bonnes choses à opposer à de légères piqûres!

Merci pour la matinée d'aujourd'hui et tout à vous de cœur.

P.-S. — J'avais envie d'aller vous serrer la main après, mais je craignais de vous trouver trop entouré; je n'ai pas osé.

XL

Nohant, 29 juin 1845.

Cher ami,

Je viens encore vous recommander instamment cette année mademoiselle Tourangin, mon amie et compatriote, au frère de laquelle vous avez bien voulu vous intéresser l'année

passée, et qui a eu tant à se louer de votre bonté.

Je n'aime guère à demander. Je sais combien la vie est pleine et s'échappe en actes d'obligeance et de dévouement qui font qu'on oublie de vivre pour son propre compte. Pourtant on a beau s'ennuyer de faire son devoir, on prend si bien l'habitude de s'y conformer qu'on ne peut plus s'en débarrasser.

Or, si mon devoir à moi, ermite, est de servir mes amis selon mon peu de moyens, le vôtre à vous, qui êtes plus efficace et plus répandu, n'est-il pas de venir en aide aux bons et aux faibles? Oui, me direz-vous, mais rien n'est ennuyeux comme les gens qui vous rappellent ce que vous avez de bien à faire. Sans doute, pardonnez-moi donc de venir vous tourmenter; et pour rendre mes solliciteurs plus intéressants, voilà que j'imagine de vous envoyer la lettre de mon amie Élisa, afin que vous sachiez combien est immense le service que vous lui avez rendu et que vous pouvez lui rendre encore.

Et puis, il me semble que vous prendrez un peu de sympathie pour la fin de cette lettre, où une âme si triste, si scrupuleuse et si douce se montre telle qu'elle est. Gardez-

moi pourtant le secret de cette confidence, car dans la vie de cette pauvre fille de province qui n'a jamais eu de véritable secret, toute petite souffrance naïve est un mystère fièrement voilé. Vous avez souvent peint ces natures-là, et vous avez pour elles une prédilection que je partage.

Bonsoir, je n'ose point vous demander comment vous êtes, de peur d'avoir l'air d'exiger une réponse ; ce sera bien assez de me lire. Mais croyez que je n'en suis pas moins occupée de vous, bien que j'ignore ce que vous faites, pensez et écrivez.

Je suis occupée à m'abrutir à la campagne. C'est de toutes mes passions, la seule qui n'ait rien perdu. Cette vie de paresse morale, d'ignorance et d'activité physique, a toujours pour moi des charmes infinis. C'est que c'est le vœu de la nature jusqu'à un certain point, et que l'excès contraire dans lequel nous vivons ailleurs révolte nos facultés, et dépasse nos forces.

Adieu, à vous de cœur,

XLI

Nohant, 5 juillet 1845.
(Quarante et un ans aujourd'hui).

Mon ami,

Je vous remercie de votre bonne lettre et je me console un peu de vous avoir fait courir inutilement, puisque vous me donnez l'occasion de vous récrire.

Elisa n'est pas encore à Paris. Je la croyais en route, je vois qu'elle n'a pas quitté Bourges puisqu'elle n'a pas été chez vous, car c'est la première course qu'elle devait faire. Attendez-la, et soyez bon pour elle comme vous l'avez été. J'y compte, et mon cœur vous en tiendra compte aussi.

Je vous trouve plus poète et plus *jeune homme* que je ne le suis, car vous savez encore vous plaindre, et moi, je ne le pourrais plus. D'où me vient ce détachement et cet oubli consacré de moi-même? Vous l'attribuez à la foi, mais je ne saurais dire si c'est vraiment là, la cause. Est-ce, comme je vous le disais il y a peu d'années, parce que je vis au milieu de la famille et des affections douces

et durables? Cela ne me suffisait pas autrefois et me suffit aujourd'hui. Pourtant je n'ai pris goût ni à l'argent ni à la réputation, jouets ordinaires de l'âge mûr. C'est donc autre chose, c'est tout bonnement, je crois, la vieillesse qui s'est faite et assise avec mes quarante ans, et même avant, car il y a déjà quelques années que j'éprouve ce calme.

Apparemment que je suis morte de ma belle mort, comme les vieillards épuisés qui s'endorment, et je ne m'en suis pas aperçue. Je vous disais, il y a bien longtemps, que je m'en allais, et alors vous ne vouliez pas me croire : vous me prédisiez une éternelle jeunesse, et c'était l'heure où ma jeunesse finissait au milieu des convulsions et des gémissements. Une affection sûre et sans mélange de mal[1] est venu doucement clore ma vie ; mais ce n'est plus la passion, et je ne regrette pas cette ennemie qui m'a brisée; je me console en me disant que si c'est là la mort, c'est le ciel en comparaison de ce qui était la vie.

Donc, *frère il faut mourir !* Puisque c'est inévitable, cherchons une manière *simple* et

1. Il s'agit ici de Chopin, qui, de 1839 à 1847, fut presque constamment l'hôte de George Sand.

noble de trépasser. Moi je souffre encore quand je vois souffrir, et je voudrais vous tendre la main pour vous faire venir où je suis. Mais vous ne le voudriez pas encore. Vous ne voulez ni du mariage, du mariage comme je l'entends, ni de la famille; donc vous vivez encore, et voulez vivre plusieurs années de plus que moi.

Eh bien, vous vous plaignez, ingrat? Regretter, c'est aimer encore et l'on dit que c'est tout. Mais non, j'aurai le courage de le dire à présent, ces amours qui font souffrir ne sont pas les amours que Dieu nous destinait, et nous nous sommes trompés en croyant qu'ils venaient de lui. Il a fait la passion calme, quoique cela paraisse un paradoxe, et ce sont nos mauvaises idées et nos fausses croyances qui en ont fait un martyre.

Vienne le règne de la vérité (et j'y crois, quoique je sache bien que ce ne sera pas pour la génération où je vis), et ce que nous avons souffert n'aura plus de nom dans les langues humaines. Il n'y aura plus de poètes de la douleur, et la joie en fera de plus éloquents encore, quoique nous ne le comprenions pas aujourd'hui.

Je m'arrête pour que vous ne me trouviez pas folle et digne d'aller en *Icarie* avec M. Cabet. Ne vous moquez pas de ma confiance. Je ne me moque pas, moi, de votre découragement. Il n'y a pas si longtemps que je souffrais comme vous, pour ne pas savoir que c'est sérieux et respectable.

Adieu, et gardez-moi du passé, que nous avons traversé ensemble, l'amitié qui nous faisait parfois du bien.

XLII

1845.

Mon ami,

Je suis horriblement en retard avec vous et avec Élisa. Il y a déjà longtemps que cette bonne sœur [1] s'est chargée d'une commission de vous pour moi, elle m'a écrit aujourd'hui pour la troisième fois, et moi, au milieu de toutes mes courses et préoccupations, je n'ai pas su vaincre une heure de fatigue pour lui répondre.

1. Terme d'affection souvent employé par George Sand en parlant de ses amies.

C'est qu'il *n'y avait pas urgence*, car, au fond de toutes nos mauvaises raisons, il y en a toujours une passable. Je ne pouvais dire oui, je savais que je dirais toujours non et je me disais qu'il vous était indifférent de recevoir ce non un peu plus tôt ou plus tard.

XLIII

Nohant, 11 octobre 1845.

Et pourquoi, cher ami, vous faites-vous l'avocat de Buloz ?

Si je dois écrire pour une *revue,* c'est pour la *Revue indépendante* que j'ai créée, qui n'est pas riche, qui ne paie pas comme payerait Buloz à l'heure qu'il est, mais à qui je donne quand je suis riche moi-même. J'ai là, en fait d'éditeur, un homme délicat et noble à qui je ne jouerai pas le mauvais tour d'être infidèle. Et puis, j'y ai mes coudées franches, et l'on ne me demande pas de modifications. Enfin, cher ami, à l'exception de vous, quelle est donc la *phalange fraternelle* qui m'accueillerait dans les *Deux Mondes* de Buloz ? Il n'en est pas un, je crois, qui ne m'ait mal-

traitée dans l'occasion, à moins que ce ne soit M. Lerminier dont les jugements me sont si sympathiques.

Mais je n'ai pas envie de récriminer, ce n'est pas dans ma nature qui est heureuse et oublieuse. Seulement je cherche l'air, l'espace, l'absence de contrariété, les bons procédés, le repos d'esprit, la confiance et la liberté.

Maintenant qu'il n'y a plus de grand public en dehors des grands journaux, j'écris n'importe où, pourvu qu'on ne m'y fasse nulle chicane; mais en fait de public choisi, c'est-à-dire de public de *Revues*, je me dois à celui de François[1] et non à celui de Buloz, qui ne m'a jamais bien acceptée et qui me rejetterait absolument aujourd'hui.

Voilà; pardonnez-moi, mon ami; dites à Buloz qu'il peut commander un article où l'on m'enterrera comme à l'ordinaire. C'est sa coutume au lendemain du jour où je refuse ses offres. Je ne me ferai pas ressusciter par lui.

Merci de toutes vos bontés pour Élisa. Elle en est vivement pénétrée, et moi je suis

1. Rédacteur en chef de la *Revue indépendante*.

heureuse de vous en remercier pour mon compte.

Avez-vous le spleen par ce temps maudit? Peut-être que vous autres Parisiens, vous ne sentez pas comme nous la cruelle influence de cette température. J'ai, pour m'en consoler, une troupe d'enfants, les miens et ceux de ma famille qui rient et *tapagent* tout le jour. Il fait toujours beau temps à cet âge-là.

Bonsoir, ne m'en voulez pas, je voudrais faire pour vous toute autre chose, car je suis à vous de cœur.

XLIV

Paris, décembre 1845.

Vous me devez bien un peu de justification pour n'être pas encore venu me voir, et pour m'en insinuer d'aussi mauvaises raisons que mon *orage*. Je veux savoir ce que vous entendez par là.

Vous ne pouvez pas croire qu'une discussion d'intérêts soit une tempête dont mon âme reçoive beaucoup d'agitation. C'est donc

de notre *Revue*[1] que vous parlez en ces termes trop pompeux. Mais je cherche en vain quel changement cette forme donnée à mes *écritures* peut avoir opéré dans la connaissance que vous avez de mon cœur et de ma pensée.

Après m'avoir indirectement adressé cette apostrophe que je ne comprends pas, vous me devez ou de venir me l'expliquer et écouter mes réponses, ou de venir me voir comme auparavant, en laissant cette question de côté, si vous n'êtes pas en veine d'en parler.

Voyons, mon ami, est-ce que l'amitié n'impose pas une franchise plus complète, plus profonde, que celle des vulgaires relations de la vie ? De deux choses l'une : ou nous sommes en guerre parce que *nos Revues* sont hostiles l'une à l'autre, ou nous ne savons rien de cela, et sommes amis comme par le passé.

Dans le premier cas, les torts ne sont pas de mon côté ; quand on vous nomme dans ma *Revue*, c'est au milieu de discussions aussi respectueuses, aussi affectueuses dans le fond

1. La *Revue indépendante*, fondée par George Sand, Louis Viardot et Pierre Leroux.

que dans la forme (voir l'article de Leroux[1]). Quand on me désigne dans la vôtre (voir l'article de M. Lerminier[2]), vous me trouveriez bien injuste et bien folle, je suppose, de vous bouder parce que ce pédant bavarde contre moi dans un journal dont vous faites partie aujourd'hui, dont je faisais partie hier. Mais moi, je me trouverais impardonnable, s'il se glissait quelque chose d'analogue dans ma *Revue,* contre vous. C'est que j'ai des liens de cœur et de croyance avec cette *Revue,* et je sais bien que vous n'en avez pas d'autres avec la *Revue* de Buloz, que ceux que j'ai eus moi-même, quand j'étais (comme dit le conscrit) *susceptible d'en faire partie.*

Dans le second cas (j'écris aussi légèrement ce soir, grâce à la migraine, que M. Cuvillier-Fleury!) dans le second cas, dis-je, si nous ne nous rencontrons dans cette mêlée que pour nous serrer la main, comme font les héros de roman qui se retrouvent sur le champ de bataille, et se reconnaissent à des signes pour se secourir au lieu de s'attaquer, que voulez-

1. *Mutilation d'un écrit posthume de Th. Jouffroy.* — *Revue indépendante*, 1er novembre 1842.

2. *Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1844. — L'article a pour titre : *Madame Sand.*

vous dire avec mes *orages* qui vous éloignent de moi? Vous voilà pris. Il faut sortir de votre nuée vous-même et convenir que vous ne saviez ce que vous disiez en écrivant à Chopin. J'espère que cet aveu ne vous coûtera pas trop envers moi, quoi qu'en dise Buloz et sa docte cabale !

A vous de cœur toujours.

XLV

Paris, décembre 1845.

Mon ami,

Je vous trouve un peu amer avec moi et fort injuste avec les miens. Je veux vous le dire, non pas pour *discuter* (bien mal me prendrait d'aimer la discussion, car je n'y brillai jamais!) mais pour vous gronder.

Je n'admets pas qu'il y ait ici aucune chose à faire que de vous renvoyer vos reproches; quant à ceux qui portent sur mon absence, sur mon silence, sur mon retour, que sais-je? Ce sont *querelles d'Allemand* auxquelles je ne réponds point.

Ce qui vous fâche le plus (vous faites semblant du moins, et c'est une coquetterie pure de votre part), c'est le titre de notre *Revue.* Je n'en défendrai pas le sens. C'est moi qui suis coupable de ce titre, et j'avais mes raisons pour savoir que je quittais une revue *non indépendante*. L'antithèse m'était fort permise, et si j'aimais le scandale *radical*, j'aurais pu faire un gros jabot et gagner la faveur des *Guizot* de l'opposition, en criant sur les toits l'aventure d'*Horace*, roman refusé par Buloz, sous prétexte qu'il compromettrait sa position, etc[1]. Je n'ai pourtant pas fait de bruit de cette aventure et ce n'est pas une chose de bien mauvais goût que de savoir borner toute sa vengeance à un adjectif sur la couverture d'une revue nouvelle.

S'ensuit-il que cet adjectif soit un outrage pour toutes les personnes qui écrivent dans la *Revue* de Buloz? Pour celles qui y font de la politique, c'est peut-être tout au plus un reproche. Pour celles qui y font de la littérature *indépendante*, comme il n'y a que la vé-

1. En même temps que directeur de la *Revue des Deux Mondes*, François Buloz était alors commissaire royal auprès du Théâtre-Français.

rité qui blesse, elles ne peuvent s'en faire l'application.

Je n'ai pas lu encore vos derniers travaux dans cette *Revue;* mais jusqu'au dernier que j'ai lu, vous me sembliez éviter de vous prononcer sur les questions sociales. J'ai gravé dans ma mémoire qu'à une de nos dernières entrevues, vous avez dit devant moi à plusieurs reprises que vous vouliez rester étranger, *quant à présent*, à la politique dans vos écrits. L'état de doute, voire de négation, où vous étiez alors relativement au *pour* et au *contre*, expliquait de reste cette neutralité consciencieuse et digne.

Pourquoi me dites-vous aujourd'hui que je vous accuse indirectement de *pactiser avec les philistins*? Mon ami, je ne sais point si vous pactisez avec eux ; si vous le faites, vous avez pour cela des raisons qui ne vous ôtent point votre indépendance. Il y a mieux ; je crois qu'aimant la critique, et y excellant comme vous faites, vous devez souvent donner sur les doigts des gens avec lesquels vous *pactisez*, si pactiser il y a.

A vrai dire, j'ignore la valeur de ce mot, et peut-être que moi aussi je pactise souvent avec des personnes qui ne parta-

gent pas mes opinions sur beaucoup de points, et que j'aime cependant de tout mon cœur.

Quelle barrière imaginaire voulez-vous donc mettre entre nous, mon ami? Demandez à votre cœur ce qu'il en pense, il donnera grand tort à votre esprit. Croyez-vous donc que j'aie, avec le fanatisme de certaines croyances que j'avoue, l'intolérance des catholiques et l'orgueil des dévots? Je crois que ma nature ne comporte pas ces excès de force. Je suis moins grande et meilleure que les saintes que j'adore dans le passé, mais je ne hais personne, je méprise fort peu de gens, et encore mon mépris est-il assez rieur et bon enfant.

Quant aux gens que j'estime, je ne leur fais point la guerre s'ils ne s'entendent pas entre eux sur les moyens de bien faire. Ne sont-ce point au fond les mêmes sentiments qui animent les uns et les autres? Croyez-vous que je m'estime valoir plus que vous, parce que dans mon espoir, dans ma joie, je crois voir ouverte une porte que vous croyez voir fermée?

Sans doute je voudrais que vous eussiez la même espérance, la même vision, au lieu de

cette désespérance et de cette vision qui vous attristaient si profondément l'an dernier. Je crois voir clair : si je ne le croyais pas fermement, pourrais-je faire semblant! Oh! rappelez-vous comme vous m'avez consolée et fortifiée autrefois, lorsque j'étais sceptique jusqu'à la démence, et malheureuse à perdre l'esprit. Je sais que j'avais les mêmes instincts, les mêmes besoins, les mêmes désirs qu'aujourd'hui. Seulement je croyais tout cela brisé par l'impossible; il y avait bien des choses que je ne comprenais pas lorsque vous me les disiez, et que je comprends aujourd'hui. Je me rappelle tout ce que vous disiez, comme si c'était hier, et, si vous aviez encore mes lettres, ce qu'à Dieu ne plaise, car elles étaient absurdes comme je l'étais alors, vous en trouveriez une où je vous disais que je ne voulais voir ni Jouffroy, ni Leroux, ni aucun homme vertueux, parce que dans ce temps-là je ne croyais point aux hommes sages et vertueux dont vous vouliez m'entourer; mais je vous demandais à me faire faire connaissance avec Dumas ou avec Musset; je m'imaginais que ces hommes souffraient des mêmes angoisses que moi, que le *sombre* de leur talent venait des mêmes causes. Vous qui saviez le contraire,

vous me trouvâtes absurde et même coupable; vous eûtes raison.

Que s'est-il donc passé depuis pour que vous disiez de Leroux : « *il me le paiera*? » n'est-ce pas toujours le même homme, et vous, n'êtes-vous pas toujours le même homme? Vous trouvez sans doute qu'il regarde trop loin; lui, sans doute, trouve que vous regardez trop près. Est-ce un sujet d'amertume et de guerre quand on est, comme vous deux, sans mauvaise passion comme sans mauvaise pensée?

Mais ne le mêlons point à notre querelle. Je vous aime trop tous deux pour vouloir souffrir que vous vous plaigniez à moi l'un de l'autre. Je dois croire qu'il m'aime mieux que vous ne m'aimez; je le vois à la façon dont il me parle de vous, et ceci est si *religieusement vrai*, que je ne sais ni ne devine le motif de votre aigreur contre lui.

Revenons à nous. Allez-vous me dire que vous êtes toujours le même homme, mais que je ne suis pas la même femme? A beaucoup d'égards, je vous donnerais gain de cause. Il y avait entre moi d'alors, et moi d'aujourd'hui, la différence d'une femme de trente ans, extrêmement enfant, à une femme de

quarante extrêmement vieillie. J'avais la sauvagerie de l'ignorance: ceci excusait un peu mes frasques, mes erreurs, mes sottises. Je vaux mieux aujourd'hui, et vous en conviendriez si aujourd'hui, comme dans ce temps-là, vous regardiez au fond de mon âme. Il n'y a pas de vanité de ma part à le dire: ce qu'une femme gagne à quarante ans, n'est pas réputé fort précieux en comparaison de ce qu'elle perd.

Mais enfin, je suis la même à certains égards. Je suis sincère, je n'ai jamais d'arrière-pensée. J'ai encore cela de jeune que je ne devine pas celle des autres. Vous en avez une contre moi, je le vois bien; je ne la pénètre point. J'ai encore cela de bête.

Vous ne voulez pas me voir, je n'insiste pas. Vous devez avoir quelque meilleure raison que celles que vous me donnez. J'ai beau chercher quelles sont les *personnes* que vous ne voulez pas rencontrer chez moi, je n'en vois pas *une seule* que je n'aie vue l'an passé lorsque vous êtes venu chez moi. Quant aux *principales*, je ne crois pas que votre exclusion puisse porter sur elles. Quant aux autres, que je vois rarement, il se peut que quelqu'une d'entre elles ait péché contre vous à mon insu.

Je ne veux pas m'en informer; votre dignité me le défend. Mais votre excuse n'en vaut pas mieux. Vous savez bien qu'à Paris on s'enferme aisément quand on se prévient.

Quoi qu'il en soit, j'aime mieux m'affliger de votre absence que de vous voir sacrifier à ma satisfaction quelque répugnance fondée. Je me consolerais mieux si j'y croyais, mais je crains que vous n'ayez contre moi quelque autre chose que vous feriez mieux de me dire pendant que vous êtes en train de me quereller.

Est-ce que vous craignez mes prédications? J'ai jadis écouté les vôtres d'un cœur trop reconnaissant pour oublier que vous avez été mon maître, que le premier et le seul alors vous m'avez parlé un langage sérieux. J'ai pu ne pas m'en souvenir assez depuis; mais à présent que je reprends parfois mon passé pour me le raconter dans le repos d'une conscience sinon réconciliée, du moins apaisée, je ne me sens pas l'orgueil de vouloir changer de rôle avec vous.

C'est vous qui, le premier, m'avez prononcé le nom de Leroux et qui m'avez enthousiasmée pour M. de Lamennais; c'est à vous que je dois, après les orages dont vous m'avez

aidée à sortir, d'avoir cherché ma vie dans des sentiments moins individuels et dans des hommes qui pour moi devenaient des idées.

Je m'étais toujours souvenue du *sauveur* qu'une fois vous aviez imaginé de me proposer. Ce sauveur, c'était Leroux, et cette idée qui vous vint (je n'exagère pas, mon ami) m'a semblé depuis un éclair du génie de l'amitié; car Leroux, vous l'aviez pressenti et deviné, était l'intelligence qui pouvait suppléer aux défaillances de la mienne, en même temps que son sentiment humain répondait à tous les élans de mes sentiments humains.

Il y a cinq ans que je le lis et que je l'écoute; chaque progrès de son être a retenti dans le mien, quoique à un degré bien moins élevé et en touchant des cordes qui rendent des sons d'une nature différente.

Voilà le bien qu'il m'a fait et que vous m'avez fait. Ma vie intellectuelle s'est composée de vous, de M. de Lamennais et de Leroux. Tous les autres hommes supérieurs que j'ai rencontrés n'ont laissé en moi aucune impression de respect ou de gratitude.

Ce n'est point à dire que je vous aie toujours trouvés parfaits, ni que je n'aie secoué mon mors avec colère, avec précipitation par-

fois. Mais vous m'avez mis dans un certain chemin où je n'ai pas reculé bien que sautant à droite et à gauche assez bêtement.

Je sais bien que vous, vous avez perdu la foi que vous avez commencé à me donner. Je ne puis vous en faire un crime. Dans ce temps maudit, pouvons-nous gouverner notre esprit battu par tous les vents? Mais soyez tranquille, je respecte votre souffrance, je me rappelle la mienne, et je pleurerais plus volontiers avec vous que je ne saurais vous consoler et surtout vous prêcher.

Adieu donc, ami, jusqu'à votre guérison et à votre réveil.

XLVI

Paris, 5 avril 1848.

Il me semble, mon ami, que c'est faire injure, non pas à la République seulement, mais à la France, que de douter du succès de la pétition que vous m'envoyez. Si l'existence de de M*** était menacée, ce ne serait l'effet que d'une déplorable inadvertance. Soyez sûr que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la prévenir ou pour la réparer si elle arrive.

A vous de cœur. Que devenez-vous? Dans ce grand bouleversement on ne sait plus où se retrouver. Enfin vous avez pensé à moi pour un acte de justice et je vous en remercie. Au milieu de tous *les propos* qu'engendre la situation, mon grand crédit n'est qu'un propos de plus.

XLVII

Nohant, 28 février 1850.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir fait pour moi ce bel article qu'un ami vient de m'envoyer[1].

Ce n'est pas le *critique* éminent que je remercie pour une approbation qui sert mon amour-propre et mes intérêts. Non, je ne m'occupe jamais de ce côté-là de ma vie, vous le savez. Je remercie l'ami qui se souvient de moi et qui lit avec plaisir ce que j'ai écrit.

Il y a bien çà et là quelques réflexions qui, sans pouvoir blesser ma *vanité*, me feraient de

1. L'article de Sainte-Beuve sur les *Romans champêtres* de George Sand.

la peine si je croyais qu'elles partissent d'un blâme secret de votre cœur; mais j'espère que non, et que le sentiment qui vous les dicte est aussi doux et aussi affectueux que l'expression dont vous savez les revêtir.

Que nous ne soyons pas d'accord sur certaines idées, je le sais depuis longtemps et vous ai accepté avec ces différences. Mais ne m'accusez pas dans votre âme, je vous en prie, d'avoir eu des préventions et des *prétentions* que je n'ai jamais senties en moi.

Plus je suis passionnée dans mes croyances, plus je me fais un devoir et une douceur de ne pas me laisser entamer par l'aigreur, l'oubli, l'ingratitude.

Accusez ma raison, si vous voulez, puisque nous trouvons volontiers déraisonnables ceux qui n'ont pas notre nature de raisonnement, mais souvenez-vous bien que mes sentiments ne changent pas avec les événements, et quelque chose qui arrive désormais, pensez toujours à quelqu'un qui n'a pas changé pour vous et qui ne changera pas.

Adieu, cher ami; j'avais de vos nouvelles quelquefois par madame Allart, mais, par ma faute peut-être, il y a bien longtemps qu'elle ne m'a écrit. Si vous avez le temps, dites-

moi que vous vous portez bien et que vous m'aimez. Voilà ce qui manque nécessairement à un article de journal, et ce qui m'en compléterait la joie et la gratitude.

XLVIII

Nohant, 15 mars 1854.

Mon cher ami,

Je ne veux pas faire un roman de *Nello*. J'en veux faire une pièce. Je sais bien que c'est un *ours*, mais il fera *peau neuve*. Et puis, il m'est impossible de faire autre chose en ce moment que la dernière partie de mes *Mémoires*. Et à ce propos, je vous supplie bien fraternellement de ne *les faire* avant qu'ils aient paru. Je vous l'ai dit, et je vous le répète bien sérieusement, personne ne lira mon œuvre quand on aura lu la vôtre, au lieu qu'après m'avoir lu, on vous lira encore.

Mes éditeurs s'alarment beaucoup des détails que vous pouvez donner sur mon histoire, et ils ont raison. Si vous les tuez, eux pour qui c'est affaire d'argent, vous me coupez un peu la tête à moi aussi, pour qui c'est affaire

d'honneur... littéraire. Ajournez donc mon personnage dans votre grande œuvre; je serai fière d'avoir de vous un témoignage d'amitié dans cette illustre galerie de contemporains, et, c'est à vous qu'il appartient d'écraser d'un coup les ignobles pamphlétaires qui insultent les artistes et les penseurs jusque sur leur lit de mort. Mais dans la situation particulière où je me trouve, je vous demande de me laisser la fleur de ma propre histoire. Ce sera une fleur bien humble, raison de plus pour que le grand arbre ne l'étouffe pas.

Vous avez eu tort de me renvoyer les cinquante francs. Il fallait les garder pour une autre de vos bonnes œuvres. Vous me les reprendrez, j'espère, à la première occasion.

Je vous remercie encore, en mon particulier, de l'appui que vous m'avez prêté en toutes choses. Ma fille me dit, en outre, que vous avez été comme un père pour elle, dans une récente occasion. Il y avait longtemps que je lui donnais ce conseil d'aller se mettre sous votre aile. Donc nous vous embrasserons toutes deux, et de tout notre cœur.

XLIX

Nohant, mars 1860.

Mon ami,

J'ai écrit de nouveau à Pubet[1], à M. Aymard, etc... J'ai dit qu'on vous envoyât les pièces, j'ai donné la marche à suivre conformément à votre lettre du quinze; enfin, grâce à vous, j'espère que le pauvre homme nous mettra à même de prouver ses droits.

Merci pour cela, mais surtout merci pour cette bonne amitié que j'ai retrouvée avec tant de bonheur et qui m'a rajeuni le cœur de vingt ans. Vous êtes si bien resté le même qu'il me semblait vous avoir quitté de la veille. Mais à présent que je sais le chemin de la jolie petite maison, comptez que j'irai vous y retrouver et que si je regrette de vivre ordinairement si loin de Paris, c'est bien à cause de vous plus qu'à cause de mille choses et de mille *gens*. La vie se passe à ne pouvoir rejoindre ce que le cœur et l'esprit cherchent, mais l'ordre se fait peut-être un jour après

1. Un brave homme du Puy-en-Velay pour qui l'on demandait à l'Académie française un prix de vertu.

un long décousu, et j'espère ne plus me laisser tant envahir par la solitude; la traîtresse a des charmes qu'il faut combattre quand on arrive à compter les années qui sont devant soi.

Merci encore de ne pas m'avoir oubliée malgré tout ce que j'ai fait pour cela; je ne peux pas vous dire le bien que j'en ressens.

Manceau est très touché de votre souvenir; c'est un de vos enthousiastes, et, si vous le connaissiez, vous sauriez que de telles âmes sont à apprécier et à chérir particulièrement.

L

Nohant, 29 mars 1860.

Mon ami,

Vous avez dû recevoir les pièces de Pubet. Il m'envoie copie du mémoire qu'il vous a envoyé et me dit que si le temps ne lui eût manqué, il eût eu la signature de tous les notables du Puy-en-Velay.

Je ne sais si c'est en souvenir de l'enchantement que m'a donné ce beau pays, mais je serais heureuse d'avoir contribué au bonheur

et à *la gloire* d'un de ses meilleurs enfants. C'est à votre bonté que cela serait dû, et ce serait une satisfaction de plus pour moi. Faites valoir que tous ces bons témoignages ne sont pas suspects d'*adulation* pour un pauvre garçon d'écurie qui ne possède plus au monde qu'une énorme paire de lunettes bleues.

Maurice m'a fait savoir qu'à propos de son petit ruban vous lui aviez écrit un mot charmant. Vous l'avez rendu très heureux et très fier, et moi je vous remercie de cette marque d'intérêt à mon cher garçon, un si brave garçon, et qui m'a tant consolée et soutenue toute ma vie!

Je suis toute malade depuis Paris : rhumatisée, et imbécile par conséquent. Les romans sont les fleurs de la santé : aussi, pour le moment, je ne suis que *géologue;* mais, j'ai beau dire que ce raisin est trop vert pour que je daigne en manger beaucoup; en réalité la treille est trop haute et je ne fais que la regarder. Je manque de mémoire, et je me laisse distraire par les rêvasseries *incidentes*. J'oublie à mesure que j'apprends.

Malgré tout, il me semble qu'il y a un immense plaisir à recommencer son éducation en devenant vieux : on a des moments où

on se croit tout jeune et où on fait naïvement des petits cahiers de notes d'écoliers. Et puis, le petit détail vous ouvre à chaque instant le rêve de l'immensité, et du moment que vous dites, vous, que c'est une prolongation de deux lignes de réverbères *sans fin*, vous ne pouvez pas dire qu'il n'y a rien au bout, puisqu'il n'y a pas de bout?

Cher ami, je suis heureuse de causer avec vous : pardonnez-le-moi. Il y a si longtemps que j'en suis sevrée! Je suis contente de savoir que vous vous portez bien, que Pubet sera proclamé *vertueux* et surtout que vous m'aimez toujours un peu.

LI

Nohant, 10 juin 1860.

Cher ami,

Je crois que c'est moi qui ai porté malheur à ce pauvre Pubet, et que, si mon nom a transpiré, ç'a été un effarouchement pour l'Académie. Ces juges-là ne croient peut-être pas que je peux m'intéresser à autre chose qu'à un *buveur de sang;* et il se trouve pourtant

que Pubet est comme tous les Velaisiens un grand dévot et un *enragé conservateur*. Qu'y faire ? On est en vain très impartial, on n'est pas secondé. Il me semble que si nous n'étions pas dans la forme voulue, on eût pu nous en avertir à temps, et que l'on a été fort aise de nous laisser dans l'erreur.

Je n'en suis que plus reconnaissante envers vous qui voulez bien me rendre justice, et, en écrivant à Pubet sa déconfiture, je lui ai dit encore qu'il avait à vous nommer dans ses prières.

Gargilesse n'est pas à Nohant, mais ce n'est pas loin, et j'y pense souvent à vous. Il me semble que vous aimeriez ce pays-là, ces promenades sans chemin à travers les recoins les plus mystérieux, dans une vraie solitude, et je vous y vois, avec votre faculté particulière des localités, vous frayant un passage commode en dépit des plis de roches et des torrents les plus tortueux qui soient au monde.

J'ai une vraie fureur de nature et d'études naturelles. Pourtant je vis dans des chambres et dans un jardin beaucoup plus que dans les pierres et dans les abîmes, et dans le roman bien plus que dans l'histoire du vrai. Mais nul ne fait ce qui lui plaît, n'est-ce pas ?

Je lis Béranger et je reste dans mon appréciation d'avant la lecture. J'ai relu les *Dernières chansons* avec plus de plaisir. Il y en a de médiocres, mais plusieurs me semblent plus belles que toutes les anciennes. Je ne sais si c'est votre avis.

Mon fils qui est ici et Manceau me chargent de leurs compliments et adorations pour vous ; deux mots qui ne vont pas ensemble mais qui peignent pourtant la nuance de leur idée.

Moi je vous aime tout bonnement, ce qui ne veut pas dire que je n'aie pas aussi le sentiment de tout ce que vous êtes.

P.-S. — Je ne peux pas me dispenser de vous envoyer deux lettres que j'ai reçues il y a déjà quelque temps, et auxquelles j'ai répondu que je croyais fort ne rien pouvoir auprès de l'Académie. J'en suis plus convaincue que jamais. Cependant c'est un devoir de faire ce qu'on peut, même quand on ne peut rien, pour les personnes intéressantes et malheureuses. Si vous ne pouvez rien non plus, ne me répondez pas. Solange me dit que vous détestez écrire des lettres; j'écrirai au pauvre vieillard que j'ai échoué. Si vous pouvez, faites.

LII

Nohant, 17 juin 1860.

Mon ami,

Je suis bien malheureuse de ne pas lire ce que vous écrivez ou du moins de ne pas le lire en temps utile. Il m'arrive un livre dont je suis tout à fait *toquée*: *A propos d'un cheval*, par M. Victor Cherbuliez.

Qu'est-ce que M. Victor Cherbuliez? Il est peut-être fort connu, moi je ne connais rien et personne. J'ai donc besoin de vous recommander ce livre que vous avez peut-être déjà lu et dont vous avez peut-être déjà rendu compte. N'importe, si ce n'est pas fait, faites-le. Ce livre vous plaira infiniment, j'en suis sûre, et vous en parlerez comme personne autre que vous n'en saurait parler. C'est exquis, c'est brillant et c'est original. C'est profond aussi, l'art y est senti et défini de la manière la plus ingénieuse et la plus saisissante.

Si je me trompe, vous vous direz que je me trompe, et voilà tout. Si je ne me trompe pas, vous ferez là-dessus un article délicieux;

et si c'est fait, vous me l'enverrez, n'est-ce pas?

Solange qui, ainsi que mes autres enfants, vous envoie ses plus beaux compliments, me répète que vous n'aimez pas les lettres. Alors, il est convenu que vous ne me répondez pas, mais que vous savez bien que je vous aime de tout mon cœur.

LIII

Nohant, 14 septembre 1860.

Mon ami,

Envoyez-moi tout ce que vous voudrez ici, je ne bouge pas des vacances. J'ai tout plein de monde, des enfants surtout.

Je vous remercie de penser toujours à mon pauvre Pubet. Je vais m'informer s'il n'est pas mort de vieillesse ou de misère, car il est au Puy toujours, c'est loin d'ici, et je n'ai pas de relations bien suivies avec ce pays-là.

Vous devriez venir me voir *à présent*. Nohant est gai, malgré le mauvais temps, plein de jeunesse et de bons rires. On joue la comédie, et tout cela est encore assez restreint comme personnel pour que ce soit l'in-

timité sans confusion. Je crois que vous ne vous y ennuieriez pas. Quand j'y suis seule, j'ai toujours peur que quelques jours passés avec moi ne vous semblent longs et fatigants. J'ai peu de ressort en moi-même, vous savez, et je ne sais, moi, qu'écouter. Avec vous seul j'abuserais du plaisir de vous questionner et de vous entendre. Vous me dites que vous êtes cloué aux livres, c'est raison de plus pour venir vous distraire d'une trop grande continuité de travail.

« Ni heureux ni malheureux », dites-vous, c'est beaucoup mais ce n'est pas assez pour vous qui avez la notion de ce qui nous ferait tous heureux. Qu'est-ce qu'il vous faudrait ? Un peu plus de tout ce qui est bien et bon. Quand on est jeune, on demande beaucoup plus ; après cinquante ans, on est plus modeste ; mais on sent bien que ce qui manque à la vie générale, réagit forcément sur la vie individuelle, que le soleil a trop de taches, cette année surtout, et qu'un peu plus de feu de cœur et d'art rendrait l'existence plus claire et le but de l'intelligence mieux tracé.

Moi, je me passionne encore. Cette année, c'est la botanique. Dans les études de la na-

ture, chaque regard vous fait entrevoir une immensité qui rassure et on est bien certain de n'avoir jamais le temps de s'ennuyer ou de se contempler soi-même. La moindre petite fleur est si parfaite! Et il y en a tant! Et tous les jours c'est une connaissance nouvelle à faire avec une étrangère qui vous arrive de l'autre bout du monde, car les exotiques ont pris un développement splendide dans ces derniers temps, et les notions s'étendent toujours, sans menace de s'épuiser.

Mais vous, vous faites mieux; vous jugez, vous enseignez et chaque jour vous faites quelque chose qui restera. Voilà pourquoi vous n'êtes peut-être pas si heureux que moi qui *flâne* les trois quarts de ma vie, dans des études qui ne serviront à rien, qu'à me charmer.

Cher ami, tâchez de venir nous voir, et sachez qu'ici on vous apprécie et on vous aime comme il vous plairait de l'être, si nous étions assez expansifs pour que vous pussiez en bien juger.

A vous de cœur.

P.-S. — Faites mettre tout simplement le paquet Pubet au chemin de fer, à mon

adresse ordinaire, ou, si cela dérange quelqu'un chez vous, envoyez chez M. Émile Aucante, passage Colbert, 26, en mettant votre nom sur le rouleau pour qu'il me l'expédie de suite.

LIV

Nohant, 27 novembre 1860.

Mon ami excellent,

Vous vous êtes occupé de moi et vous avez écrit à Maurice une bonne lettre qu'il m'a lue. Je reviens *des portes* de l'autre Monde et je veux vous embrasser et vous remercier moi-même. J'ai effrayé et affligé tout mon cher monde, voilà ce qu'il y a eu de bête dans ma conduite, et pourtant ma faute était bien involontaire : j'allais voir la lune dans mon jardin, et je ne croyais pas rencontrer la mort dans cette belle rosée qui couvrait les feuillages et que j'avais bravée tant de fois. J'ai été glacée et foudroyée, mais je n'ai pas du tout souffert et je me suis réveillée au milieu de si tendres soins que, si j'étais égoïste, je me réjouirais de l'aventure.

Vous seriez bien aimable de me faire envoyer par l'éditeur votre livre sur Chateaubriand; cela me guérirait, d'avoir quelque chose de bon à lire.

Bonsoir, cher ami, c'est-à-dire au revoir, puisqu'il n'est plus question, quant à présent, des grands adieux d'une vie à l'autre. Vous ne croyez pas à cela, vous. Laissez-moi y croire, puisque ça se présente comme ça à ma vue intérieure. Il se fait trop d'activité dans les cerveaux épris d'études naturelles, pour qu'il soit possible qu'ils n'aient pas beaucoup de choses à poursuivre, à voir et à comprendre, après l'extinction de cette existence où l'on a à peine le temps d'entrevoir la nature et la beauté.

A vous de cœur.

LV

Nohant, 15 décembre 1860.

Mon ami,

Je vous remercie de m'avoir fait lire votre excellent livre[1]. C'est une mine de pierres

1. *Chateaubriand et son groupe.*

très fines et très précieuses, mine très abondante où, tout en cherchant le charbon et le diamant, ces deux extrêmes qui sont pourtant frères jumeaux, on trouve une foule de choses vivantes et qui communiquent la vie à qui les recueille avec soin. Chateaubriand a été, je crois, ici pour vous un but et un prétexte. Autant l'un que l'autre, n'est-ce pas ? Il était au suprême degré, on le voit, charbon et diamant lui-même, et tout le monde est cela. Seulement, plus on est diamant, plus aussi on est charbon. C'est ce que prouvent toutes vos excellentes critiques, et c'est la clef de voûte ingénieuse et philosophique de la plupart de vos travaux en ce genre. Vous aimez à relever les personnages secondaires, effacés ou méconnus. C'est généreux et délicat, mais prenez garde que c'est effrayant, car la morale de ceci est que, généralement l'intelligence poétique, ce qu'on appelle le génie, ne se développe tout à fait qu'aux dépens du cœur.

Moi je voudrais croire que tous deux peuvent vivre dans leur plénitude et que quelques *mortels* privilégiés ont eu cette grâce. N'en est-il point dans l'histoire ? N'y aurait-il que Jésus-Christ tout seul ?

Alors mettons-nous tant que nous pourrons au second rang, car ce premier rang d'infortunés condamnés à n'aimer qu'eux-mêmes, et à vivre sans Dieux comme sans vrais amis, n'est point du tout enviable.

Et pourtant je vous dirai bien, dussé-je vous fâcher, que l'homme qui a écrit *Volupté* n'est pas un écrivain de second rang; il a tous les écarts, tous les mystères, toutes les souffrances et toutes les puissances du génie.

Je n'avais pas été frappée de cela à la première lecture comme je l'ai été à la seconde vingt-cinq ans plus tard, et je suis fâchée de n'avoir pas fait cette deuxième lecture plus tôt. Je vous aurais *abîmé* dans mes *Mémoires;* j'aurais dit : « Il est de cette grande famille de passionnés et d'enthousiastes dont il dit tant de mal et tant de bien, comme s'il n'était pas juge et partie, en dépit de lui-même. Il a classé les écrivains en deux séries : ceux qui ont plus d'éloquence, et ceux qui ont plus de jugement : ceux qui agitent le monde et ceux qui le civilisent. Et il n'avait peut-être pas le droit de donner la préférence aux derniers, car il était des premiers tout autant que des seconds. » Attrape...

Quoi qu'il en soit, vous êtes certainement le seul critique de ce temps-ci, et le premier eu égard à tous les autres. En vous lisant, on apprend tout et on s'imagine être *très fort* parce que vous avez une manière fine et moqueusement modeste qui semble consulter en enseignant.

Vous me dites les choses les plus aimables du monde sur mes succès *dans le monde* [1]. Moi je ne sais rien du pourquoi ni du comment de tout cela. Je suis une pente qui monte ou descend, sans que j'y sois pour rien. La vie me mène où elle veut, et, depuis beaucoup d'années, je suis si désintéressée dans la question que je n'ai à me défendre de rien ; je traverse des régions sereines et je rends grâces à Dieu de m'y avoir laissée entrer : mais comment cela s'est fait, je ne sais pas. Peut-être avais-je bonne intention : *pax hominibus bonæ voluntatis*.

Bonsoir, cher ami, et merci encore du beau livre; mais je veux encore : je veux les *Causeries du Lundi* dont je n'ai lu que des parties. Je pense bien que vous ne les avez pas *à vous;* mais je vous prie de dire à votre édi-

1. Allusion au grand succès qu'obtenait dans les salons de Paris son roman : *le Marquis de Villemer*.

teur de me les envoyer en faisant suivre le remboursement. Seulement il me fera la remise si vous le lui dites.

A vous de cœur.

LVI

Nohant, 23 décembre 1860.

Cher ami,

J'ai reçu tout ce gracieux et précieux envoi[1]. C'est un véritable cadeau que vous me faites et qui va me donner des heures heureuses.

Je n'ai jamais rien su lire en feuilletons et, d'ailleurs, je n'ai jamais été abonnée là où vous écriviez. Je ne sais plus où j'étais en 1850, je ne sais pas si j'ai lu alors ce que vous avez dit de moi dans le premier volume[1]. Je ne crois pas, je ne l'aurais pas oublié. Quoi qu'il en soit, je vous en remercie aujourd'hui, car naturellement, voyant là mon nom, j'ai couru, en égoïste, à ce qui me concerne.

J'ai été touchée surtout de voir la bienveillance de l'amitié persistante au milieu d'une

1. Les *Causeries du Lundi*.

tempête qui nous emportait en sens divers. Vous me reprochez amicalement certaines choses de croyance que vous avez peut-être prises pour des caprices d'imagination, et qui, vraies ou fausses, ont toujours eu devant Dieu l'humble mérite d'être parfaitement sincères et désintéressées, et il me semble qu'en raison des mêmes instincts de franchise et d'*ingénuité* qui sont en vous, il vous est arrivé souvent, dans la critique, de vous préoccuper de votre opinion, autant que moi de la mienne dans mes romans. Si c'est un tort, ce que je ne crois pas, il serait même plus marqué chez vous, car c'est, dit-on, à la critique littéraire encore plus qu'à la littérature de fantaisie d'être impartiale et d'oublier la politique.

Vous êtes si généreux envers moi que j'aurais mauvaise grâce à me plaindre ; mais, dans cet excellent article et dans d'autres, et dans le cours sur Chateaubriand, vous êtes délicatement dur pour ceux que de certains courants ont emportés, et on voit bien que la croyance personnelle vous tient au cœur autant que l'art.

Eh bien, moi, au lieu de vous en faire un crime ou un travers, j'aime que l'individualité se soutienne active, grondeuse et batailleuse

au besoin. C'est par là que les écrivains sont des hommes et non pas *des lyres*. Il n'y a rien de piètre comme ces instruments qui résonnent au vent qui passe, sans conscience de leur personnalité morale ou philosophique. C'est par de certains emportements d'opinion que l'on vaut, dût-on se tromper. Vous savez cela mieux que moi, car en des endroits vous le dites ou vous le faites deviner.

Quant à ce que vous me dites de moi, dans votre lettre, des *grands rôles* de notre temps, je sais bien que la plupart ne sont que des rôles. C'est un talent que de savoir les soutenir en dépit de tout. Mais ce doit être bien ennuyeux! La vie vraie a de si beaux côtés et de si douces phases, quand on consent à sortir de soi! Un des supplices de l'enfer doit être d'être condamné à se contempler éternellement.

Vous avez senti cela et vous avez pris le chemin du vrai, souvent ombragé de beaux arbres qui n'empêchent pas le soleil de percer et de vous réchauffer. Je vous ai trouvé devenu un peu sceptique, mais vous êtes encore *très jeune,* et cela passera. Je me rappelle le temps où je ne croyais plus à rien et où vous me grondiez; et tout ce que

vous me disiez me restait, sinon avec les paroles, du moins en tant qu'impression certaine et salutaire. J'étais triste. Aujourd'hui, je suis calme et vous y avez contribué plus que vous ne pensez.

Vous, vous êtes calme aussi aujourd'hui et comme un peu rassasié dans votre sagesse. Mais il semble qu'il entre là dedans un peu de désenchantement des choses humaines. Il y a bien de quoi, j'en conviens, mais ne nous calmons pas trop et cherchons encore les *choses divines*.

Si je ne craignais pas de vous paraître folle, je vous dirais que j'ai encore des battements de cœur quand je crois voir la face de Dieu dans les secrets replis de la nature, et que je me sens emportée dans le rêve de l'infini comme un heureux atome qui a conscience de soi, qui sent une loi magnifique et un ordre ineffable le conduire à un inconnu plein de promesses, par un chemin délicieux qui s'appelle *confiance*.

Et ne me reprochez pas d'être crédule, impressionnable, docile. J'ai trouvé, à admirer et à chérir les autres de bien plus grandes jouissances qu'à m'admirer et à m'aimer moi-même. N'êtes-vous pas un de ceux à qui je

dois le plus, et vous sied-il maître ingrat, de me reprocher de *savoir croire* ?

Oui, j'ai gardé un pied-à-terre rue Racine, 3, dans la même maison où j'étais. Je monte deux étages, mais j'ai de plus grandes chambres pour respirer. Je dîne toujours dans le petit salon d'en bas, chez Magny; je vous accroche au passage et je vous retiens le plus que je peux, tout cela au printemps, car l'hiver de Paris m'est défendu cette année. Mesure de précaution, car je me porte à merveille, et j'ai repris mes romans sans aucune fatigue. Je n'ai aucun besoin d'aller dans le Midi; mais quand, au lendemain de la crise, le médecin a prononcé l'*arrêt*, je me suis empressée de juger la chose très nécessaire.

Si vous pouviez être tenté de venir par là, nous philosopherions sous les orangers, qui vaudraient bien les anciennes petites allées du Bois de Boulogne.

Bonsoir, cher ami; merci encore, je vais, ne vous en déplaise, vous lire et *profiter*.

LVII

Nohant, 20 janvier 1861.

Mon ami,

Je vous demande de recevoir, M. Émile Aucante, mon ami dévoué et mon homme d'affaires. La lettre ci-jointe vous mettra d'avance au courant.

Quand vous aurez lu cette lettre, prenez votre jour et votre heure et donnez-lui rendez-vous, si, comme j'en suis sûre, vous m'aimez comme je vous aime.

LVIII

Nohant, 20 janvier 1861.

Mon ami,

C'est un grand service que je vous demande. Il s'agit d'un grand conseil à me donner. Il y a longtemps que j'ai à vous parler d'une chose importante et délicate pour moi, mais il aurait fallu que nous fussions seuls, et comme je n'avais pas sous la main et en ordre certains écrits dont, avant tout, il fau-

dra que vous preniez connaissance, j'ai remis de vous en entretenir.

J'ai fait un roman intitulé *Elle et Lui* que vous n'avez peut-être pas lu et qu'il faudrait que vous prissiez la peine de parcourir. C'est une histoire vraie au fond, une histoire que vous savez, et qui avait été si *arrangée* par certaines gens, que j'ai cru devoir lui restituer ce que la réalité des sentiments avait d'essentiel, tout en déguisant assez bien les faits et les personnages pour que nul n'eût le droit de s'en plaindre.

Vous verrez bien vite que ce livre n'a pas été écrit avec amertume et qu'il est plein du respect du passé, respect du génie, respect de la mort. Du moins, telle a été mon intention et je ne crois pas que l'exécution l'ait sensiblement trahie.

Ceci a donné lieu à deux *répliques* pleines de fiel, de grossièretés et d'imposture : un prétendu roman intitulé *Lui et Elle* et un prétendu récit intitulé *Lui*, où une femme de talent et de mérite a oublié ce qu'elle se devait à elle-même, pour satisfaire je ne sais quelle haine dont il m'est impossible de deviner la cause. Je ne lui ai jamais été hostile, je ne lui ai jamais dit d'impertinences

comme elle le prétend; je n'ai même jamais songé à lui être désagréable. Tout mon tort est de n'avoir pas voulu me lier, parce que je la trouvais trop *littéraire* d'une certaine façon pour mes goûts et mes habitudes d'esprit.

Or, j'ai les lettres d'*elle* et *lui*, et il faut que je vous dise l'histoire de ces lettres.

Elle les avait eues (celles de *lui*) dans les mains pendant quelque temps après la rupture, rupture qui n'avait rien d'amer ni de violent. *Elle* s'était enfuie, vous lui aviez donné une partie du courage qu'il lui fallait pour cela. Un jour, quand *il* se fut bien assuré qu'il n'y avait plus de retour possible, *il* réclama ses lettres. *Elle* les *lui* rendit sans demander à reprendre les siennes, mais *il* sentit aussitôt qu'*il* devait les *lui* offrir. On se revit pour en parler, on ne décida rien. On s'offrait de tout brûler, mais on ne pouvait s'y résoudre: on sentait qu'on avait là une grosse part de son âme. Et puis, *lui* parlait d'autre chose et ne se résignait pas. *Elle* tint bon et *il* ne le *lui* a jamais pardonné.

Il était d'un caractère si fantasque, si malheureux, et avec cela *il* était si grand poète qu'à partir du jour où *il* eut perdu l'affection

qu'il avait tant foulée aux pieds, *il* se crut et se sentit par conséquent désespéré — aux heures de la poésie. Le reste du temps, *il* menait joyeuse et mauvaise vie. Pauvre enfant! *Il* se tuait! Mais *il* était déjà mort quand *elle* l'avait connu! *Il* avait retrouvé avec *elle* un souffle, une convulsion dernière! *Il* se ranima par moment, *en l'absence toujours*. *Elle* se croit, *elle* se sait innocente du lent suicide qui a été la vie entière de ce malheureux!

Un ami, Gustave Papet, son ami d'enfance à *elle*, et qui était devenu un ami commun, pensa aux lettres. Il *la* blâmait de ne pas les reprendre. Pas plus qu'*elle* il ne croyait qu'on voulait en faire un mauvais usage. Mais il disait qu'un homme qui s'enivre ne peut être dépositaire fidèle de quoi que ce soit.

A la dernière entrevue *elle* et *lui* s'étaient contentés de cacheter leurs lettres en deux paquets distincts et *il* les avait gardées sans conclure. L'ami commun alla *le* trouver et l'engagea à rendre ou à brûler. On fut au moment de brûler et *il* ne put s'y résoudre. *Il* remit les deux paquets scellés à Papet en lui disant: « *Gardez-les-nous*, et plus tard on s'entendra sur ce qu'il y a à en faire. Vous rendrez à chacun ce qui est à lui, mais d'a-

près un consentement commun. Il n'y aura jamais de désunion entre *elle* et *moi* à ce sujet-là. »

Papet fit l'observation que l'un des deux pouvait mourir : « Alors vous brûlerez ce qui est à moi », répondit-il. Il fut impossible de l'amener à une solution plus nette et à s'entendre sur ce qu'*il* regardait comme *à lui*. *Il* rappela seulement Papet pour lui dire : « *Il n'y a qu'une chose que j'exige de vous, donnez-moi votre parole d'honneur que jamais vous ne remettrez rien à mon frère.* »

Un an, peut-être deux ans plus tard, Papet le rencontra, lui parla, et lui demanda ce qu'il entendait faire des lettres. « Brûlez-les, brûlez tout, répondit-il, que je n'en entende plus parler. »

Papet ne se crut pas en droit de brûler. Il fallait savoir si les lettres d'*elle* à *lui* étaient à *lui* ou si c'était le contraire. La loi ne s'expliquait pas à cet égard. Aujourd'hui divers arrêts ont résolu la question, dans le premier sens, si je ne me trompe.

Elle ne se souciait guère de ces questions-là. *Elle* répugnait à s'en occuper. *Elle* pria Papet d'attendre. On attendit, on oublia. Quinze ans s'écoulèrent.

Lui, le pauvre *lui*, dans les dernières années de sa vie se tourmenta de ces lettres tout d'un coup, et *il* redemanda les siennes propres à Papet avec une amertume extrême, je n'ai jamais su pourquoi. On s'était encore rencontré, *elle* et *lui*, pour la dernière fois en 1848. Il avait été très attendri, il était ivre, hélas !

Papet refusa de renvoyer les lettres, disant qu'il voulait en référer à *elle*. *Elle* sentit bien qu'il y avait danger à rendre ces choses sacrées à un homme qui n'avait plus que des éclairs de lucidité. Mais on faisait écrire officiellement par un avocat. *Elle* donna permission à Papet de renvoyer à *lui* ce qui était à *lui*.

Mais il fallait savoir lequel de ces deux paquets cachetés, à peu près égaux, liés tous deux d'un même ruban noir et scellés du même cachet, était à *lui*. Papet demanda s'il y avait un signe quelconque qui pût lui faire connaître les lettres de *lui* et on fit écrire par mon ami Rollinat à M. Grévy, avocat de *lui*. Ni *lui* ni *elle* ne pouvant rien éclaircir, on convint que lorsque Papet irait à Paris, il ouvrirait les deux paquets avec M. Grévy, et pour que ceci ne fût pas une fin de non-

recevoir, *elle* écrivit aussi à M. Grévy, pour lui dire que si son client le désirait, *elle* était prête à recevoir son mandataire à la campagne et à procéder avec lui et Papet à la reconnaissance des paquets. M. Grévy répondit que ce n'était pas si pressé et que tout cela se ferait quand tout le monde pourrait se réunir à Paris.

Il n'en fut plus question. *Elle* était à Paris depuis quelques semaines, et *il* ne l'ignorait sans doute pas, quand *il* mourut [1]. Quinze jours après, le frère avec qui *elle* avait toujours eu de loin en loin de bons rapports vint, de la part du mourant, disait-il, lui demander ce qu'*elle* comptait faire des lettres : qu'à son heure dernière *il* s'en était vivement préoccupé et avait désiré que tout fût brûlé. *Elle* y consentit, mais les lettres n'étaient pas là ; elles étaient toujours en Berry, sous clef, chez M. Gustave Papet. *Elle* invita donc le frère à venir en Berry le mois suivant afin qu'à eux trois ils fissent le sacrifice. C'est alors que le frère observa que c'était dommage et que probablement il y en avait de bien belles de *lui*, bien précieuses à garder ;

1. Le 2 mai 1857.

que si *elle* voulait, on relirait tout ensemble et qu'on ferait un choix. *Elle* lui demanda s'il était autorisé à cela; il prétendit l'être, ce qui n'était pas conforme à sa première affirmation qu'il fallait tout brûler. *Elle* n'en prit pourtant pas d'ombrage et, l'ayant toujours connu très sympathique pour *elle*, *devant elle*, elle lui renouvelle son invitation et alla l'attendre en Berry.

Il ne vint pas, il n'écrivit pas. Plus d'un an, quinze mois, je crois après, lorsque parut *Elle et Lui*, il prétendit qu'*elle* avait publié des lettres de son frère, ce qui n'était pas vrai, il vous sera facile de vous en convaincre.

Il n'entrait pas dans sa manière de voir, au point de vue de l'art, pas plus qu'à celui des convenances de *citer* et de *copier*. Elle devait écrire *elle*-même son livre, ne pas imiter le style d'un autre, même pour le faire parler; *elle* devait rendre les idées et les sentiments de l'un et de l'autre comme *elle* se les rappelait et comme *elle* les appréciait à distance. Ce n'était pas des mémoires qu'*elle* rédigeait, c'était un roman; c'était de l'émotion rétrospective et sa propre émotion.

Le frère prétendit que ce livre outrageait la mémoire du poète et de l'homme, il fit des

menaces et réclama à Papet non plus les lettres de son frère, parce que, disait-il, la loi en attribuait la propriété à la personne à qui elles étaient adressées, mais les lettres d'*elle*.

Devant cette réclamation, Gustave Papet vint *la* trouver, lui remit à *elle* les deux paquets de lettres en lui disant : « Je ne veux pas répondre à ce monsieur, je ne le connais pas. Je me rappelle et vous rappelle la parole qu'Alfred m'a fait donner de ne jamais les lui remettre. Je ne crois pas qu'il ait jamais été chargé, même au lit de mort, de les réclamer pour son compte ou pour celui de sa famille. Au reste, on ne nous montre aucune preuve, et je me rappelle assez bien les intentions *vagues toujours*, mais *jamais hostiles*, d'Alfred, pour me croire dégagé de mon rôle de dépositaire. Dans ma conscience, *vous* seule désormais avez des droits sur le dépôt. Je *vous* le livre et je me moque de toutes les réclamations et de toutes les criailleries. »

Elle remit alors le paquet, les deux paquets, à un autre ami, en le chargeant de tout brûler. *Elle* avait je ne sais quelle répugnance à faire cela *elle-même*, vous comprenez bien cela.

Mais cet autre ami (que vous connaissez)

et qui savait de quoi il s'agissait, fit ses réflexions et ne brûla pas. On avait annoncé *Lui et Elle;* il le savait, il s'attendait à quelque infamie; il ne voulait pas que la vérité fût anéantie. Quand le livre eût paru, il montra les deux paquets intacts à *elle*, et *elle* l'approuva de lui avoir désobéi.

A présent que fera-t-*elle* de ces lettres? *Elle* ne tient pas à réveiller les scandales des deux publications qui l'ont outragée et calomniée; *elle* ne s'en est pas sentie atteinte. Mais *elle* doit peut-être à l'avenir de ne pas anéantir les preuves d'une affection qui fut très malheureuse, mais qui, de part et d'autre, eut sa force, sa dignité et sa sincérité. *Elle* le doit pour *lui* autant que pour *elle*.

Or c'est le moyen d'assurer dans l'avenir la liberté de cette publication qu'il faut trouver. Là est le difficile, à cause de mille choses sur lesquelles mon envoyé s'expliquera avec vous, relativement aux droits que l'on pourrait avoir d'*empêcher*.

Certes, le frère, après les ignobles inventions de son pamphlet s'opposera autant que possible, si lui ou quelqu'un des siens est encore de ce monde. Si la publication doit se faire dans un temps éloigné où elle sera

sans obstacle, quel est le moyen d'assurer le dépôt des autographes et l'exactitude des diverses copies que l'on peut en faire, en cas de destruction des originaux par incendie, révolution, vol, etc.? Ne serait-il pas plus sûr de la lancer dès à présent sous des noms supposés, ou sans noms et sans annonces, sans rien qui éveillât des prévisions et des obstacles? L'ouvrage imprimé *existerait :* par la suite, on pourrait aller aux preuves.

Enfin, je n'ai pas de conclusion par devers moi. J'ai reçu divers avis contraires. Il y a une question de droits qui n'est pas bien nettement tranchée. Si ce n'était qu'une question d'argent, je serais bien charmée d'avoir à donner le produit à la famille et à l'estimable frère surtout. Ce serait toute ma vengeance.

Si l'on se décidait au premier parti, sans doute il y aurait un choix à faire, dans les dernières lettres surtout. Je voudrais retrancher tout ce qui est reproche d'*elle* à *lui,* bien que je désire que vous lisiez tout. J'ai fait, dans la partie que j'ai recopiée moi-même, les suppressions nécessaires, et j'ai même coupé aux ciseaux dans les autographes tout ce qui pouvait blesser et compromettre des tiers. Voulant assurer l'existence des lettres,

je n'ai pas voulu qu'elles fissent du mal. J'ai même eu du plaisir à détruire tout moyen de vengeance de ma part contre quelques-uns de ceux qui m'ont si mal traitée.

Mais dans la partie qu'il m'a été impossible de copier moi-même, faute de temps (et puis tout cela me faisait mal) le choix doit être fait par quelqu'un comme vous, si vous voulez vous en charger. Nous reverrions d'ailleurs le reste ensemble quand je pourrai aller à Paris. Mon envoyé s'est chargé de tout copier littéralement.

Ainsi, cher ami, c'est deux heures de votre précieux temps que je vous demande pour lire toutes les pièces et puis, une heure de conversation avec l'envoyé pour qu'il supplée à tout ce qui manque de *si* et de *mais* à cette lettre-ci. Et puis une heure de réflexion quand vous pourrez, et une solution dernière à laquelle je me conformerai.

Pardon et merci, car je ferais de si grand cœur pour vous tout ce qui est en mon pouvoir, que je me persuade que vous le ferez pour moi sans vous impatienter et sans me gronder.

A vous de cœur.

LIX

Nohant, 6 février 1861.

Mon ami,

Émile me rend compte de votre dernier entretien et de votre dernier avis. Il est bon et je le suivrai. Les lettres ne paraîtront qu'après moi.

Je crois qu'elles prouveront, du reste, que trois horribles choses ne pèsent pas sur la conscience de votre amie: Le spectacle d'un nouvel amour sous les yeux d'un mourant; la menace, la pensée de le faire enfermer dans une maison de fous; la volonté de le reprendre et de l'attirer malgré lui après sa guérison morale. Que sais-je encore? Une tentative d'assassinat? Des infidélités, des caprices, des trahisons après le raccommodement? De la dureté, de la moquerie, de la cruauté, des tortures froidement imposées par l'orgueil au génie malheureux et brisé? De la jalousie littéraire? Le dépit de critiques qu'il n'avait jamais songé à faire et dont toute cette liaison eût été, chez la femme, une vengeance préméditée?

Voilà les saletés de l'accusation, et *les lettres* ne prouvent qu'une chose, c'est qu'au fond de ces deux romans : *la Confession d'un enfant du siècle, Elle et Lui*, il y a une histoire vraie qui marque peut-être la folie de l'un et l'affection de l'autre, la folie de tous deux si l'on veut, mais rien d'odieux ni de lâche dans les cœurs, rien qui doive faire tache sur des âmes sincères.

Plus tard, avec la débauche, les mauvais conseils et les mauvaises compagnies, avec la folie croissante il a continué d'être jaloux, il a voulu nuire. Mais je crois qu'on l'a fait beaucoup mentir, et qu'il est moins coupable que ses amis ne l'ont fait paraître.

Paix et pardon, voilà toute la conclusion ; mais, dans l'avenir un rayon de vérité sur cette histoire.

Merci, cher excellent ami, de la peine que vous avez prise, et de l'affection que vous me prouvez. Je pars dans huit jours et je vous donnerai de mes nouvelles pour avoir des vôtres.

A vous de cœur.

LX

Nohan 8 mai 1861.

Mon ami,

J'arrive de Provence et de Savoie; je débarque ce soir à Nohant après quatre mois de vagabondage. J'y trouve votre lettre du 14 février, arrivée ici le jour même deux heures après mon départ.

Je ne veux pas m'endormir sans vous remercier des témoignages d'affection que vous m'y donnez, et sans vous dire combien j'ai apprécié votre affectueuse sollicitude dans toute cette histoire de couronne académique. Sachant très bien que vous ne réussiriez pas, vous me pardonnez de ne pas m'en être préoccupée un seul instant par rapport à moi : mais sachant combien vous luttiez avec bonté pour moi, j'ai été bien heureuse, et je le suis toujours, d'être l'objet de vos soins fraternels. Merci de cœur, et croyez bien que si je vaux quelque chose, je suis archi-récompensée par votre amitié. Je n'aspire pas à d'autre gloire. Dites à l'Académie pourtant qu'elle devrait bien à ma candidature éconduite de

donner un prix au pauvre Pubet dont les titres à la *couronne de vertu* sont incontestables. Avez-vous reçu les pièces qu'on m'avait promis de vous envoyer?

Je viens de faire un voyage qui m'a rendue encore assez malade au début, mais dont la dernière moitié m'a ravie. La Provence et la Savoie sont deux pays analogues, géologiquement parlant, qui offrent pourtant l'antithèse la plus complète.

La dislocation du premier semble faite d'hier. L'autre, recouvert de la plus belle végétation du monde, a pris des airs de paradis terrestre.

Sans doute vous avez vu tout cela. Moi, j'ai vu Buloz qui m'a beaucoup parlé de vous, et qui m'a dit toute la peine que vous avez prise pour moi. Ce Buloz s'est payé un Éden. Il a des cascades, des précipices, des arbres monstrueux, des prairies splendides, des rochers, et une villa très vaste, une très belle fille, et une femme que j'ai toujours beaucoup aimée.

J'ai fait un peu de progrès en botanique, mais je suis bien à plaindre, je ne vois pas l'*od* en détail, je ne le vois qu'en masse! Savez-vous ce que c'est que l'*od*? Oui, certainement, vous savez tout.

Bonsoir, mon ami. Merci encore, merci tou-

jours. Je retrouve avec plaisir mes *Causeries du Lundi* que je n'ai pas toutes lues avant mon départ.

A vous de cœur,

P.-S. Maurice est en Afrique. Il est enthousiasmé; il revient bientôt. Monceau vous salue avec tout son dévouement et toute son admiration.

LXI

Nohant, 9 février 1862.

Mon ami,

Que peut-on, c'est-à-dire que pouvez-vous faire pour madame Blanchecotte, cette femme de grand talent qui est plus malheureuse que jamais à présent? Je sais que déjà vous avez été bon pour elle. Peut-être n'ose-t-elle pas vous prier de penser encore à sa situation *empirée*. Je prends donc sur moi de vous la rappeler, de vous dire le malheur qui la frappe, et de vous demander si vous pouvez alléger cette situation en obtenant encore quelque chose pour elle.

C'est une occasion que je saisis aussi pour

vous dire que je m'entretiens toujours avec vous dans ma pensée et que je vous aime toujours.

LXII

Nohant, 2 mai 1862.

Mon ami,

Prenez part à ma grande et complète satisfaction. Mon fils épouse prochainement la charmante fille de mon vieux ami Calamatta. C'est grande joie à la maison, et joie sérieuse, affection profonde.

A bientôt, j'espère, et à vous toujours, et de tout cœur.

LXIII

Nohant, 8 juin 1863.

Mon ami,

Donnez-moi conseil, j'ai envie de faire un roman sur un prétendu fils de Jean-Jacques Rousseau, perdu à l'hospice et perdu dans la foule, ignorant, cherchant, pressentant, et ne trouvant pas son père; ayant ses idées, ses

défauts, ses croyances, son génie enfin, mais sans la soupape du talent, et traversant avec tout cela la Révolution.

Je ne veux pas vous ennuyer de mon plan et de mon *idée,* mais je veux savoir si elle est déjà venue à quelqu'un, et si elle a servi à quelque chose en littérature, roman ou pièce. Moi, je ne connais rien, mais vous, vous connaissez tout, et avec *oui* ou *non* vous me tirerez d'incertitude.

J'ai lu un article excellent de vous sur Feuillet[1], qui finit par un mot trop brillant sur moi. Je suis un bien vieux aigle pour emporter les jeunes talents et en faire une bouchée. Je regrette beaucoup que Buloz n'ait pas publié la préface de mon livre[2]. J'y rendais justice au talent et à la bonne foi de l'auteur de *Sibylle;* cette préface paraîtra, du reste.

Mais déjà j'ai oublié *Mademoiselle La Quintinie* et j'ai ce nouveau projet qui m'enchante, comme tout ce qui ne s'est pas encore heurté aux difficultés de l'exécution. Si je pouvais en causer avec vous, cela me ferait un bien immense. Il est quelquefois *étouffant* de se

1. Sur *Sibylle,* par Octave Feuillet. (Voir le tome V des *Nouveaux Lundis.*)

2. *Mademoiselle La Quintinie.*

trouver en face de sa propre responsabilité. Mais j'attends un trésor, un enfant dans la maison. Je n'ai plus le droit de me plaindre de rien.

A vous de tout mon cœur toujours.

LXIV

Nohant, 16 juin 1863.

Cher ami,

J'attends avec impatience *Monsieur Jean* [1], pour commencer *Monsieur Jacques,* son frère, et pour mettre peut-être aussi *Monsieur Jean* en prose ; qui sait ? vous allez, j'en suis sûre, m'ouvrir un grand morceau de mon horizon, et je serais si heureuse d'avoir à signaler la priorité de votre idée ?

Je me permets de vous confier une lettre de remerciement pour le traducteur d'Eckermann [2] qui m'a écrit des choses excellentes et qui ne m'a pas donné son adresse. Je pré-

1. Une des pièces du volume intitulé : les *Pensées d'Août*, que Sainte-Beuve avait publié en 1837 ; le sujet en est le même que celui du roman projeté par George Sand, roman qu'elle n'a jamais écrit.

2. Monsieur Delerot.

sume que vous le connaissez. C'est très intéressant et touchant, ces *Entretiens* du grand Goethe, surtout après votre exquise préface, si nécessaire à l'intelligence de la *mise en scène*.

J'ai dit à Aucante de vous envoyer une mince brochure que j'ai été *mise en demeure* de faire en réponse à une autre brochure sur l'admission de la femme à l'Académie. J'espère qu'on ne verra là aucun dépit personnel. Je n'ai pas le temps d'avoir de mauvaises passions; mais je me devais de ne pas me laisser attribuer une brochure signée d'un S, et de n'avoir pas l'air de me laisser pousser à un honneur par trop invraisemblable. Déjà, on m'en attribuait la pensée, et j'étais comme l'homme qui reçoit de l'ours, son ami, un pavé en pleine figure. Le pavé était très paré de fleurs; n'importe, c'était un pavé.

Je devais d'ailleurs dire ce que je pense de toute situation de ce genre et je ne pouvais le dire qu'avec mon sentiment révolutionnaire.

Ne me grondez pas; je suis une pente où mon âme entière est emportée et si vous pouviez lire en moi comme mes instincts sont tendres, vous ne me jugeriez pas folle. Je vou-

drais dans mon *Fils de Jean-Jacques* envisager, pressentir la politique, comme j'ai entrevu et tâché d'exprimer la religion dans *Mademoiselle La Quintinie;* dire : « Plus je m'élance vers l'idée d'un avenir de liberté sans bornes, plus je hais ce que vous avez raison de haïr, vous qui nous accusez de vouloir détruire et ensanglanter. »

Ne serait-ce pas là le sentiment de Rousseau, s'il avait pu voir ce que l'on a regardé comme l'application du *Contrat social* ? Eût-il décliné son livre, abjuré sa croyance ? Non, mais il se fût voilé la face devant l'échafaud et il eût dit : « Voilà le contraire de ce que j'ai voulu. »

Ce qui me frappe et me contriste quand je lis les beaux livres de mes amis sur la Révolution, c'est cette philosophie de parti pris, qu'on pourrait appeler la philosophie du destin. Il semble que la Révolution n'eût pas pu se faire sans ses fureurs et ses violences. Je l'ai cru longtemps, et puis dans le calme de mon cœur, comme dans le déchirement de mon cœur après les journées de Juin, je me suis demandé si le progrès ne s'était pas fait *malgré* et non *parce que,* et si on ne pouvait pas être ultra-révolutionnaire avec le cou-

rage de dire aux siens : « Vous avez commis des crimes et vous êtes dès lors sortis de la doctrine du vrai. »

Il faut du courage pour le leur dire, et il faut de l'habileté pour le dire sans mettre un pied dans le camp opposé. Du courage, j'en ai ; de l'habileté, j'en manque, mais Dieu me viendra en aide ; j'ai cette superstition.

Mettez-vous un peu avec le bon Dieu et dites-moi que j'en viendrai à bout sauf à me dire *après* que cela ne vaut pas le diable.

A vous de tout cœur et toujours.

P.-S. — J'ai relu les deux volumes de poésies que je tiens de vous, il y a trente ans, je crois ! C'est *Joseph Delorme* et les *Consolations*. Ce n'est pas là qu'il est question de *Monsieur Jean* ; mais ce sont des vrais vers de poète et dont la lecture rajeunit.

LXV

Nohant, 23 juin 1863.

Cher ami,

J'ai reçu les précieux volumes et j'ai tout de suite lu *Monsieur Jean*. Sans parler du

mérite des vers et pour ne juger que les choses qui rentrent dans mon métier, le roman est bien fait, ingénieux, touchant et d'une grande élévation d'idées.

Cela me fait réfléchir beaucoup, et entrer avec confiance dans mon sujet, car c'est le propre des belles et bonnes choses de stimuler et de féconder. Je commence à voir l'homme que je veux faire, et quand je l'aurai bien vu, je mettrai peut-être « Monsieur Jean » en scène, si vous me le permettez, mais comme un ami de mon héros.

Je n'ai pas aujourd'hui beaucoup de lucidité. Ma belle-fille m'occupe à peu près exclusivement, car à toute heure nous attendons la naissance d'un enfant, adoré d'avance, qui s'annonce et puis qui se rendort. La petite femme souffre, et puis elle rit, et tous les jours on se dit : c'est pour demain, et on est impatient d'une journée terrible qu'on voudrait prendre pour soi, mais qu'elle ne voudrait pas donner aux autres.

A bientôt donc une autre lettre. Merci du cadeau que vous me faites. Je lirai tout avec mon cœur et ma réflexion. Je vous dois beaucoup et je le dirai toujours avec joie.

LXVI

Nohant, 1er juillet 1863.

Mon ami,

J'ai parlé à Hetzel de ces *œuvres inédites* de Rousseau, qui ne sont pas publiées, me dites-vous, faute *d'un éditeur empressé*. Il ne savait rien de cela et il se sent, lui, très empressé; je lui ai dit d'aller vous voir. Écrivez-lui un mot pour qu'il prenne votre heure.

Vous le connaissez, je pense; c'est un homme de cœur et d'esprit. Il voudra, je crois, un travail de vous pour garantir et démontrer l'*authenticité* de ces écrits; il dit que le public a de sottes méfiances des œuvres posthumes.

Moi, je lui ai dit que certainement vous consentiriez à donner l'appui de votre nom à cette publication qui sera pour vous, et pour lui aussi, un titre à la reconnaissance de tous.

Ai-je bien fait? j'ai pris feu : pouvait-il en être autrement?

Merci encore pour les *Poésies* et à vous de cœur et d'esprit.

LXVII

Nohant, juillet 1863.

Cher ami,

Il nous est né, le 14 juillet, un garçon superbe et déluré qui braille à ravir. Sa petite mère le nourrit. Son père en est fou, et me voilà aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde.

Vous serez content avec nous, n'est-ce pas ?

A vous de cœur.

LXVIII

Paris, 9 janvier 1864.

Cher ami,

Je suis ici pour très peu de jours. Venez me voir mercredi ou jeudi, mercredi si vous pouvez. Et puis, j'ai une prière à vous adresser : mon ami Manceau, qui vous lit et vous adore, a *commis* un acte en vers qu'on joue à l'Odéon mercredi[1] Il serait le plus fier des

1. Une *Journée à Dresde*, comédie représentée pour la première fois, le mercredi 13 janvier 1864.

hommes si vous pouviez aller passer une heure à l'Odéon, mercredi soir. Si vous dites oui, il vous enverra une place.

Donc, un mot, et que je ne vienne pas à Paris sans vous embrasser.

Samedi soir, rue Racine, 3.

LXIX

Paris, 13 janvier 1864.

Loges premier rang, numéro quatorze. Si vous venez, j'en serai bien heureuse, mais ce n'est pas pour savoir les *mystères* de l'Académie que je vous poursuis ainsi. C'est pour vous serrer la main et vous dire que je vous suis reconnaissante de m'aimer.

Si vous êtes fatigué ce soir pourtant, ne venez pas. Mardi je passerai la soirée chez moi. Voyez ce qui vous dérange le moins.

LXX

Nohant, 19 mars 1864.

Quelle chère et bonne lettre vous m'écrivez, mon ami ! Elle me console autant que pos-

sible de n'avoir pu vous embrasser avant de quitter Paris. Mais j'y retournerai dans deux ou trois mois, et j'espère vous voler en passant une heure ou deux de ce temps que vous employez si bien; si bien que, tout en vous pardonnant d'être paresseux, on est jaloux de vos travaux.

Votre approbation de *Villemer*[1] est au nombre des trois plus douces que je puisse compter, et je vous remercie de me le dire.

Manceau vous envoie son acte et vous remercie de votre souvenir.

A vous de cœur.

LXXI

Palaiseau (Seine-et-Oise), 15 janvier 1865.

Mon ami,

Voici une lettre touchante et intéressante que je vous demande de lire. Si vous êtes attendri, comme je le suis, du dévouement

1. *Le Marquis de Villemer*, comédie en quatre actes, jouée pour la première fois le 29 février 1864, à l'Odéon.

de mademoiselle Jouve, vous tâcherez de faire dans l'occasion quelque chose pour elle.

Je crois que cette fois il ne faudrait pas parler de moi comme exerçant un patronage quelconque; on a écouté votre réclamation pour Pubet, je n'oserais ostensiblement revenir à la charge.

Je ne suis pas *chercheur* et *découvreur* de candidats aux prix de vertu, comme ce bon juge de paix se l'imagine. Mais devant une lettre comme la sienne, et un dévouement de femme si complet et si bien signalé, ne dois-je pas appeler votre attention?

Voudriez-vous me permettre de lui répondre ce que j'ai dit à Pubet et à ses amis : que vous seul étiez le *bienfaiteur;* que je ne pouvais rien, moi, que de m'adresser à vous ; enfin, que je l'engage à vous écrire directement, si vous croyez devoir donner suite à son généreux appel.

Je ne ferai rien que par votre permission.

Me voilà de retour de Nohant et, en attendant que mes enfants viennent à Paris, hivernant dans une charmante petite thébaïde, à une heure de la grande ville. Qui croirait que le silence, la solitude, les bois déserts, l'*incognito* parfait, soient plus complets ici qu'au

fond du Berry et de la Marche? Il est vrai que, pour le moment, je suis protégée par le mauvais temps et trop séquestrée de mes amis par la tempête, mais quand le printemps se fera, je vous demanderai de venir voir mon ermitage. Il y a si longtemps que je n'ai causé avec vous! Cela me manque bien.

Ce n'est pas assez de vous lire, bien qu'en vous lisant, on vous admire, on vous estime et on vous aime toujours de plus en plus.

Oui, mon ami; comptez sur moi, et merci de cœur.

LXXII

Palaiseau (Seine-et-Oise), 29 janvier 1865.

Vous ne m'avez pas répondu, cher ami, ou vous n'avez pas eu le temps, ou vous n'avez pas vu la possibilité de prendre en considération la lettre que je vous envoyais. Je n'insiste donc pas. Je sais que vous devez être débordé et que ce que vous ne faites pas, vous ne pouvez pas le faire.

Je viens, quand même, vous demander un autre service, un service personnel : c'est d'ac-

corder attention et protection à mon fils ; c'est de lire *Raoul de la Chastre*, roman qui n'est ni ennuyeux, ni plat, et dont la vraie qualité est de n'imiter personne.

Accordez à cet homme que vous avez vu enfant et qui a été l'affaire de cœur de ma vie, un peu de la sollicitude que vous avez eue pour moi à mes débuts. Écrivez une page ou deux sur son livre ; faites-le chevalier. Ce sera pour lui un grand honneur. Il le mérite par une grande ardeur au travail et un esprit sérieux et droit.

Vous rirez en voyant que cet esprit calme et très chaste a rêvé un *Faublas féodal*, mais ce n'en est pas moins une étude sérieuse du moyen âge.

Je vous prie et je vous remercie, car je crois que vous m'accorderez cette grâce à laquelle j'attache un prix extrême.

Ce livre, très gai à la surface, était écrit avant le malheur qui nous a frappés[1]. Si quelque chose pouvait relever l'esprit de mon pauvre garçon, ce serait l'encouragement honorable et sérieux donné à son travail. Il est d'un caractère si réservé et si modeste qu'il

1. La mort du petit garçon né le 14 juillet 1863.

ne le demandera jamais lui-même; mais il en sera bien reconnaissant.

31 janvier

Au moment d'envoyer cette lettre à monsieur Michel Lévy, qui doit vous la faire tenir avec l'exemplaire de *Raoul*, je reçois votre réponse. Vous voyez, par ce qui précède, que je n'avais pas douté de vous.

Encore à vous de cœur,

LXXIII

Nohant, 12 janvier 1866.

Cher ami,

Je vous annonce l'arrivée en ce monde de ma petite-fille Aurore. Elle est venue aisément hier matin, criant fort, et belle comme tout. Nous sommes heureux. Sa petite mère la nourrit.

Partagez notre joie et dites-nous d'espérer encore.

A bientôt et à vous toujours.

LXXIV

Nohant, 20 janvier 1866.

Mon ami,

Je devrais être de retour à Paris et vous l'annoncer, et vous dire que j'accepte avec empressement et gratitude le bon projet dont vous me parlez. Mais me voilà encore ici pour huit ou dix jours probablement. Ma Lina, après une couche très heureuse, a été plusieurs fois reprise, menacée d'une inflammation, avec de fortes crises de fièvre. Nous avons dû trouver vite une nourrice pour Aurore. La mère va mieux, l'enfant se délecte au sein d'une douce paysanne. Mais à travers tous ses soins, Maurice a été blessé et m'est revenu d'un incendie, la figure en sang; ce ne sera rien, mais son casque, tout bossué, m'a dit la gravité de l'avalanche qu'il a reçue et sous laquelle on l'a cru mort.

Toutes ces émotions sont payées avec la satisfaction du devoir accompli. Nous sommes des gens naïfs du temps où l'on croyait à la *morale en action*, et ça ne se perd pas. Me voilà retardée dans tous mes petits travaux pour

l'hiver, mais je ne m'en plains pas, si je laisse tout mon monde sur pied.

Je tenais à vous dire tout cela pour que vous fassiez connaître à votre grande amie[1] le vif désir, que j'ai de la remercier de ses bontés et les graves raisons que j'ai de ne pas y courir au plus vite.

Soyez bien portant et vaillant. Je n'ai pas pu lire votre travail sur Proudhon, mais je me dédommagerai à Paris.

Croyez à ma vieille et fidèle amitié.

LXV

Paris, mai 1869.

Cher ami,

Solange m'a dit que vous étiez souffrant, et qu'il ne fallait pas encore aller vous remercier de vos bonnes paroles d'affection. Je vais courir les bois pendant huit jours; j'espère vous trouver mieux et vous dire combien je suis touchée de votre amitié.

Jeudi soir.

1. La princesse Mathilde.

LXXVI

Nohant, 15 janvier 1869.

Cher ami,

C'est moi qui m'en veux de n'avoir pu retourner vous voir. Mais je retourne bientôt à Paris et je serai plus heureuse, on ne volera pas toujours.

J'ai su chez vous que vous alliez aussi bien que possible et votre continuel travail, toujours plus puissant, prouve bien que l'esprit domine le mal.

Vous avez fait trop d'honneur à ma lettre en la publiant[1]. Je la relis et je trouve ma critique injuste et pédante. J'ai, ce me semble, élargi mon point de vue depuis ce temps-là. Au reste, j'ai fait comme tout le monde et votre livre aura toujours plus de succès, je n'en doute pas.

J'ai retrouvé mon cher monde plein de vaillance; Maurice tournant à l'agriculture avec le coup d'œil dont il est doué pour toutes

1. Il s'agit de la lettre qu'elle lui avait écrite, le 24 septembre 1834, sur *Volupté*: Saint-Beuve, profitant d'une nouvelle édition, venait de la publier, un peu abrégée, à la suite du roman.

choses, ma belle-fille toujours adorable et mes petites-filles archi-adorables.

Nous voici, mon ami, dans les heures calmes du soir en ce qui nous concerne; mais le monde s'agite et nos survivants verront de gros orages : c'est la vie.

Restez longtemps et combattez toujours pour le dégagement de l'intelligence au milieu des luttes quelconques.

A vous toujours.

LXXVII

Paris, décembre 1866.

Mon ami,

Je suis ici depuis quelques jours, et je n'ai pas encore pu disposer d'un jour pour ma satisfaction. Mais jeudi je serai chez moi de midi à cinq heures et si vous étiez libre de venir me voir, vous me rendriez bien heureuse.

A vous de cœur.

Dimanche. Rue Racine, 3, *au quatrième*.

LXXVIII

Paris, décembre 1866.

Cher ami,

Il m'arrive pour samedi un empêchement *insurmontable.*

Voulez-vous que nous allions chez vous dimanche, ou voulez-vous venir chez moi? Chez moi nous serons moins dérangés. Dites-moi votre heure; de une à cinq, je serai libre.

A vous de cœur.

Jeudi soir.

LXXIX

Paris, janvier 1867.

J'espérais aller vous voir tantôt, cher ami, ne fut-ce que cinq minutes.

J'ai été encore un peu malade, et j'ai tant peur de ne pouvoir m'en aller à Nohant pour l'anniversaire d'Aurore, que je me sauve demain matin.

Merci de vos deux lignes, votre chère écriture m'a fait grand bien.

Priez le docteur Veyne de me tenir au courant de votre santé; ce sera une obligation de plus que je lui aurai.

A vous toujours.

Mercredi.

LXXX

Nohant, 30 décembre 1867.

Cher ami,

Vous allez mieux enfin! J'ai su vos souffrances et j'en ai bien souffert. Je sais aussi votre grand courage et je veux espérer que cette année qui commence sera meilleure.

Ne vous donnez pas la peine de m'écrire, j'ai de vos nouvelles par le brave Harrisse; je veux seulement vous embrasser, et que vous sachiez combien je pense à vous.

LXXXI

Paris, 18 février 1868.

Cher ami,

Quelques mots de vous pour cette personne très intéressante que vous connaissez, je crois, et qui, avec beaucoup de talent, succombera sans votre appui.

Je reçois cette (lettre) au moment du départ et vous écris en courant.

Au revoir bientôt.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12962-6-97. — (Encre Lorilleux).